





Dean Trent

044

v. 1

3MP



# CÉCILE

PAR

**Alexandre Dumas.**

1

PARIS  
DUMONT, ÉDITEUR,  
PLAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

31.11.2010



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

## INTRODUCTION.

C'était entre la paix de Tilsitt et la conférence d'Erfurth, c'est-à-dire au plus haut degré de la splendeur impériale.

Une femme, en négligé du matin, vêtue d'un long peignoir de mousseline des Indes,

garni de magnifiques valenciennes, à l'extrémité duquel on n'apercevait que la pointe d'une petite mule de velours, coiffée, comme on se coiffait à cette époque, c'est-à-dire sur le haut de la tête et le front ombragé par de nombreuses boucles de cheveux châtain, qui trahissaient par la régularité de leurs anneaux la présence récente du coiffeur, était couchée sur une chaise longue recouverte de satin bleu, dans un charmant boudoir formant la chambre la plus reculée d'un appartement situé au premier, rue Taitbout, n° 11.

Disons quelques mots de la femme, ensuite du boudoir, puis nous entrerons en matière.

Cette femme, nous aurions presque pu dire au premier coup d'œil cette jeune fille,



car quoiqu'elle eût vingt-six ans à peu près, cette femme n'en paraissait guère avoir que dix-neuf : cette femme, disons-nous, outre l'élégance de sa taille, la finesse de ses pieds et la mate blancheur de ses mains, était douée d'une de ces figures qui de tout temps ont eu le privilège de faire tourner les têtes les plus sûres d'elles. Ce n'est pas qu'elle fût précisément belle, surtout à la manière dont on entendait la beauté à cette époque, où les tableaux de David avaient à peu près ramené toute la France au goût du Grec, si heureusement abandonné pendant les deux règnes précédents ; non : tout au contraire, sa beauté, à elle, était pleine d'une capricieuse fantaisie. Peut-être ses yeux étaient-ils trop grands, son nez trop petit, ses lèvres trop roses, son teint trop transparent ; mais ce n'était que lorsque ce charmant visage res-

tait impassible , qu'on pouvait reconnaître ces étranges défauts ; car dès qu'il s'animait par une expression quelconque, celle dont nous essayons de tracer le portrait avait le don de forcer son visage à toutes les expressions possibles, depuis celle de la vierge la plus timide jusqu'à celle de la bacchante la plus échevelée ; et dès qu'il s'animait, disons-nous , par une expression quelconque de tristesse ou de gaieté, de pitié ou de raillerie, d'amour ou de dédain, tous les traits de ce joli visage s'harmoniaient de telle façon qu'on n'eût pas pu dire lequel de ces traits on eût voulu modifier , car très certainement en ajoutant de la régularité à l'ensemble, on eût ôté du piquant à la physionomie.

Cette femme tenait à la main un rouleau de papier sur lequel étaient tracées des li-

gnes écrites de deux écritures différentes. De temps en temps, elle levait la main avec un geste de fatigue plein de grâce, ramenait le manuscrit à la hauteur de ses yeux, lisait quelques-unes de ces lignes en faisant une gracieuse petite moue, puis poussant un soupir, laissait retomber sa main, qui à chaque instant semblait prête à s'ouvrir pour laisser échapper le malencontreux rouleau de papier qui paraissait être pour le moment la cause principale d'un ennui qu'elle ne cherchait pas même à dissimuler.

Cette femme c'était une des artistes les plus à la mode du Théâtre-Français; ce rouleau, c'était une des tragédies les plus ennuyeuses de l'époque; nous désignerons l'une sous le nom de Fernande, nous nous garderons bien de dire le titre de l'autre.

Le boudoir, bien que d'une suprême élé-

gance, portait le cachet du mauvais goût du temps ! c'était une jolie petite pièce carrée, tendue de satin bleu, dont chaque lez était encadré entre deux minces colonnettes d'ordre corinthien dont le chapiteau doré supportait une frise de stuc sur laquelle était peinte, dans le genre de Pompeia, une foule d'amours portant arcs et carquois, et pas mal d'autels à l'hymen et à la fidélité devant lesquels les susdits amours immolaient des victimes ; cela se disait ainsi à cette époque. En outre, ce boudoir avait quatre portes, dont deux simulées pour la symétrie ; ces quatre portes étaient peintes en blanc et relevées, dans chaque panneau, d'ornements d'or se composant du thyrses de Bacchus et du masque de Thalie et de Melpomène ; une de ces portes était ouverte et laissait pénétrer dans le boudoir la vapeur

humide et la suave odeur d'un bain parfumé.

Quant aux meubles de ce boudoir, recouverts de satin bleu comme les parois, ils avaient cette forme raide et désagréable qui surprend encore aujourd'hui la vue des gens de goût et des amateurs du confortable, qui ne comprennent plus, non seulement comment on pouvait admettre de pareilles contrefaçons de l'antiquité, mais encore comment on pouvait s'en servir, attendu qu'on était à peine couché sur les canapés, presque pas assis sur les fauteuils, pas du tout sur les chaises; nous ne parlons pas des tabourets en X, c'étaient les seuls meubles qui, à part leur forme excentrique et leurs ornements athéniens, satisfissent à peu près à leur destination.

La garniture de la cheminée était dans le

même sentiment ; la pendule représentait un grand bouclier rond, celui d'Achille probablement, porté par quatre maigres amours qui fléchissaient sous le poids ; les candélabres se composaient de quatre autres amours réunis en groupe et dont les quatre flambeaux composaient un chandelier à quatre branches.

Et, comme nous l'avons dit, tout cela, cependant, malgré son mauvais goût, était riche, coquet, élégant et rehaussé surtout par l'éclat, la grâce et la beauté de la syrène qui l'habitait ; on voit que nous sommes entraînés nous-mêmes par notre sujet et que nous tombons malgré nous dans le style mythologique de l'époque.

La déesse que l'on adorait dans ce petit temple était donc, comme nous l'avons dit,

mollément couchée sur une chaise longue, ayant l'air d'étudier son rôle et ne pensant, au fond, qu'à la manière dont elle poserait son peplum et dont elle draperait sa tunique dans la tragédie nouvelle qu'elle allait jouer, quand la porte s'ouvrit, et, quand la femme de chambre entra avec cette allure familière qui dénote à la fois la confidente de tragédie et la soubrette de comédie : Ismène et Dorine, la donneuse de conseil, et la recéleuse de secrets.

— Comment, c'est encore vous ? — s'écria l'actrice avec ce charmant petit air de mauvaise humeur qui, tout en adressant une réprimande, semble dire qu'on a bien fait de la mériter : — J'avais cependant bien dit que je voulais être seule, absolument seule pour étudier à mon aise ; je ne saurai jamais ce

rôle et ce sera votre faute, entendez-vous, mademoiselle Cornélie ?

La femme de chambre s'appelait de son véritable nom patronimique, Marie ; mais elle avait trouvé le nom commun, et elle s'était débaptisée et rebaptisée de son autorité privée, pour prendre le nom plus euphonique , et surtout plus distingué , de Cornélie.

— Mon Dieu ! j'en demande mille fois pardon à madame, dit la soubrette, et suis prête à prendre, vis-à-vis de l'auteur, la responsabilité du retard ; mais c'est un beau jeune homme qui demande à parler à madame, et cela avec tant d'instance, qu'il n'y a pas eu moyen de le renvoyer.

— Et comment s'appelle votre beau jeune homme, Mademoiselle ?



— M. Eugène.

— M. Eugène, reprit l'actrice en répétant lentement les trois syllabes qui composaient le mot, M. Eugène. Mais ce n'est pas un nom cela.

— Si fait, Madame, c'est un nom et même un fort joli nom, j'aime beaucoup le nom d'Eugène, moi.

— Ah ! ah ! et vous voulez me faire adopter vos sympathies. Et pouvez-vous me tracer le portrait de votre protégé ?

— Oh ! certainement, c'est, comme je l'ai dit à Madame, un beau jeune homme de cinq pieds cinq pouces à peu près, avec des cheveux noirs, des yeux noirs, des moustaches noires. Il est habillé en bourgeois, mais je parierais que c'est un officier ; d'ailleurs il

porte, à sa boutonnière, le ruban de la Légion-d'Honneur.

Autrefois, cette dernière désignation pouvait encore être un renseignement ; aujourd'hui, elle pourrait paraître un peu bien vague.

— M. Eugène, un brun, le ruban de la Légion-d'Honneur, — répéta Fernande en interrogeant ses souvenirs ; puis, se retournant vers mademoiselle Cornélie. — Et, depuis un an que vous êtes à mon service, vous rappelez-vous, Mademoiselle, avoir jamais *vu ce beau jeune homme ?*

— Jamais, Madame.

— Voyons, qui cela peut-il être ? Est-ce Eugène d'Harville ?

— Oh ! non ! Madame, ce n'est pas lui.

— Eugène de Chastellux.

— Ah ! ce n'est pas lui encore.

— Eugène de Clos-Renaud.

— Ce n'est pas lui non plus.

— En ce cas, ma chère, allez dire à ce monsieur que je n'y suis pas.

— Comment ! Madame m'ordonne ?

— Allez.

Fernande prononça ce dernier mot avec une telle dignité de princesse tragique, que, quelque envie qu'eût encore la soubrette de plaider la cause de son protégé, force lui fut de tourner les talons, et d'obéir à une injonction devenue si précise.

Mademoiselle Cornélie sortit donc, et Fernande, d'un air encore plus distrait et plus ennuyé qu'auparavant, reporta les yeux sur

son manuscrit ; mais elle n'en eut pas lu quatre vers, que la porte se rouvrit et que la soubrette reparut.

— Eh bien ! Mademoiselle, encore vous , dit Fernande d'un ton qu'elle tâchait de rendre grave et qui cependant avait déjà beaucoup perdu de sa sévérité.

— Oh ! mon Dieu , oui, Madame, répondit Cornélie ; oh ! mon Dieu, oui, c'est encore moi, mais que Madame me pardonne, M. Eugène ne veut pas s'en aller.

— Comment, il ne veut pas s'en aller ?

— Non ; il dit qu'il sait que Madame ne sort jamais si matin.

— Oui, mais le matin je ne reçois que mes amis.

— Il dit qu'il est des amis de Madame.

— Oh ! par exemple, voilà qui se complique, — Eugène, — un brun, — le ruban de la Légion-d'Honneur, — de mes amis intimes, — ce n'est pas Eugène de Miremont ?

— Non , Madame. — Oh ! celui-ci est mieux.

— Eugène d'Harcourt ?

— Oh ! celui-ci est beaucoup mieux.

— Eugène d'Argy ?

— Oh ! celui-ci est infiniment mieux.

— Mais savez-vous, mademoiselle Cornélie, que vous piquez ma curiosité.

— Au reste , reprit la soubrette en présentant à la maîtresse un petit écrin de maroquin rouge grand comme une pièce de cinq francs, — il a ajouté : — Remets ceci à Fernande et elle saura qui je suis.

— A Fernande?

— Oui, Madame, il a dit à Fernande.

— Ma foi, j'avoue que je n'y suis pas le moins du monde, dit l'actrice en faisant glisser le crochet et en ouvrant avec curiosité le petit écriin.

— Tiens! — le portrait de Madame, s'écria la soubrette; — oh! comme il est ressemblant, — comme Madame est jolie avec ce voile qui flotte autour de sa tête.

— Mon portrait, murmura Fernande, en cherchant visiblement par un dernier effort à rappeler ses souvenirs, — mon portrait! — qui cela peut-il être — ma foi je m'y perds.

Puis après un instant de silence.

— Ah! s'écria-t-elle, — Eugène?

— Oui.

— Un brun ?

— Oui.

— Le ruban de la Légion-d'Honneur ?

— Oui.

— De mes amis... ce portrait... ce chiffre que je n'avais pas remarqué sur l'écrin : E. B. C'est cela, c'est cela ; mon Dieu, que j'ai peu de mémoire, que je suis distraite ; faites entrer, faites entrer ce pauvre Eugène, et moi qui lui ai fait faire antichambre. Quand je pense que même chose m'est arrivée, il n'y a pas un mois, avec Jérôme.

Mademoiselle Cornélie ne se l'était pas fait redire à deux fois, elle était partie comme une flèche, de sorte qu'à peine les reproches mnémoniques que Fernande s'adressait à elle-même étaient-ils finis, qu'à la place de

Cornélie le beau jeune homme aux cheveux, aux yeux et à la moustache noirs, et au ruban rouge, parut sur la porte.

— Ah ! pardon, ma chère Fernande ! s'écria le jeune homme en riant ; mais j'étais loin, sur mon honneur, de me douter qu'en mon absence vous étiez devenue imprenable.

— Mais aussi qui va se douter que c'est vous, mon cher prince, dit Fernande en tendant au nouvel arrivant une main que celui-ci baisa d'un air tout à fait vainqueur, vous vous faites annoncer purement et simplement sous le nom de M. Eugène. Ma foi, moi, je connais tant d'Eugène...

— Que vous m'avez confondu avec tous les Eugène de la terre : — c'est flatteur pour



moi. Ah! pardon, mon portrait! ayez la bonté de me le rendre.

— Vous y tenez donc encore? dit Fernande avec une coquetterie charmante.

— Toujours, dit le prince en approchant un tabouret de la chaise longue.

— Cornélie, dit Fernande, tant que son altesse impériale sera chez moi, je n'y suis pour personne.

Cornélie ouvrit de grands yeux; elle avait vu venir jusque là chez sa maîtresse beaucoup de princes, mais, parmi tous ces princes, il y en avait peu qu'on désignât sous le titre pompeux d'altesse, et surtout d'altesse impériale.

Aussi mademoiselle Cornélie sortit-elle sans répliquer un seul mot.

— Et depuis quand êtes-vous donc à Paris, mon cher Eugène? — Ah! pardon, Monseigneur, je vous parle toujours comme si vous étiez un simple colonel de la garde consulaire.

— Et vous faites bien, ma belle Fernande Allez, allez. — Depuis quand je suis arrivé? depuis hier; et ma première visite a été pour vous, ingrate!

— Comment cela? Vous êtes venu ici?

— Non pas; je ne vous aurais pas trouvée, puisque vous jouiez.

— Ah! c'est vrai.

— J'ai été aux Français.

— Dans la loge de l'empereur? Mais je ne vous y ai pas vu.

— Ce n'était pas fauté d'y regarder, per-

fide ! Je n'y étais pas, non, mais Poniatowski y était.

— Tiens ! je ne l'y ai pas vu.

— Oh ! triple menteuse ! s'écria le prince. Non, Madame, non ; j'étais incognito dans une baignoire.

— Seul ?

— Non, avec votre portrait.

— Oh ! mon Dieu ! que c'est donc galant ce que vous me dites, et comme je vous jure que je n'en crois pas un mot.

— C'est pourtant la vérité pure.

— Eh Bien ! je suis désespérée que vous soyez venu hier.

— Et pourquoi cela , vous avez été ado-

rable dans Zaïre et merveilleuse dans Roxelane

— Je n'étais pas en beauté.

— Laissez donc, vous étiez ravissante, au contraire.

— Non, j'étais de mauvaise humeur.

— Est-ce que Poniatowski parlait trop souvent à sa voisine.

— J'étais maussade.

— Est-ce que Duroc est mort.

— J'étais triste.

— Est-ce que Murat est ruiné.

— A propos de Murat, il est grand duc, n'est-ce pas? et l'on dit qu'on va le faire vice-roi, comme vous, ou roi comme Joseph, que sais-je?

— Oui, j'en ai entendu dire quelques mots.

— Ah! ça, et toutes ces royautés-là, ont-elles de bonnes subventions, au moins?

— Mais, pas trop mauvaises; et si cela peut vous être le moins du monde agréable, eh bien! nous... nous causerons de cela.

— Ah! vous, mon cher Eugène, vous, vous êtes toujours prince; ce n'est pas comme votre empereur.

— Eh bien, que vous a-t-il donc fait mon empereur? Je croyais qu'il vous avait fait... impératrice.

— Ah! oui, il est aimable, parlons encore de cela. Tenez, j'ai envie de quitter la France et de m'en aller à Milan.

— Accourez, ma chère, accourez, vous y serez la bien reçue; je viens justement à Paris pour recruter ma troupe d'abord, puis ensuite pour aller à Erfurth, et à Dresde. En êtes-vous du voyage de Dresde?

— Je sais que Mars, Georges et Talma en sont, mais on ne m'en a pas encore dit une parole à moi.

— Désirez-vous en être?

— Si je désire en être! Tenez, mon cher prince, voulez-vous que je sois franche, c'était cela qui me mettait hier soir de si méchante humeur.

— Vraiment.

— Parole.

— Eh bien! j'arrangerai la chose avec

Rovigo. Je crois que c'est lui que cela regarde.

— Ah ! vous serez un amour.

— Maintenant, de votre côté, faites quelque chose pour moi.

— Oh ! tout ce que vous voudrez.

— Donnez-moi le répertoire de la semaine que je voie à combiner mes soirées avec les vôtres. Je veux voir *les Templiers*, vous jouez dedans.

— Oui, j'y fais une espèce de pleureuse. J'aimerais mieux que vous me vissiez dans une autre chose.

— Je veux vous voir dans tout.

— Alors vous voulez donc ce répertoire ?

— Oui.

Oh ! il est bien mal fait maintenant. Tout

cela n'est plus que brigues, cabales, intrigues. Notre pauvre Comédie-Française va, j'en ai bien peur, où allait le café de Louis XV.

— Vraiment!

— Mais où donc peut être ce répertoire? Ah! je me rappelle.

Fernande étendit la main vers un cordon de sonnette terminé par un arc et un carquois de cuivre doré et sonna. Mademoiselle Cornélie parut.

— Qu'avez-vous fait du répertoire que je vous ai donné hier? dit Fernande.

— Je l'ai mis dans une des coupes de la chambre à coucher de Madame.

— Allez le chercher, Son Altesse impériale le demande.

Mademoiselle Cornélie sortit et rentra un



instant après, tenant l'imprimé hebdomadaire.

Fernande le lui prit des mains et le donna au prince ; puis, se retournant vers Cornélie qui était restée debout à sa place.

— Eh bien ! Mademoiselle, lui demanda-t-elle, qu'attendez-vous ?

— J'en demande bien pardon à Madame, dit la soubrette ; mais il y a là une personne qui désire parler à Madame.

Et elle accompagna ces mots d'un de ces coups-d'œil de femme de chambre à maîtresse qui veulent dire : — Soyez tranquille, je sais ce que je fais.

— Encore un beau jeune homme ? demanda Fernande.

— Oh ! non, Madame, cette fois c'est une

pauvre jeune fille qui est bien triste et qui paraît avoir bien du chagrin.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Cécile.

— Cécile ! Cécile qui ?

— Cécile tout court.

— Allons, dit le prince, c'est la journée aux prénoms.

— Et que désire-t-elle ?

— Elle désire montrer à Madame, quelque chose que Madame, j'en suis sûre, trouvera bien beau. Je lui ai dit d'abord que c'était inutile, attendu que Madame est en train de faire des économies ; mais elle a tant insisté la pauvre enfant ! que je n'ai pas eu le courage de la renvoyer. Je lui ai dit d'attendre et que, dès que madame pourrait la recevoir,

elle la recevrait ; alors elle s'est assise modestement dans un petit coin, son carton sur les genoux, et elle attend le bon plaisir de Madame.

— Votre altesse impériale permet-elle ? demanda Fernande.

— Comment donc, répondit le prince, d'ailleurs je serai fort aise de voir cette jeune fille et surtout d'admirer ce qu'il y a dans ce carton qu'elle tient si modestement sur ses genoux.

— Alors, faites entrer, dit Fernande.

Cornélie s'éloigna aussitôt et rentra un instant après, annonçant mademoiselle Cécile : derrière Cornélie, la personne annoncée entra.

C'était une belle jeune fille de dix-neuf

ans, aux cheveux blonds, au teint rosé, aux grands yeux bleus et à la taille frêle comme un roseau ; elle était en grand deuil et toute vêtue de noir, sans aucun ornement à sa robe, ni à son petit bonnet de même couleur ; ses joues étaient pâles et ses yeux rouges ; on voyait qu'elle avait beaucoup souffert et beaucoup pleuré.

Sur la désignation que mademoiselle Cornélie avait faite de la personne qui demandait à lui parler, Fernande avait d'abord cru avoir à faire à quelque petite ouvrière, chargée de porter des échantillons en ville ; mais au premier coup-d'œil qu'elle jeta sur cette triste et sévère jeune fille, elle vit qu'elle s'était trompée. Le prince, de son côté, remarqua avec étonnement l'air de chaste dignité répandu sur toute la personne de la belle affligée.

Cécile s'était arrêtée à la porte, muette et immobile.

— Approchez, Mademoiselle, dit Fernande, et veuillez me dire ce qui me procure le plaisir de vous voir.

— Madame, répondit Cécile d'une voix tremblante, mais dans laquelle il y avait cependant plus de douleur que de crainte, il y a dans ce carton, une robe que j'ai déjà fait voir à plusieurs personnes, mais toujours le prix qu'il faut que cette robe soit payée a dépassé celui que les personnes à qui je l'avais proposée ont voulu y mettre. La dernière même m'a dit, en me la rendant, qu'il n'y avait qu'une reine qui pût acheter une pareille robe, et, alors, je suis venue à vous qui êtes une reine.

Ces paroles avaient été dites à la fois d'une

voix si vibrante et avec tant de tristesse et de dignité, que le prince et Fernande sentirent redoubler leur étonnement ; cependant, les derniers mots firent sourire la belle artiste.

— Oh ! oui, une reine, dit-elle, reine de sept heures et demi à dix heures du soir, reine avec un théâtre pour royaume, des murailles de carton pour palais et un bandeau de cuivre doré pour couronne. Mais, cependant, vous ne vous êtes pas tout à fait égarée en venant ici, car, si je suis une fausse reine, vous y avez du moins trouvé un vrai roi.

La jeune fille leva gravement ses beaux yeux bleus sur le prince, avec une expression qui indiquait qu'elle ne comprenait absolu-

ment rien aux paroles qui venaient d'être dites.

Pendant ce temps, Cornélie levait le couvercle du carton.

Fernande poussa un cri d'admiration et de surprise.

— Oh ! la merveilleuse robe, s'écria-t-elle en s'en emparant avec l'avidité curieuse d'une femme qui voit un chef-d'œuvre en toilette, en la dépliant sur la chaise longue et en passant sa main sous le tissu pour mieux juger de la finesse de la mousseline et de la beauté de la broderie.

En effet, peut-être n'avait-on, même à Nancy, le pays des merveilles en ce genre, vu rien de pareil à cette robe, tellement chargée de broderies, qu'à peine si l'on voyait, de place en place, apparaître

la mousseline sur laquelle se serpentaient les tiges les plus délicées, les feuilles les plus gracieuses, les fleurs les plus élégantes qui eussent jamais frappé le regard envieux d'une fille d'Ève ; ce n'était pas l'ouvrage d'une femme c'était certainement le caprice de quelque fée.

Si peu appréciateur que fût le prince de ce genre de chef-d'œuvre, il n'en reconnut pas moins que cette robe devait être un miracle de patience et d'habileté.

Fernande resta plusieurs minutes en contemplation devant ces gracieux arabesques, puis se retournant vers Cécile.

— Et qui donc a brodé cette robe, lui demanda-t-elle ?

— Moi, Madame, répondit Cécile.



— Et vous avez passé combien d'années à cet ouvrage?

— Deux ans et demi, Madame.

— Je le crois bien; voyez donc, prince, c'est que c'est brodé au plumetis et non au métier, ce qui rend la chose encore plus précieuse; deux ans et demi, alors vous avez dû énormément travailler.

— Nuit et jour, Madame.

— Et vous avez entrepris un pareil ouvrage dans le but de le vendre?

— Je l'avais entrepris dans un autre but, Madame.

— Je conçois que vous n'avez pas trouvé à vous défaire de cette robe, Mademoiselle, car cette robe doit coûter la rançon d'un roi.

— Hélas ! oui, et je suis forcée d'en demander un prix assez élevé : c'est ce qui fait que jusqu'ici, malgré le besoin extrême que j'ai de cet argent, je n'ai pas encore trouvé à la vendre.

— Et quel prix en demandez-vous donc, demanda en souriant le prince.

La jeune fille garda un instant le silence comme si elle eût craint de laisser tomber de ses lèvres les fatales paroles qui déjà tant de fois lui avaient enlevé l'espérance, enfin, d'une voix à peine intelligible :

— Trois mille francs, dit-elle.

— Plait-il ? demanda Fernande.

— Trois mille francs, répéta Cornélie.

— Dam ! fit l'actrice avec ces mouvements combinés des yeux et de la bouche qu'il est

impossible de rendre, dam! c'est cher, mais c'est ce que cela vaut.

—Et en même temps, s'écria la jeune fille en joignant les mains et en tombant presque à genoux, en même temps, Madame, vous ferez, je vous le jure, si vous l'achetez, une sainte et noble action.

— Mon Dieu, mon enfant, dit Fernande, j'achèterais cette robe de grand cœur, et je vous avoue même qu'elle me fait fort envie, mais 1,000 écus!

— Oh! mon Dieu, mais qu'est-ce que 1000 écus pour vous, dit la jeune fille en regardant autour d'elle, et en paraissant se faire une idée de la fortune de celle à qui elle s'adressait par le somptueux ameublement du boudoir que nous avons décrit.

— Comment! qu'est-ce que c'est que mille

écus pour moi, s'écria l'artiste, mais c'est trois mois de mes appointements. Tenez, Mademoiselle, adressez votre demande au prince, et il achètera cette robe pour quelque belle dame de la cour.

— En effet, dit le prince, Madame a raison ; je prends cette robe, mon enfant.

— Vous, vous, Monsieur, vous prince, s'écria la jeune fille ; est-ce bien vrai que vous la prenez, et pour le prix que j'en demande ?

— Oui, répondit le prince, et même si une somme plus forte vous était nécessaire ?

— Non, Monseigneur, non, dit la jeune fille ; j'ai besoin de trois mille francs, trois mille francs me suffisent. D'ailleurs, cette robe ne vaut pas plus de trois mille francs !

— Eh bien ! dit le prince, ayez la bonté de remettre ce carton à mon valet de chambre, Jean, que vous trouverez causant à la porte avec mon cocher ; dites-lui de le déposer dans ma voiture et donnez-lui votre adresse pour que je puisse vous faire porter, aujourd'hui même, cette somme dont vous paraissez avoir si grand besoin.

— Oh ! oui, oui, répondit la jeune fille, et il m'a fallu un besoin bien grand, je vous le jure, pour me séparer de cette robe.

Et en disant ces mots, la pauvre enfant colla plusieurs fois ses lèvres sur le tissu dont elle allait se séparer, avec un mélange à la fois de joie et de douleur qui brisait l'âme. Puis, saluant une dernière fois Fernande et le prince, elle s'avança vers la porte.

— Un dernier mot, dit Fernande, — et

pardonnez-le, Mademoiselle, à deux sentiments que j'éprouve, je crois, à un égal degré, c'est à dire à la curiosité que vous excitez en moi et à l'intérêt que je vous porte. — A qui cette robe était-elle destinée?

— A moi, Madame.

— A vous? quelle était donc cette robe.

— C'était ma robe de noces.

Et la jeune fille s'élança hors de l'appartement en étouffant un sanglot.

Deux heures après, les trois mille francs étaient chez la jeune fille.

Le lendemain, le prince se fit conduire lui-même à l'adresse indiquée et demanda mademoiselle Cécile. Cette jeune fille l'avait

vivement intéressé; il avait raconté l'anecdote à l'impératrice, et l'impératrice avait désiré la voir.

— Mademoiselle Cécile ! dit la concierge.

— Oui, mademoiselle Cécile; une jeune fille blonde avec des yeux bleus, âgée de dix-huit à dix-neuf ans. — N'est-ce pas ici, ici, rue du Coq, n° 5, qu'elle demeure?

— Oh ! je sais bien ce que Monsieur veut dire, répondit la concierge; mais mademoiselle Cécile n'est plus ici. Sa grand'mère est morte il y a trois jours; on l'a enterrée avant-hier : hier mademoiselle Cécile est sortie toute la journée, et ce matin elle est partie.

— De Paris?

— Probablement.

— Pour quel pays?

— Je l'ignore.

— Et quel était son nom de famille ?

— Nous n'en avons jamais rien su.

Et le prince, quoiqu'il reproduisît cinq ou six fois les mêmes questions sous des formes différentes, ne put parvenir à en savoir davantage.

Huit jours après, Fernande parut dans *le Philosophe sans le savoir*, avec une robe si merveilleusement brodée, que le bruit courut que c'était un cadeau que le sultan Sélim avait fait à la charmante Roxelane.

Et maintenant, nous, à qui notre qualité d'historien donne le privilège de connaître tous les secrets, disons ce que c'était que



cette mystérieuse jeune fille, qui n'avait apparu qu'un instant au prince et à Fernande, et qu'on ne connaissait, rue du Coq, n° 5, que sous le nom de Cécile...



## I.

### **La barrière Saint-Denis.**

Le 20 septembre 1792, une petite carriole à claire-voie, garnie de paille, recouverte de toile, et conduite par un paysan assis sur le brancard, se présentait à six heures et demie du matin à la barrière Saint-Denis, à la sui-

te d'une douzaine d'autres charrettes qui toutes s'avançaient avec la prétention bien évidente de sortir de la capitale, ce qui, à cette époque d'émigration, n'était pas une chose facile.

Aussi, chacune des voitures qui se présentaient était-elle soumise à une investigation rigoureuse. Outre les douaniers, dont l'état ordinaire est de visiter simplement les voitures qui entrent, quatre officiers municipaux stationnaient à la porte pour vérifier les passeports, et un poste de volontaires nationaux se tenait prêt à leur prêter main-forte si besoin était.

Chacune des voitures, qui précédaient la petite charrette, se présenta à son tour et fut fouillée jusque dans les moindres recoins. Aucune d'elles ne présentait sans doute un char-

gement suspect, car toutes passèrent sans encombre, et la petite charrette atteignit la grille et s'arrêta à son tour devant la porte du corps de garde.

Alors le paysan, sans attendre l'interrogatoire, leva lui-même la toile qui fermait sa voiture et présenta son passeport.

Ce passeport, délivré par la mairie d'Abbeville, invitait les autorités à laisser circuler librement le fermier Pierre Durand, sa femme Catherine Payot, et sa mère Gervaise Arnoult, tous trois se rendant à Paris. D'un autre côté, la municipalité de Paris autorisait les mêmes personnes à retourner au village de Nouvion, lieu de leur résidence habituelle.

L'officier municipal allongea sa tête dans la charrette; elle renfermait une femme de

quarante-cinq à cinquante ans, une autre femme de vingt-cinq à vingt-huit ans et une petite fille de quatre ans; toutes trois étaient vêtues en paysannes normandes, et l'enfant, excepté, portaient le grand bonnet des femmes du pays de Caux.

— Qui s'appelle Gervaisé Arnoult? demanda le municipal.

— Moi, Monsieur, répondit la plus âgée des femmes.

— Qui s'appelle Catherine Payot? continua l'interrogateur.

— Moi, citoyen, répondit la plus jeune.

— Pourquoi cette petite fille n'est-elle pas portée sur le passeport?

— Ah! dam! ça, mon officier, dit le paysan en répondant à la question adressée aux

deux femmes, ça c'est notre faute, ma femme me disait bien, Pierre il faut la faire inscrire sur le papier tout de même; mais moi je lui ai dit, laisse donc, Catherine, un brin d'enfant comme cela, ça n'est pas la peine.

— Est-ce ton enfant? demanda le municipal.

L'enfant ouvrait la bouche pour répondre, mais sa mère lui mit la main sur les lèvres.

— Pardieu ! dit le paysan, et à qui voulez-vous donc qu'elle soit ?

— C'est bien, dit le municipal. Mais, comme l'avait pensé la citoyenne, il est important qu'il soit fait mention de cette enfant sur le passeport ; et puis, ajouta-t-il, c'est sans doute par erreur qu'il est dit que ta mère a

soixante-cinq ans et ta femme trente-cinq, ni l'une ni l'autre des deux citoyennes ne paraît l'âge qui est porté comme étant le sien.

— J'ai pourtant bien soixante ans, Monsieur, dit la plus âgée des deux femmes.

— Et moi trent-cinq, dit la plus jeune.

— Et moi, Monsieur, dit la petite fille, moi j'ai quatre ans, et je sais bien lire et bien écrire.

Les deux femmes frissonnèrent et le paysan reprit.

— Je crois bien que tu sais lire et écrire, ça m'a coûté assez cher comme ça six francs par mois à l'école d'Abbeville; merci, si tu ne savais pas lire pour ce prix-là. Je lui ferais



un procès à ta maîtresse d'école, qu'on n'est pas Normand pour rien donc.

— Assez, assez, dit l'officier municipal, vous allez descendre dans mon cabinet, tandis qu'on va visiter votre voiture et s'assurer qu'il n'y a dedans personne autre que vous.

— Mais, Monsieur, répondit la plus âgée des deux paysannes.

— Ma mère ! dit la plus jeune en lui serrant le bras.

— Allons, allons, faites donc ce que veut le citoyen, reprit le paysan, et quand il verra que nous n'avons pas d'aristocrates cachés dans notre paille, il nous laissera passer ; n'est-ce pas ? mon officier.

Les deux femmes obéirent et entrèrent

dans le corps de-garde : en y mettant le pied, la plus âgée des deux porta son mouchoir à son nez. Heureusement ce mouvement ne fut remarqué de personne que de sa compagne qui lui fit deux ou trois fois signe de réprimer ce sentiment de dégoût un peu hasardé dans une paysanne.

Quant à l'homme, il resta près de sa charrette.

L'officier municipal ouvrit la porte de son cabinet ; les deux femmes et l'enfant y entrèrent ; puis il ferma la porte derrière eux.

Il y eut un instant de silence pendant lequel l'officier regarda alternativement les deux femmes avec la plus grande attention ; toutes deux ne savaient trop que penser de cette interrogation muette, lorsqu'avancant

un fauteuil à la plus âgée et indiquant de la main une chaise à la plus jeune :

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ! madame la marquise , dit-il à la plus âgée ; prenez donc un siège , madame la baronne ! dit-il à la plus jeune.

Les deux femmes devinrent pâles comme la mort et se laissèrent tomber plutôt qu'elles ne s'assirent sur les sièges qu'on leur offrait.

— Mais, Monsieur, vous vous trompez, dit la plus âgée des deux femmes.

— Citoyen, je t'assure que tu es dans l'erreur, s'écria la plus jeune.

— Ne dissimulez pas avec moi, mesdames ; d'ailleurs, vous n'avez rien à craindre.

— Mais qui êtes-vous et comment nous connaissez-vous.

— Je suis l'ex-intendant de madame la duchesse de Lorges, ancienne dame d'honneur de madame la comtesse d'Artois, laquelle a quitté Paris avec les princes, et m'a laissé ici pour sauver ce que je pourrais de sa fortune, vingt fois je vous ai vue chez ma maîtresse, et je vous ai reconnue du premier coup-d'œil.

— Notre vie est entre vos mains, Monsieur, dit celle des deux femmes que l'officier municipal avait désignée sous le titre de baronne, car nous ne nierons pas plus longtemps que nous soyions les personnes que vous avez connues chez madame la duchesse de Lorges, qui était une de mes meilleures amies; mais vous aurez pitié de nous, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez être tranquilles, mesdames, répondit l'ex-intendant, et je ferai même tout ce qui sera en mon pouvoir pour aider votre fuite.

— Oh ! Monsieur, s'écria la marquise, croyez que nous vous serons éternellement reconnaissantes, et si nous-mêmes, par nos recommandations, nous pouvons vous être bons à quelque chose...

— Hélas ! ma mère, dit la baronne, à quoi voulez-vous que nos recommandations puissent servir maintenant à Monsieur, si ce n'est à le compromettre, et loin que nous puissions quelque chose pour les autres, c'est nous qui avons besoin de protection.

— Hélas ! oui, tu as raison, ma fille, répondit la marquise : j'oublie toujours qui nous sommes et ce que notre pauvre pays est devenu.

— Silence, ma mère ! dit la jeune femme ; au nom du ciel ! ne dites point de pareilles choses...

— Oh ! vous n'avez rien à craindre, mesdames, dit l'officier...; c'est à dire, ajouta-t-il, tant que vous ne direz ces choses-là que devant moi... Mais si j'ai un conseil à vous donner, madame la marquise, c'est de parler le moins possible, ajouta-t-il en souriant.. Vous avez un accent aristocratique qui n'est pas de mise à cette heure; et, quand vous parlerez, si j'ose ajouter un deuxième conseil au premier, prenez sur vous de dire *tu* et d'appeler les gens *citoyens*.

— Jamais, Monsieur, jamais ! s'écria la marquise.

— Pour moi, ma mère, pour ma pauvre petite fille ! dit la baronne; elle a déjà perdu

son père : que deviendrait-elle si elle nous perdait encore toutes deux ?

— Eh bien ! soit, dit la marquise, je vous promets, ma chère fille, de faire ce que je pourrai.

— Et maintenant, mesdames, voulez-vous continuer votre route avec ce passeport !

— Quel est votre avis, Monsieur ? demanda la baronne.

— Qu'au lieu de vous servir, il peut étrangement vous compromettre. Vous ne paraissez ni l'une ni l'autre l'âge qui vous y est attribué : et, comme je vous l'ai dit, mademoiselle votre fille n'est point portée dessus.

— Que faut-il donc faire ? nous n'en avons pas d'autre.

— Mais je puis vous en procurer un, moi !

— Oh ! Monsieur, s'écria la baronne, seriez-vous donc assez bon pour cela ?

— Sans doute; mais vous serez forcée d'attendre ici une demie-heure, et peut-être plus longtemps.

— Oh ! tant que vous voudrez, Monsieur , dit la baronne, car je sens que près de vous nous sommes en sûreté.

L'officier municipal sortit, et revint un instant après rapportant le passeport plein de boue et à moitié déchiré.

— Citoyen greffier, dit-il en appelant un jeune homme ceint comme lui d'une écharpe tricolore, fais-moi le plaisir d'aller de ma part prendre un passeport tout signé à la mai-



rie. Tu montreras celui-là, et tu diras que jè l'ai laissé tomber sous la roue d'une voiture. Ajoute que les personnes sont dans mon cabinet, et que je mettrai le signalement moi-même.

Le jeune homme prit le passeport des mains de l'officier municipal, et sortit sans faire la moindre observation.

—Et maintenant, Monsieur, dit la baronne, pouvons-nous savoir, à notre tour, comment vous vous nommez, afin que nous conservions votre nom dans notre souvenir, et que nous puissions prier Dieu pour notre libérateur ?

— Ah ! Madame, répondit l'officier municipal, j'ai, heureusement pour moi et pour vous peut-être, un nom bien ignoré et bien inconnu. J'étais, comme je vous l'ai dit, intendant de madame la duchesse de Lorges,

qui m'a marié avec une institutrice anglaise qu'elle avait fait venir pour compléter l'éducation de sa fille. Ma femme l'a accompagnée dans l'émigration avec mon fils, qui a six ans. Maintenant ils sont en Angleterre, à Londres, et, comme je le présume, si c'est à Londres que vous vous rendez...

— Oui, Monsieur, répondit la baronne.

— Je puis vous donner l'adresse de la duchesse, que vous retrouverez, d'ailleurs, toujours près de son altesse royale madame la duchesse d'Artois.

— Et elle demeure ? demanda la baronne.

— Regent's street, 14.

— Merci, Monsieur, je ne l'oublierai pas,

et si vous avez quelque commission pour madame?

— Vous lui direz que j'ai eu le bonheur de vous rendre un petit service, que jusqu'à présent mon patriotisme m'a sauvé de toute mauvaise affaire, mais que comme je ne m'y fie pas, j'irai la rejoindre aussitôt que j'aurai achevé de lui faire passer notre petite fortune.

— Oh ! Monsieur, soyez certain que je n'oublierai pas un mot de ce que vous venez de me dire. Mais dans tout cela vous ne m'avez pas appris votre nom.

— Vous le trouverez au dessous du visa que je vais mettre au bas de votre passeport, et je désire qu'il vous protège encore, Madame, quand je ne serai plus là pour vous protéger.

En ce moment le greffier rentra, apportant le nouveau passeport. Il avait laissé l'autre comme dépôt à la mairie.

— Mettez-vous là et écrivez, dit l'officier municipal au jeune homme.

Celui-ci obéit et remplit les formules d'usage, puis, arrivé aux noms des individus, il leva la tête attendant qu'on les lui dictât.

— Comments'appelle ton mari, citoyenne, demanda le municipal, et quel âge a-t-il ?

— Il s'appelle Pierre Durand, et il est âgé de trente-six ans.

— Bien, et ta mère ?

— Gervaise Arnoult, et elle est âgée de quarante-cinq ans.

— Et toi ?

— Catherine Payot, vingt-cinq ans.

— Et ta fille ?

— Cécile.

— Agée de ?

— Quatre ans.

— Bien, dit le municipal, maintenant, combien as-tu déboursé Joseph ?

— Quarante sous, dit le greffier.

La marquise tira un double louis de sa poche.

— Ma mère ! ma mère ! dit la baronne en lui arrêtant la main.

Et elle compta les uns après les autres une pièce de trente sous et dix gros sous qu'elle remit au greffier, qui alua et sortit.

Pendant ce temps l'officier municipal met-

tait son visa, puis quand le visa fut mis, il tendit le précieux papier à la baronne en lui disant :

— Maintenant, Madame, vous pouvez continuer votre route, et j'espère qu'elle s'achèvera sans accident.

— Monsieur, dit la baronne, le service que vous nous rendez ne peut se payer qu'avec une reconnaissance éternelle, et elle passera du cœur de ma mère et du mien dans celui de ma fille, quand ma fille pourra savoir ce que c'est que la reconnaissance.

La marquise fit une révérence pleine de dignité à l'officier municipal, et la petite Cécile lui envoya un baiser.

Alors toutes trois remontèrent dans la carriole, Pierre Durand reprit sa place sur le

brancard , puis après s'être assuré que les deux femmes et l'enfant étaient bien établies dans la voiture , il allongea un coup de fouet au cheval qui partit au petit trot.

— A propos, ma fille, dit au bout de quelques instants la marquise, comment s'appelle ce brave homme ?

— Louis Duval , dit la baronne , dont le premier soin avait été de chercher au bas du passeport le nom de leur sauveur.

— Louis Duval , reprit la marquise, il paraît que ces gens du peuple ne sont cependant pas tous des Jacobins et des massacreurs.

A ce dernier mot, deux grosses larmes coulèrent sur les joues de la baronne.

La petite Cécile les essuya avec deux baisers.





## II.

**On a vu des reines pleurer comme de simples femmes.**

Maintenant quelques mots sur ces deux femmes et cet enfant qui, grâce au digne municipal, venaient, comme on l'a vu, d'échapper à un assez grave danger.

La plus âgée des deux femmes s'appelait

la marquise de la Roche-Bertaud ; elle était née de Chemillé ; c'était donc, comme naissance et comme alliance, une des grandes dames du royaume.

La plus jeune , qui était sa fille , s'appelait la baronne de Marsilly.

L'enfant , qui était sa petite-fille , s'appelait, comme nous l'avons déjà dit , Cécile : c'est l'héroïne de cette histoire.

Le baron de Marsilly, son père, mari de la plus jeune des deux femmes, était officier aux gardes depuis huit ans.

La baronne de Marsilly était dame du palais de la reine depuis cinq.

Tous deux étaient restés fidèles à leurs princes : le baron de Marsilly aurait bien pu en 91 et 92, passer à l'étranger comme l'a-

vaient fait beaucoup de ses collègues ; mais il avait pensé que son devoir était de demeurer près du roi et, s'il mourait pour lui, de mourir près de lui. La baronne n'avait fait aucune réflexion, elle était restée près de son mari qu'elle adorait et près de la reine qu'elle vénérail.

Quand le roi et la reine avaient essayé de fuir, ils avaient rendu au baron et à la baronne de Marsilly leur liberté, et tous deux s'étaient retirés dans leur hôtel, situé rue de Verneuil, n° 6. Là ils se préparaient de leur côté à sortir de France et à rejoindre leurs souverains, lorsqu'il apprirent que leurs majestés avaient été arrêtées à Varennes et qu'on les ramenait à Paris ; ils allèrent aussitôt reprendre leurs postes aux Tuileries, et les deux premières personnes que le

roi et la reine , en descendant de voiture, retrouvèrent prêtes à leur rendre leurs hommages , furent le baron et la baronne de Marsilly.

Et qu'on le remarque bien, dès cette époque, les circonstances étaient assez graves pour que cette marque de dévouement ne passât point tout-à-fait inaperçue. Le 20 juin préparait le 10 août, et le 10 août allait préparer le 21 janvier.

Paris avait pris un aspect étrange ; il semblait que les passants ne se rendaient plus à leurs affaires, mais où leurs passions les appelaient ; au lieu de cette bonne physionomie occupée à des niaiseries, qui fait le caractère particulier du badaud parisien , on ne voyait que des gens qui paraissaient occupés à se soustraire à des haines ou à poursuivre une

vengeance ; chaque jour on entendait parler de quelque assassinat nouveau ; tantôt c'était un malheureux procureur qu'on faisait périr sous le bâton, rue de Reuilly, sous prétexte que c'était un émissaire de Lafayette ; tantôt c'était un ancien garde du corps qu'on noyait dans le bassin des Tuileries en lui tenant la tête sous l'eau , en face d'une centaine de promeneurs qui regardaient cet odieux spectacle en riant d'un rire stupide ; un jour , c'était quelque prêtre réfractaire qu'on accrochait à la lanterne au milieu des huées de la populace ; un autre jour, enfin, c'était Duval d'Eprenesnil qu'on écharpait sur la terrasse des Feuillants ; et tous ces assassinats, tous ces meurtres, tous ces massacres se coloraient du nom pompeux et solennel de justice du peuple.

Quand de pareils bruits entraient aux Tui-

leries, escortés de cette singulière excuse, on se regardait avec étonnement, en se demandant quelle était cette nouvelle justice qui prenait impunément la place de la justice du roi.

Tout cela annonçait quelque grande catastrophe, puis un jour, comme si les présages célestes voulaient se réunir aux menaces humaines, un de ces orages augurals, qui annoncent une certaine harmonie entre le monde supérieur et le monde inférieur, éclata.

C'était le 5 août 1792, toute la journée avait été écrasante : un soleil de plomb avait brûlé Paris ; une certaine lassitude, une vague terreur, un sombre découragement semblaient planer sur la population ; les voisins inquiets, rassemblés sur le pas des portes ou

causant d'une fenêtre à l'autre , se montraient avec étonnement de grands nuages cuivrés qui passaient rapidement au dessus des rues étroites , comme d'immenses vagues , et allaient au couchant se confondre dans une vaste mer de sang. Jamais le ciel n'avait eu cette couleur, jamais le soleil n'avait quitté la terre en lui faisant de si tristes adieux.

Bientôt il passa dans les airs une brise chaude et sifflante, si étrange, si inattendue, que , sans échanger une parole , les groupes se dissipèrent , et que chacun rentra chez soi, fermant portes et fenêtres : alors l'orage éclata.

Qu'on se rappelle l'orage du mois de juillet qui précéda de quelques jours la révolution de 1830.

Pendant une heure ou deux cependant, des hommes voulurent lutter avec les éléments. A la lueur des éclairs, aux fracas de la foudre, cette horde étrangère qu'on appelait les Marseillais, non pas qu'ils fussent de Marseille, mais parce que, comme les tempêtes, ils étaient venus du midi, se répandirent dans les rues, orage vivant, mêlé à l'orage du ciel, torrent d'hommes mêlé aux torrents de feu et de pluie qui sillonnaient les airs. Mais enfin la tempête du Seigneur vainquit cette espèce de rébellion, ces bandes hurlantes se dispersèrent, et les rues désertes restèrent le domaine des éclairs et de la foudre.

Personne ne dormit aux Tuileries pendant cette nuit terrible : plus d'une fois, par un volet entr'ouvert, le roi et la reine jetèrent les yeux sur les Feuillants ou sur les quais ;



ils ne reconnaissaient plus leur peuple , ils ne reconnaissaient plus leur ville, et à peine si en l'entendant gronder ainsi , et en ne se rappelant pas l'avoir jamais offensé ils reconnaissaient Dieu.

A sept heures du matin seulement l'orage se calma.

Alors on apprit des détails inouis.

Le tonnerre était tombé en plus de cinquante endroits, dix-huit ou vingt personnes avaient été foudroyées, la croix de la plaine d'Issy, la croix de Crosne, la croix du cimetière d'Hay et la croix du pont de Charenton avaient été abattues.

Enfin ce fut pendant cette nuit, au bruit de cet orage, que Danton, Camille Desmoulin, Barbaroux et Panis, décrétèrent la journée du 10 août.

Le 9 , le baron de Marsilly était de garde aux Tuileries , et, comme d'habitude, la baronne faisait son service près de la reine.

A huit heures du matin on entendit battre le tambour dans les différents quartiers de Paris. C'était Mandar , commandant en chef de la garde nationale, qui appelait la milice citoyenne à la défense des Tuileries , qu'on savait depuis la veille menacées par les faubourgs.

Trois ou quatre bataillons à peine se rendirent à cet appel. On les établit les uns dans la cour des Princes , les autres dans la cour des Suisses, les autres enfin, dans l'étage inférieur du château. La cour des Princes conduisait au pavillon de Flore, c'est-à-dire au pavillon qui donne sur le quai ; la cour des Suisses conduisait au pavillon Marsan, c'est-

à-dire au pavillon qui donne sur la rue de Rivoli.

A midi, M. de Maillardor assigna aux Suisses les différents postes qu'ils devaient occuper.

A midi et demi, le baron de Marsilly reçut l'ordre d'accompagner le roi à la chapelle. Toute la famille royale voulait entendre la messe, comme autrefois les chevaliers communiaient à l'heure du combat ; on sentait sans rien voir encore qu'il s'approchait un événement terrible.

Ce fut quelque chose de solennel que cette messe, l'avant-dernière que Louis XVI entendit.

La dernière fut celle du 21 janvier.

Le reste de la journée fut assez tranquille

et se passa à faire faire dans l'intérieur du château quelques ouvrages de défense. Le baron fut chargé de couper le plancher de la galerie du Louvre , aujourd'hui la galerie du Musée.

A onze heures du soir , Péthion , le maire de Paris , le même qui , un an plus tard , fugitif à son tour , devait être dévoré presque vivant par les loups , dans les bruyères de Saint-Emilion , entra chez le roi d'où il sortait à minuit.

Aussitôt le roi parut , et ouvrant la porte d'une chambre où était un poste :

— M. de Marsilly , dit-il en reconnaissant l'officier qui le commandait , je vous annonce une nuit plus tranquille que nous ne le croyions , M. le maire de Paris m'assure que tout se pacifie. Faites passer cette bonne nou-

velle à M. de Maillardor, mais que cependant elle ne l'empêche pas de veiller.

Le baron s'inclina et sortit pour exécuter les ordres du roi, mais en arrivant au poste du grand escalier, il s'arrêta, prêtant l'oreille et croyant d'abord avoir mal entendu. Le tocsin et le roulement de la générale retentissaient à la fois, et le cri : à vos postes ! se faisait entendre d'un bout à l'autre des Tuileries, en même temps qu'on fermait la grande grille du Carrousel.

Une demi-heure après, le bruit se répandit que les canonnières de la garde nationale, qui avaient été appelés pour la défense du roi et qui stationnaient dans la cour, venaient de tourner leurs pièces contre le château.

A deux heures du matin, on vint annoncer au baron de Marcilly que le roi le demandait

Le baron trouva le roi , la reine, madame Elisabeth et leurs plus intimes réunis dans la chambre qui précède le cabinet du roi. La baronne était dans l'embrasure d'une fenêtre avec deux autres dames d'honneur.

Toutes les femmes étaient fort pâles. Le caractère des physionomies, modelées mêmes dans cette circonstance extrême sur celle des souverains, était la résignation.

Le roi ne s'était pas mis au lit. Au moment où le baron entra, il était couché sur un canapé. Sa majesté se leva; elle était en habit violet et avait l'épée au côté.

Louis XVI alla au devant du baron , et , le prenant par un bouton de son habit , comme c'était son habitude quand il parlait à ses familiers, il le conduisit dans un coin.

— Eh bien ! mon cher baron , lui dit-il, il

paraît que malgré ce que m'avait dit M. Pétion, les choses tournent au pire. Ils se rassemblent, et au point du jour on assure qu'ils marcheront sur les Tuileries. Que veulent-ils? Je n'en sais rien.... Nous égorger, sans doute.... croyez-vous les Tuileries en état de défense?

— Sire, répondit le baron, vous me demandez la vérité, n'est-ce pas?

— Oh oui! la vérité, toute la vérité. Si on me l'avait toujours dite, je n'en serais pas où j'en suis.

— Si nous sommes attaqués avec quelque'ensemble et quelque'acharnement, le château ne tiendra pas deux heures.

— Comment! vous croyez que mes défenseurs m'abandonneront!

— Non, Sire, répondit le baron, mais au

bout de deux heures, ils seront tous morts.

— Baron, ne dites pas cela tout haut, ménagez la reine. Ainsi, c'est votre avis?

— Oui, Sire.

— C'est aussi celui de Maillardor que je viens de faire venir. Baron, prenez cinquante hommes parmi ceux que vous connaissez pour les plus braves et chargez-vous du poste de la porte de l'Horloge, il est défendu par deux pièces de canon. Je veux pouvoir compter sur tous ceux qui seront à ce poste, le plus important des Tuileries.

— Je remercie sa majesté de la confiance dont elle m'honore et je m'en rendrai digne, répondit le baron en s'inclinant pour se retirer.

— Dites quelques mots à la baronne, je vous le permets, dit le roi le retenant.



— Merci, Sire. Je n'eusse point osé demander cette grâce, mais Votre Majesté sait aller chercher au fond du cœur les désirs de ceux qui la servent.

— C'est que je suis père et mari comme vous, baron, répondit le roi, et que moi aussi j'aime la reine du fond du cœur. Puis, il ajouta à voix basse : — Pauvre Marie ! Que Dieu la garde !

Le baron s'approcha de sa femme.

— Louise, lui dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver. Dans le cas où les Tuileries seraient prises, réfugie-toi dans le cabinet derrière la bibliothèque de madame Elisabeth. Si je ne suis pas mort, je te retrouverai-là.

— Mais si la reine quitte Paris ?

— Alors, comme de mon côté je suivrai le roi, nous ne nous quitterons pas.

Tous deux se serrèrent la main.

— Embrassez-la, dit le roi en se penchant à l'oreille du baron et en lui mettant la main sur l'épaule, — qui sait si ceux qui se quittent à cette heure se reverront jamais.

— Merci, Sire, merci, dit le baron, et il pressa sa femme contre son cœur.

La reine essuya une larme. Le baron vit ce témoignage d'intérêt, il alla mettre un genou en terre devant Marie-Antoinette.

La reine lui donna sa main à baiser.

Le baron s'élança hors de la chambre ; le soldat sentait que lui aussi allait pleurer comme un enfant.

### III.

#### L'artilleur de la Croix-Rouge.

Derrière le baron de Marsilly, le roi, la reine et madame Elisabeth sortirent, ils allaient tous trois faire une visite à leurs défenseurs. A chaque poste, le roi essaya de dire à ceux qui le composaient quelques paro-

es d'encouragement. La reine voulut l'imiter, mais ce fut en vain qu'elle essaya de parler, les sanglots lui coupèrent la parole.

En effet, le spectacle qu'offrait les Tuileries était peu rassurant.

Les gardes suisses et françaises étaient à leurs postes, prêtes à mourir pour le roi ; mais il y avait dissension dans les rangs de la garde nationale. Les bataillons des Petits-Pères, de la Butte des Moulins et des Filles-Saint-Thomas étaient restés fidèles, et tenaient ferme dans la cour des Suisses et dans la cour des Princes ; mais les bataillons des Thermes-de-Julien, et les artilleurs de la Croix-Rouge, du Finistère et du Panthéon avaient déjà pointé leurs canons sur les Tuileries.

Le roi rentra le cœur brisé. La reine et

madame Elisabeth avaient perdu tout espoir : personne ne dormit au château que le dauphin.

A six heures du matin on entendit un grand bruit , c'était l'avant-garde des faubourgs qui débouchait sur le Carrousel. En même temps, on vit descendre le roi, la reine et le dauphin par le grand escalier. La reine portait l'auguste enfant dans ses bras ; tous trois se rendaient à l'assemblée.

En passant, le roi jeta un coup d'œil au baron de Marsilly, qui se tenait debout, l'épée à la main, sous la grande porte, à la tête de ses cinquante hommes. Deux pièces de canon présentaient à la porte leurs gueules de bronze : les artilleurs se tenaient derrière, mèche allumée.

Le dauphin salua de la main ses défen-

seurs, et les cris de : vive le roi! se firent entendre, proférés à l'unanimité par cette petite troupe.

Mais il n'en fut pas ainsi quand le roi s'approcha de la terrasse des Feuillants qui était couverte de monde, des vociférations terribles l'accueillirent. Un sapeur accabla la reine d'injures et lui arracha le dauphin des bras.

Ce fut, porté par cet homme, que le royal enfant entra dans l'assemblée.

Au même instant, les premiers coups de canon tonnèrent.

A ce bruit la baronne se rappela ce que lui avait dit son mari; elle se retira dans le cabinet indiqué. Trois ou quatre femmes de la reine l'y suivirent.

A chaque instant, le bruit du canon re-

doublait, et, dans les intervalles, on entendait le pétilllement de la fusillade. A chaque bordée, le château tremblait de son faite à sa base. Les carreaux, brisés, tombaient dans les appartements, les balles cliquetaient contre les boiseries.

Bientôt on entendit des cris; ces cris se rapprochèrent, c'étaient ceux des Suisses et des gardes nationaux qu'on égorgeait dans les escaliers. Ils avaient reçu, de l'assemblée, une dépêche du roi qui leur ordonnait de cesser le feu et de capituler; il était trop tard pour capituler, le château était pris d'assaut.

Les pas des fuyards commencèrent à retentir dans les appartements; et la lutte, après avoir eu lieu dans les escaliers, se renouvela de chambre en chambre. La ba-

ronne, l'oreille collée à la porte du cabinet, écoutait le bruit se rapprocher, et dans chaque cri qu'elle entendait croyait entendre le dernier cri de son mari. Tout à coup la porte, ébranlée par une violente secousse, céda. Trois gardes nationaux de la Butte-des-Moulins se précipitèrent dans le cabinet en implorant du secours. Ils y trouvèrent la baronne et ses compagnes tout éplorées. La baronne demanda des nouvelles de son mari, s'oubliant elle-même pour ne penser qu'à lui; mais aucun d'eux ne le connaissait, et elle ne put rien apprendre.

Au reste, à la vue de ces hommes, dont les vêtements en lambeaux étaient couverts de sang, la terreur s'empara des pauvres femmes. Ce cabinet avait une porte qui donnait dans un corridor, lequel descendait par un escalier secret dans les appartements



inférieurs. Une des femmes proposa ce moyen de fuite. Il fut adopté d'autant plus vivement qu'on entendait les coups de fusil et les cris des mourants dans la chambre qui précédait la bibliothèque. Hommes et femmes s'élançèrent pêle-mêle dans le corridor, puis dans l'escalier qu'on descendit rapidement. La baronne seule, au moment de les suivre s'était arrêtée sur la première marche. Son mari lui avait dit de l'attendre où elle était, et même, au plus fort de sa terreur, cette recommandation lui était revenue à l'esprit et l'avait arrêtée à sa place.

Un instant elle crut ses compagnes sauvées. Penchée sur la rampe, elle les suivait des yeux dans l'escalier et de l'oreille dans les corridors. Le bruit de leurs pas s'éteignit. Mais bientôt on entendit retentir trois ou quatre coups de fusil, puis des cris, puis

la rumeur causée par cinq ou six personnes qui fuyaient leur succéda : c'étaient les compagnes de la baronne, c'étaient les gardes nationaux qui étaient allés heurter au bout du corridor une bande de Marseillais qui s'étaient mise à leur poursuite, et qui revenaient chercher un asile dans le cabinet où la baronne attendait toujours.

Sur l'escalier, un des gardes nationaux tomba; il avait, à la dernière décharge, reçu une balle au travers du corps : les femmes furent obligées d'enjamber par dessus son cadavre.

Maintenant le massacre se rapprochait des deux côtés.

Il n'y avait plus moyen de rester dans le cabinet : on entendait rugir les Marseillais dans le corridor. Il n'y avait pas d'espérance

de fuir par la bibliothèque, on s'y égorgeait. Les femmes tombèrent à genoux, et les hommes saisirent les chaises pour mourir au moins en se défendant.

En ce moment, par un œil-de-bœuf donnant dans une petite chambre retirée, un homme, vêtu du costume d'artilleur de la Croix-Rouge, s'élançe et vient tomber au milieu des femmes, qui jettent un cri de terreur, et des gardes nationaux qui s'apprêtent à lui briser la tête avec leurs chaises, quand tout à coup la baronne étend les deux mains sur cet homme : c'était le baron.

En un instant les femmes le reconnaissent, et les deux gardes nationaux savent qu'ils ont affaire à un ami.

En deux mots le baron les met au fait ;

forcé à son poste, poursuivi de chambre en chambre, il a trouvé à la porte du cabinet attenant, le cadavre d'un artilleur de la Croix-Rouge; il l'a tiré dans le cabinet, a revêtu ses habits et, par l'œil-de-bœuf qu'il savait communiquer avec la bibliothèque, il a rejoint sa femme.

A peine a-t-il donné cette explication que les Marseillais, qui ont perdu de vue les fuyards, mais qui les ont suivis à la trace du sang, se précipitent dans l'escalier. Le baron prend une résolution rapide, soudaine, complète, et s'élance à leur rencontre.

— Par ici, amis, dit-il, par ici.

— Canonnier de la Croix-Rouge, crient les Marseillais?

— Oui, frères, nous avons été pris, ces deux braves gardes nationaux et moi, nous

allions être égorgés quand ces femmes nous ont caché dans ce cabinet. La vie pour elles, car elles nous ont sauvé la vie ?

— Eh bien ! qu'elles crient , vive la nation !

Les pauvres femmes crièrent tout ce qu'on voulut.

Puis les Marseillais se répandirent dans les appartements , emmenant les deux gardes nationaux avec eux.

— Et ces pauvres femmes qui nous ont sauvés, s'écria le baron, les abandonnerez-vous à d'autres qui, ne sachant pas les services qu'elles nous ont rendus, les égorgeront peut-être ?

— Non, dirent les Marseillais en revenant sur leurs pas, mais que veux-tu que nous en fassions ?

— Qu'on les reconduise chez elles et que leur dévouement soit récompensé.

— Alors qu'elles prennent nos bras et qu'elles nous disent où elles demeurent.

— Où demeures-tu citoyenne, demanda le baron à sa femme?

— Rue de Verneuil, n° 6, répondit madame de Marsilly.

— Camarade, dit le baron à celui des Marseillais qui lui paraissait avoir la meilleure physionomie, je te recommande celle-ci; c'est celle qui a pris le plus particulièrement soin de moi et elle demeure en face; il n'y a que la Seine à traverser.

— Sois tranquille, dit le Marseillais, elle arrivera à bon port, la petite mère; c'est moi qui t'en réponds.

— Mais toi, citoyen, s'écria la pauvre femme, se cramponnant au bras de son mari, que vas-tu faire?

— Moi, dit le baron, en affectant un langage et une allure en harmonie avec l'habit qu'il avait momentanément revêtu, moi, je vas voir un peu ce qu'est devenu le roi.

La baronne poussa un soupir, lâcha le bras de son mari et s'éloigna au bras de son protecteur.

Puis le baron, repassant par l'œil-de-bœuf dans le cabinet voisin, revêtit son uniforme qu'il n'avait abandonné un instant que dans l'espérance que, grâce à ce déguisement, il pourrait sauver sa femme.

La baronne attendit vainement son mari pendant toute la journée du 10 et du 11.

Le 11 au soir, comme on enlevait les cadavres de la cour des Suisses, un portier qui aidait à les jeter dans les charrettes qui les emportaient, reconnut le baron, fit porter le corps dans sa loge et alla annoncer à madame de Marsilly qui était arrivée saine et sauve chez elle, que son mari venait d'être reconnu parmi les morts.



#### IV.

#### **La marquise de la Roche-Bertaud.**

La douleur de la baronne fut profonde ; mais comme c'était une âme à la fois simple et forte , une grande consolation lui fut offerte par cette conviction que son mari était mort en faisant son devoir.

D'ailleurs, il lui restait à vivre pour sa mère et pour sa fille.

Demeurer à Paris avec la marquise, c'était s'exposer à mille dangers. La marquise avait un de ces caractères qui n'admettent aucune dissimulation, non point par force d'âme ou par conviction politique, mais parce que, née dans un certain milieu et élevée d'une certaine façon, il lui était impossible de cacher un seul instant ni sa naissance, ni ses opinions, ni ses haines, ni ses sympathies. Or, les temps devenaient de plus en plus orageux ; le roi et la reine étaient au Temple ; les massacres partiels continuaient dans les rues en attendant le massacre général qui couvait déjà. M. Guillotin venait enfin de faire hommage à l'assemblée législative de l'instrument philanthropique qu'il avait eu le bonheur d'inven-

ter : il était temps , comme on le voit , de quitter la France.

Mais quitter la France n'était pas chose facile. Les peines les plus sévères attendaient ceux qui tentaient d'émigrer, et il ne fallait pas , en essayant de fuir un danger, se jeter dans un danger plus grand encore.

La marquise voulait tout conduire ; elle parlait de berline, de chevaux de poste, de passeports impossibles qu'elle prétendait obtenir par la protection d'ambassadeurs étrangers qui, au nom de leurs souverains, forceraient bien, disait-elle, tous ces manants-là de la laisser sortir, elle, sa fille et sa petite-fille. La baronne la supplia de lui laisser mener cette affaire, et à force de supplications, elle obtint de sa mère qu'elle ne se mêlerait de rien.

Ce fut donc elle qui dirigea tout.

Le baron avait une terre située entre Abbeville et Montreuil. Cette terre était détentée par un métayer dont les pères, depuis deux cents ans, avaient été fermiers des ancêtres de M. de Marsilly. La baronne croyait à bon droit pouvoir compter sur ce brave homme. Elle lui envoya un vieux domestique qui avait élevé le baron et qui depuis quarante ans était entré dans la famille, cet ancien serviteur, de peur de perquisitions, n'avait aucune instruction écrite, mais il avait reçu de la baronne ses instructions verbales et il savait tout ce qu'il avait à dire.

La famille du fermier se composait justement de sa mère et de sa femme ; il fut convenu qu'il viendrait à Paris et que la mar-

quise et la baronne sortiraient de la capitale avec les habits et les passeports de ces deux paysannes.

Pendant ce temps, la baronne de Marsilly fit tous ses préparatifs de départ.

Il y avait à cette époque, où tout le numéraire avait été converti en assignats, très peu d'argent comptant, même dans les plus riches maisons; cependant la baronne parvint à réunir une vingtaine de mille francs qui, joints à quatre-vingt mille francs de diamants appartenant à la marquise, rassuraient d'avance les émigrantes sur leurs premiers besoins. D'ailleurs chacun pensait que l'état de choses ne pouvait durer, et cette émigration, aux yeux même des pessimistes, devait avoir son terme avant trois ou quatre années.

Les deux pauvres femmes s'occupèrent donc des préparatifs de leur départ.

Du côté de la baronne, ils ne furent pas longs, et se firent avec l'intelligente simplicité qui formait la base de son caractère ; mais il n'en fut pas ainsi de la part de la marquise. Sa fille, en passant dans son appartement, la trouva au milieu d'une multitude de caisses, de malles et de paquets suffisante pour encombrer trois fourgons : elle n'avait voulu laisser aucune de ses robes, et elle emportait jusqu'à son linge de table.

— Ma mère, lui dit la baronne en secouant tristement la tête, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Nous ne pourrions guère, afin de ne pas éveiller les soupçons, emporter que la robe que nous aurons sur nous, et, quant au linge, un seul de vos

mouchoirs brodés et à dentelles suffirait pour nous faire reconnaître et arrêter.

— Mais cependant, ma chère, dit la marquise, nous ne pouvons pas nous en aller sans être vêtues.

— Oui, ma mère, vous avez raison, répondit la baronne avec son inaltérable douceur, mais nous ne nous en irons qu'à la condition d'être vêtues de choses simples et en harmonie avec notre état apparent. N'oubliez pas, ajouta-t-elle en essayant de sourire, que nous sommes des paysannes, mère et femme de paysan ; que vous vous nommez Gervaise Arnoult et moi Catherine Payot.

— Oh ! quel temps ! mon Dieu ! quel temps ! murmura la marquise, et que, si sa

majesté avait, dès le premier moment, réprimé les abus, fait pendre M. Necker et fusiller M. de Lafayette, nous n'en serions pas où nous en sommes.

— Songez à des infortunes plus grandes que la nôtre encore, ma mère, et que cette comparaison vous donne la patience. Songez au roi et à la reine prisonniers au Temple, songez au pauvre petit dauphin, et ayez pitié, sinon de nous, mais du moins de Cécile qui, si elle nous perdait, resterait orpheline.

C'étaient là de trop bonnes raisons pour que la marquise ne s'y rendit point, mais elle ne s'y rendit qu'en soupirant. La marquise était née dans le luxe. Elle s'était habituée à y vivre ; elle comptait y mourir, et les choses superflues surtout lui étaient devenues d'absolue nécessité.



Mais ce fut bien pis lorsque la baronne lui remit sa part du linge qu'elle venait de faire faire, et qui, sans être tout à fait grossier, était cependant bien rude auprès de la toile de Hongrie et de la batiste dont elle usait habituellement : les chemises surtout l'exaspérèrent, et elle déclara qu'elle ne porterait jamais de pareil linge, tout au plus bon pour des manants.

— Hélas! ma mère, répondit tristement la baronne, bien heureuses si, pendant huit jours, nous parvenons à faire croire que nous appartenons à cette classe que vous méprisez tant, et qui, aujourd'hui, est toute puissante.

— Mais cela ne durera pas! s'écria la marquise; j'espère bien que cela ne durera pas!

— Et moi aussi, ma mère, je l'espère : mais cela est ainsi, et, si vous le voulez, en attendant le jour de notre départ, je porterai le linge qui vous est destiné, afin d'en user la première rudesse.

Cette proposition de la baronne, toucha la marquise, dont le cœur était excellent au fond, au point qu'elle consentit à tout, et il fut arrêté qu'aux nombreux sacrifices qu'elle avait déjà faits, elle joindrait ce dernier sacrifice, qui était pour elle, à ce qu'elle affirmait, le plus pénible de tous.

Sur ces entrefaites le fermier, sa mère et sa femme arrivèrent; la baronne les reçut comme des gens qui venaient sauver sa vie, et la marquise, comme des gens à qui elle voulait bien faire l'honneur de devoir la sienne.

Outre les vêtements qu'ils avaient sur eux, ils apportaient leurs plus beaux habits, leurs habits des dimanches : ceux-là étaient pour la baronne et pour la marquise.

Heureusement, à peu de choses près, les tailles étaient les mêmes. Le soir même de l'arrivée, on barricada les portes, on ferma les volets et l'on fit l'essai des costumes.

La baronne se prêta à merveille aux incommodités relatives de ses nouveaux vêtements, mais la marquise éclata en plaintes : le bonnet ne tenait pas sur sa tête, les sabots lui faisaient mal aux pieds et les ouvertures de ses poches n'étaient pas à la même place.

La baronne lui donna le conseil de garder ces habits jusqu'au moment du départ afin de s'y habituer, Mais la marquise répondit qu'elle

aimerait mieux mourir que de porter de pareilles nippes une heure de plus que le temps strictement nécessaire.

Le départ fut fixé au surlendemain.

Pendant ce temps, Catherine Payot confectionna à la petite Cécile un costume complet ; l'enfant était charmante sous ses nouveaux habits et surtout enchantée : le changement est le bonheur de l'enfance.

La veille du départ, Pierre Durand s'occupait de faire viser son passeport. La chose fit moins de difficultés qu'on ne s'y attendait, il était entré avec sa mère, sa femme, sa charrette et son cheval ; il sortait cinq jours après, avec sa mère, sa femme, sa charrette et son cheval, il n'y avait trop rien à dire. On avait bien songé à faire ajouter l'enfant aux personnes inscrites, mais on craignit que

cette adjonction n'éveillât les soupçons des municipaux, et, après mûre délibération, il fut convenu qu'on n'en parlerait même pas.

Le lendemain matin, à cinq heures, la petite carriole, tout attelée, était dans la cour de l'hôtel. La marquise, habituée à se mettre au lit à deux heures et à se lever à midi, avait préféré ne pas se coucher; la baronne, de son côté, avait passé la nuit à coudre de l'or dans son corset et des diamants dans les remplis de la robe de la petite Cécile.

A cinq heures, la baronne entra chez sa mère et la trouva prête; seulement elle avait conservé, toute vêtue en paysanne qu'elle était, des boutons de diamants à ses oreilles et une magnifique émeraude à son doigt, ont eût dit qu'elle allait à quelque bal mas-

qué et qu'elle avait pris toutes ses précautions pour que l'on vit bien que ce n'était qu'un déguisement.

Après une légère discussion, la baronne obtint d'elle qu'elle ôtât ses boucles d'oreilles et sabague, opération qui ne s'accomplit point sans que la marquise poussât de profonds soupirs.

Mais où fut la véritable lutte, ce fut lorsqu'il s'agit de monter dans la carriole : la marquise n'avait pas encore vu le véhicule destiné à la transporter hors de France, et elle s'était fait l'idée de quelque chose comme un remise ou comme un fiacre tout au plus. A la vue de la carriole, elle demeura anéantie. Cependant, comme les grandes circonstances amènent les grandes résolutions, la marquise fit sur elle un violent et

dernier effort, et monta dans la carriole.

La baronne pleurait silencieusement en quittant son hôtel, où elle avait été si heureuse, ses gens qui l'avaient si bien servie, et les bonnes paysannes qui lui donnaient une si grande preuve de dévouement.

Quant à la petite Cécile, elle ne faisait que : — répéter mais où est donc papa, et pourquoi ne part-il pas avec nous ?

Tout alla bien jusqu'à la barrière Saint-Denis; mais à la barrière Saint-Denis eut lieu la scène que nous avons racontée et qui, au lieu de tourner au pire, comme on l'avait cru d'abord, eut des résultats si heureux pour la famille émigrante.

En effet, comme l'avait prévu le bon mu-

en règle que l'ancien, on fit peu de difficultés aux voyageurs; d'ailleurs, pour plus de sécurité, ils ne s'arrêtèrent, comme cela convenait à des gens de leur condition apparente, que dans de petites auberges de villages. Le cheval était bon et faisait ses douze lieues par jour, de sorte que, dans la nuit du sixième jour les fugitifs étaient à Boulogne.

En passant à Abbeville, Pierre Durand avait fait viser son passeport pour continuer sa route.

Nous passons sous silence les plaintes de la marquise quand il lui fallut coucher dans des draps d'auberge et brûler de la chandelle.

La baronne supporta toutes ces boutades



aristocratiques, avec son angélique douceur.

Quant à la petite Cécile, elle était enchantée : elle voyait des arbres, des fleurs et des champs. Les enfants sont comme les oiseaux, et n'en demandent pas davantage.

On arriva pendant la nuit à Boulogne, et on descendit à l'hôtel de France, dans la rue de Paris.

L'hôtel était tenu par madame Ambron, royaliste au fond de l'âme, et dont la baronne avait pris l'adresse, comme celle d'une femme sur laquelle on peut compter. En effet, à peine la baronne se fut-elle ouverte à elle, que son hôtesse lui répondit de tout, et lui promit que dès la nuit du lendemain, si le vent était bon, elle partirait pour l'Angleterre.

Puis elle donna aux voyageurs d'humbles chambres comme cela convenait à des paysannes, mais d'une propreté si remarquable, que la marquise elle-même fit momentanément trêve aux soupirs qu'elle n'avait cessé de pousser depuis qu'elle avait quitté son hôtel.

En effet, le lendemain matin, madame Ambron, qui avait des relations avec tous les mariniers de la côte, fit prix avec le patron d'un petit sloop, lequel, pour la somme de cent louis, s'engagea à conduire les trois fugitives à Douvres.

Toute la journée, les yeux de la baronne demeurèrent fixés sur une girouette qui se trouvait en face de ses fenêtres. Le vent était contraire, et déjà depuis cinq ou six jours soufflait obstinément du même côté. Mais

comme si Dieu jugeant la pauvre famille suffisamment éprouvée par la perte de son chef, la regardait enfin en pitié, vers le soir la girouette tourna, et l'hôtesse entra toute joyeuse, pour dire à la baronne de se tenir prête à sortir avant la fermeture des barrières.

En effet, à cinq heures, la marquise, la baronne et la petite Cécile reprirent place dans la carriole, et Pierre Durand sur le brancard. Comme s'ils retournaient à Montreuil, et surtout, grâce au nouveau visa, ils sortirent sans difficulté. Mais, à une demi-lieue de la ville, on prit un chemin de traverse qui conduisait à une petite maison de campagne qu'avait achetée madame Ambron, et qui était située à un quart de lieue de la mer. C'était ordinairement à cette maison que, grâce au procédé qu'à son tour venait d'employer la baronne,

on venait prendre les voyageurs qui désiraient passer en Angleterre.

Madame Ambron avait voulu cette fois s'y trouver elle-même ; ce fut donc cette digne femme, qui reçut, à leur arrivée, la baronne, sa mère et sa fille ; il était dix heures du soir, on attendit jusqu'à minuit.

A minuit, on frappa à la porte, c'était le patron du sloop en personne. Selon les conventions faites, la baronne lui paya cinquante louis à l'avance, les cinquante autres devaient lui être payés en mettant le pied sur la côte d'Angleterre.

Les deux femmes s'enveloppèrent dans leurs pelisses, madame Ambron se chargea de soutenir la marquise à qui cette demi-lieue faite à pieds et au milieu de la nuit causait

une mortelle terreur ; Pierre Durand prit la petite Cécile dans ses bras et l'on partit.

A mesure qu'on avançait, on entendait la mer qui se brisait le long de la côte avec ce long et triste murmure qui semble la respiration de l'Océan. La marquise frissonnait à l'idée de s'embarquer ainsi sur une petite chaloupe et parlait de rester cachée en province.

De temps en temps la baronne regardait la petite Cécile qui s'était endormie dans les bras du fermier et sans mot dire, essuyait une larme.

On arriva au bord de la falaise : il fallait descendre. On ne voyait rien qu'une espèce de muraille taillée à pic ; la marquise jeta de grands cris.

Un petit chemin large de deux pieds rampait

lelong de cette muraille; la baronne reprit sa fille des bras de Pierre Durand, et s'y engagea la première; madame Ambron la suivit en se retenant à la main du fermier, la marquise ferma la marche, soutenue par le patron.

On arriva sur le galet.

La baronne eut un instant de terreur. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait ni hommes ni barques; mais le patron fit entendre un coup de sifflet et l'on vit apparaître un point noir qui grossit en s'approchant; c'était un canot et deux rameurs.

Madame de Marsilly se retourna une dernière fois pour remercier madame Ambron, et dire un dernier adieu à Pierre Durand: elle trouva le brave fermier tournant son

chapeau entre ses mains avec l'air évidemment embarrassé d'un homme qui voudrait parler et qui n'ose le faire.

— Vous avez quelque chose à me dire, mon ami? demanda la baronne.

— Pardon excuse, madame la baronne. dit Pierre Durand, car ça n'est pas à moi à me mêler de vos affaires.

— Dites toujours, mon cher Pierre, tout ce que vous me direz sera bien reçu.

— Je voulais donc dire, madame la baronne, continua Pierre, qu'en partant comme cela au moment où vous vous en doutez le moins et pour un pays aussi cher à vivre que l'Angleterre, sans savoir combien de temps vous y resterez.....

— Eh bien! dit la baronne voyant que Pierre hésitait de nouveau.

— Eh bien? madame la baronne, continua le fermier, n'a peut-être pas réuni tous les fonds qui lui sont nécessaires?

— Pierre, mon ami, dit la baronne en lui serrant la main, je vous comprends.

—Et, continua Pierre, si madame la baronne... comme nous avons encore six ans de bail et que, j'espère bien, madame la baronne nous le renouvellera; je dis donc que si madame la baronne voulait nous permettre de lui donner d'avance deux années de fermage; outre que ça nous rendrait service, attendu que les brigands pourraient bien nous piller cet argent-là, et qu'ils eût plus en sûreté dans les mains de madame la baronne que dans.. les nôtres. Enfin, en acceptant ces dix



mille francs, madame la baronne nous ferait bien plaisir. Les voilà dans un petit sac et tout en vieux louis. Oh ! Madame peut les prendre de confiance, il n'y en a pas un de rogné.

— Oui, mon ami, oui j'accepte, dit la baronne, et nous nous reverrons dans des temps plus heureux, et, soyez tranquille, Pierre, je n'oublierai pas votre dévouement.

— Allons, en barque, en barque, cria le patron ; un douanier qui s'aviserait par hasard de faire sa ronde et nous serions flambés, voyez-vous.

La recommandation était juste. La baronne serra une dernière fois de sa main fine et blanche la grosse main calleuse de Pierre Durand, elle embrassa madame Ambron et sauta dans la barque où l'attendaient déjà la marquise et Cécile.

En ce moment on entendit une voix qui criait ; *Qui vive ?*

—Au large, dit le patron, et nageons, enfants, nageons vivement.

Et lui-même, tout en sautant dans la barque, la lança d'un coup de pied en mer.

Dix minutes après on était à bord du sloop et le lendemain au matin les trois fugitives débarquaient à Douvres.

## V.

### **Le cottage.**

En mettant pied à terre, la baronne voulait tout d'abord prendre une voiture pour Londres ; mais la marquise déclara que, puisqu'elle avait enfin le bonheur d'avoir quitté la France et de se trouver en lieu de sûreté,

elle ne ferait pas un pas de plus sous le ridicule accoutrement dont elle avait été obligée de s'affubler pour fuir. Comme la chose ne présentait aucun grave inconvénient, la baronne y consentit, d'ailleurs quelque'extravagantes que fussent souvent les exigences de madame de La Roche Bertaud, la baronne y souscrivait presque toujours avec cette soumission filiale que l'on retrouve souvent encore dans les grandes familles qui ont conservé les traditions du dix-septième siècle.

En conséquence, la baronne se fit donc conduire dans le meilleur hôtel de Douvres, et là, malgré la fatigue de la route, avant de prendre aucun repos, la marquise ouvrit une caisse qu'elle avait cachée dans la carriole, en tira son linge et ses vêtements habituels, et après avoir rejeté avec mépris loin d'elle, les hardes populaires qui lui pesaient si fort,

elle commença sa toilette qu'elle ne regarda comme achevée, que lorsqu'elle fut coiffée et poudrée avec autant de soin que s'il se fût agi d'aller le soir même au cercle de la reine.

Quant à la baronne, tous ses soins étaient concentrés sur la petite Cécile qui, heureusement, avait assez bien supporté la mer ; cependant, comme elle avait hâte d'arriver à Londres et de faire le choix d'une résidence, elle fit retenir le même jour tout l'intérieur d'un coach qui partait le lendemain à neuf heures du matin pour la capitale.

On sait avec quel confortable sont exécutées les voitures anglaises ; la marquise ne fit donc pas trop de difficultés pour monter dans celle-ci, surtout lorsqu'elle vit que, par les soins de sa fille, elle se trouverait isolée du reste des voyageurs.

La route se fit, de Douvres à Londres, avec la rapidité ordinaire; les voyageuses passèrent presque sans s'arrêter à Cantorbéry et à Rochester et, le même jour, elles arrivèrent à Londres.

La baronne était trop absorbée dans sa douleur pour faire attention à ce qui se passait autour d'elle, mais la marquise était enchantée; elle voyait des livrées, des armoiries et de la poudre, chose que depuis deux ou trois ans elle ne voyait plus en France, de sorte qu'elle trouvait Londres la plus belle ville du monde et les Anglais le plus grand peuple de la terre.

Les deux femmes descendirent dans un hôtel que leur avait indiqué madame Ambroson dans Golden-Square; c'était à quelques centaines de pas de Regent's street; la ba-

ronne envoya aussitôt une lettre à madame la duchesse de Lorges pour la prévenir de son arrivée.

Le même soir, la duchesse de Lorges accourut. La baronne et elle avaient été très liées; la duchesse de Lorges venait lui offrir ses services dans le cas où elle voudrait rester à Londres.

Mais ce n'était point l'intention de madame de Marsilly; elle comptait pendant tout le temps qu'elle demeurerait à l'étranger, vivre de la façon la plus retirée; elle demanda donc purement et simplement à la duchesse si elle connaissait un joli village qu'elle pût habiter, afin de se livrer tout entière à l'éducation de sa fille. La duchesse lui nomma Hendon comme une de ces charmantes résidences qui réunissent, au voisinage de la

ville, la solitude de la campagne et la baronne se promet d'aller dès le surlendemain visiter le petit paradis que lui recommandait son amie.

Le lendemain, la baronne et la marquise rendirent à la duchesse la visite qu'elles en avaient reçue. Le premier soin de la baronne fut de s'informer de madame Duval. C'était, comme on se le rappelle, à son mari que, selon toute probabilité, madame de Marsilly et sa mère devaient d'être arrivées à Boulogne sans avoir été inquiétées. La duchesse la fit appeler, et, quelques instants après, madame Duval entra, accompagnée de son fils, charmant enfant de six ans, que l'on donna aussitôt pour compagnon de jeu à la petite Cécile.

La baronne, après avoir raconté à madame



Duval les obligations qu'elle avait à son mari, s'acquitta de la commission dont elle s'était chargée. La pauvre femme écouta toutes ses paroles avec une véritable reconnaissance ; il y avait plus de trois mois qu'elle n'avait reçu de nouvelles de son mari qui, n'osant risquer ses lettres à la poste, ne pouvait lui en faire parvenir que par des occasions qui devenaient de jour en jour plus rares. Or, depuis trois mois, les massacres du 10 août et des 2 et 3 septembre avaient eu lieu, et la pauvre femme, privée de nouvelles ignorait complètement s'il n'était pas au nombre des victimes.

Lorsqu'elle apprit le contraire, elle appela son enfant, qui arriva tenant la petite Louise par dessous le bras.

— Henri, lui dit-elle, demandez à madame

la baronne la permission de lui baiser la main, et remerciez-la du fond du cœur, car elle vient de m'assurer que vous avez encore un père.

— Et mon papa à moi, demanda la petite Cécile, où est-il, maman ?

La pauvre baronne se mit à fondre en larmes, et, prenant les deux enfants dans ses bras, elle les confondit dans le même embrassement, au grand scandale de la marquise.

Le soir, la baronne reçut une lettre de la duchesse, dans laquelle celle-ci lui annonçait qu'elle ne voulait point permettre qu'elle allât seule à Hendon, et qu'elle la prendrait le lendemain dans sa voiture et visiterait avec elle le petit village qui devait devenir sa résidence.

En effet, le lendemain la duchesse de Lorges était chez la baronne à dix heures du matin : la baronne et la petite Cécile étaient prêtes, mais la marquise n'avait pas encore achevé sa toilette.

Il y avait quelques lieues seulement de Londres à Hendon ; on y fut donc rendu en deux heures. La baronne était charmée de cet aspect calme et modeste des petites maisons anglaises : femme de goût simple et de jouissances intérieures, elle avait, surtout depuis la mort de son mari, rêvé l'isolement et la solitude dans un de ces jolis cottages comme il en surgissait à chaque pas sur sa route. Il lui semblait que, dans de pareilles demeures, l'existence devait être, sinon toujours heureuse, du moins presque toujours calme.

On arriva à Hendon : c'était bien, comme l'avait dit la duchesse, un de ces charmants petits villages anglais dont on ne retrouve, même en Hollande et en Belgique, qu'une pauvre contrefaçon. La baronne s'informa si quelques-unes de ces jolies maisons qu'elle voyait étaient à louer; on lui en indiqua cinq ou six qui, d'après les désignations qu'elle donna, pouvaient parfaitement lui convenir.

La baronne avait une si grande hâte de posséder un de ces jolis cottages, qu'elle se mit aussitôt en quête, et que, dès le premier qu'elle vit, elle voulut l'arrêter, ne pouvant pas croire que celui-là ne fût pas le plus joli et le mieux distribué de tous. Mais la duchesse, plus au fait qu'elle de la distribution intérieure de ces petits logements, lui assura qu'elle en trouverait de beaucoup plus con-

venables que celui qu'elle croyait une merveille ; et, moyennant cette assurance , madame de Marsilly continua ses perquisitions.

En effet, au cinq ou sixième qu'elle visita, il s'en présenta un si charmant , que la duchesse elle-même fut forcée d'avouer qu'il serait difficile de trouver mieux , et que l'on en arrêta le prix. Madame de Marsilly eut la faculté d'entrer en possession le jour même, si bon lui semblait, moyennant la somme de quatre-vingt livres sterling par an.

C'était une petite maison à deux étages , blanche, avec des contrevents verts , et le long de laquelle courait un treillage de même couleur , tout garni de plantes grimpantes dont les larges feuilles revêtaient, au moment de l'année où l'on était arrivé , les nuances

du plus beau pourpre ; on parvenait à la façade de cette maison par une petite cour, de chaque côté de laquelle s'élevait un monticule de fleurs. Trois marches conduisaient à une porte de la couleur des contrevents, et au milieu de laquelle brillait un marteau de cuivre poli et resplendissant comme s'il eût été d'or. Cette porte ouverte, on se trouvait dans un corridor qui traversait toute la maison pour donner, de l'autre côté, sur un charmant petit jardin d'un demi-arpent environ, avec une belle pelouse verte, comme on n'en voit qu'en Angleterre, une allée circulaire, voilée de temps en temps par des massifs d'acacias, d'arbres de Judée et de lilas, un cabinet rustique au fond, meublé de sa table et de quatre chaises, enfin, un petit ruisseau qui gazouillait gracieusement tout en sautilant sur des rochers en miniature, au bas

esquels il formait un petit bassin qu'un rayon de soleil du Midi eût bu dans une seule journée.

Quant à l'intérieur de la maison, il était d'une grande simplicité.

Quatre portes donnaient sur le corridor du rez-de-chaussée : la porte de la salle à manger, la porte du salon, la porte d'une chambre à coucher et la porte d'un cabinet de travail.

La salle à manger et le salon communiquaient l'un avec l'autre, ainsi que la chambre à coucher et le cabinet de travail.

Le premier avait une distribution différente : l'escalier qui y conduisait donnait sur une antichambre dans laquelle s'ouvraient trois portes ; en face, celle d'un joli salon et, de chaque côté, celle d'une chambre à cou-

cher et d'un cabinet de toilette formant boudoir.

L'étage supérieur était réservé aux domestiques, et, outre leurs chambres, contenait une lingerie.

La marquise trouvait bien la maison trop petite, trop mesquine, et tout au plus bonne pour un pied-à-terre d'été ; mais la baronne lui dit en souriant qu'on irait passer l'hiver à Londres, et moyennant cette promesse, que madame de La Roche-Bertaud prit au sérieux, elle donna son approbation au choix de sa fille.

Mais le cottage, comme on le comprend bien, n'était aucunement meublé ; il fallait tout acheter ou tout louer. La duchesse de Lorges et la marquise de La Roche-Bertaud, qui voyaient sans cesse la France châtiée



comme elle le méritait par la coalition étrangère, les émigrés rentrés à Paris, les princes légitimes replacés sur le trône, étaient pour une location pure et simple; mais madame de Marsilly, qui voyait les choses du fond d'une douleur réelle et par conséquent d'un point de vue infiniment plus positif, calcula que trois années de location équivalaient à l'achat; elle décida donc qu'on achèterait tous les meubles et tous les ustensiles dont on aurait besoin, invitant sa mère à choisir l'appartement qui lui conviendrait. afin qu'elle pût le faire arranger sans retard et autant que possible à son goût. La marquise ne trouvait pas que la maison tout entière fût trop grande pour elle et pour ses robes: elle avait, disait-elle, dans son château de Touraine, des armoires dans lesquelles elle pourrait enfermer toutes les chambres

du pauvre petit cottage ; c'était vrai, mais on n'était pas en Touraine, on était en Angleterre : il fallait en prendre son parti et se décider. Après être montée et avoir descendu vingt fois l'escalier, avoir visité tous les coins et tous les recoins de sa demeure future, la marquise se décida pour la chambre à coucher et le cabinet du rez-de-chaussée.

Ce choix arrêté, on retourna à Londres.

Comme la baronne de Marsilly désirait s'installer le plus tôt possible dans son logement, dès le lendemain madame de Lorges envoya son tapissier prendre les mesures.

La baronne avait protesté contre cette façon aristocratique de procéder, avouant franchement à la duchesse que toute sa fortune se bornait à cette heure en une centaine de mille francs y compris les diamants de la

marquise : mais la duchesse avait répondu qu'avec cent mille francs et de l'économie, madame de Marsilly pouvait parfaitement attendre cinq ou six années. Or, il était évident qu'on n'aurait pas même ce temps à attendre, les troupes alliées étant à peine à cinquante lieues de la capitale.

D'ailleurs on avait des fermiers, on avait des terres, on avait des ressources, on tirerait de l'argent de France.

Toutes ces raisons paraissaient si bonnes à la duchesse et à la marquise, qu'elles ne savaient pas comment la baronne ne s'y rendait pas à l'instant même : la baronne fit une concession, elle accepta le tapissier, mais se chargea de l'achat des meubles.

Huit jours après, le cottage était prêt à recevoir ses hôtes : tout était d'une simpli-

cité extrême, mais d'une propreté et d'un goût merveilleux.

Au reste, il avait fallu tout acheter : linge, argenterie, meubles, robes, etc., de sorte que, quelque économie qu'y eût mise la baronne, son installation lui coûta vingt mille francs.

C'était le cinquième de tout ce qu'elle possédait ; il ne lui restait plus en argent comptant que les dix mille livres de Pierre Durand, plus les soixante ou quatre-vingt mille francs de diamants qui, comme nous l'avons dit, appartenaient à la marquise.

Mais avec cela on pouvait vivre cinq ou six ans, et malgré le doute que le malheur passé avait fait naître pour l'avenir dans le cœur de madame de Marsilly, elle ne pouvait s'empêcher de répéter tout bas et après

sa mère et madame de Lorges :

— Dans l'espace de cinq ou six ans, il arrive bien des choses.

En effet, ces cinq ou six années étaient destinées à voir s'accomplir de bien graves évènements.

Mais, pour le moment, nous n'avons par bonheur à nous occuper que de notre petit cottage et de ceux qui l'habitaient.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

## VI.

### L'éducation.

Comme on le comprend bien, la marquise avait été d'une parfaite inutilité à sa fille pour tous les arrangements intérieurs de sa maison ; aussi était-elle restée pendant tout ce temps chez la duchesse de Lorges qui, en échange, avait prêté madame Duval de don-

ner tous ses soins à l'installation de son amie.

Madame Duval était anglaise, comme nous l'avons dit, d'une naissance bourgeoise, mais d'une éducation distinguée, puisque, grâce à cette éducation, elle avait pu se livrer au professorat. Outre la sympathie qu'un malheur commun inspirait à la baronne pour elle, se joignit donc la reconnaissance de mille petits services rendus ; il en résulta que pendant cinq ou six jours que les deux femmes restèrent ensemble, occupées à présider à l'ameublement du cottage, il s'établit entre elles une certaine liaison, dans laquelle au reste, avec un tact parfait, madame Duval garda toujours la distance que les convenances sociales avaient mises entre elle et la baronne.

Les deux enfants, qui ne connaissaient en-



core rien de tout cela, tantôt se roulaient sur le gazon de la pelouse ou sur le tapis du salon, tantôt couraient l'un après l'autre, ou en se tenant par la main, dans l'allée circulaire du petit jardin.

Au bout de huit jours tout fut prêt. Madame Duval se chargea de trouver à la baronne une femme qui pût à la fois faire un peu de cuisine et prendre soin du ménage, et retourna à Londres.

Cela fit bien gros cœur aux deux enfants de se quitter.

Le lendemain, la duchesse de Lorges arriva, amenant dans sa voiture la marquise de La Roche-Bertaud et une femme de chambre française, que celle-ci avait arrêtée pour son service particulier.

La baronne vit avec inquiétude ce surcroit

de domestique sur lequel elle n'avait pas compté ; mais elle connaissait les habitudes aristocratiques de sa mère, et, comme celle-ci avait besoin d'être servie, elle pensa qu'il serait cruel de priver la marquise de ce luxe. elle qui avait déjà tant fait de sacrifices à sa position.

Certes, cette position était bien indépendante de la volonté de la baronne ; madame de Marsilly, comme sa mère, était habituée à toutes les commodités d'une vie grande et élégante, et, par conséquent, comme sa mère, elle subissait tous les ennuis de la gêne dans laquelle, comparativement à son opulence passée, elle allait se trouver ; mais il y a de ces caractères dévoués qui s'oublient toujours eux-mêmes pour ne songer qu'à autrui. Madame de Marsilly était un de ces ca-

ractères privilégiés de la douleur, et sa seule préoccupation était pour sa mère.

Quant à la petite Cécile, elle ne savait encore rien des choses de ce monde ; douleur et bonheur, étaient pour elle de vains mots, qu'elle prononçait comme un écho, sans avoir la conscience de leur valeur, et sans faire encore une différence dans l'accent avec lequel elle les prononçait.

C'était, au reste, une adorable petite fille de trois ans et demi, belle et douce comme les anges, avec tous les instincts charmants de la nature féminine ; souriant aux bonnes impressions comme une fleur printanière sourit au soleil ; nature heureuse qui n'attend que la fécondation de l'amour maternel pour réunir toutes les vertus.

Aussi la baronne, qui avait apprécié cette

heureuse organisation, se réserva-t-elle à elle seule le soin de la développer.

Ce soin du reste lui fut facilement abandonné par la marquise : certes, elle aimait aussi sa petite fille. A la première vue, elle avait même, pour des regards peu exercés, l'air de l'aimer plus que ne l'aimait sa mère. Elle l'appelait d'un bout à l'autre de l'appartement, elle se la faisait apporter du fond du jardin pour l'embrasser avec passion ; mais, au bout de dix minutes qu'elle était près d'elle, l'enfant la gênait et elle la renvoyait à sa mère. La marquise, à quarante-cinq ans, aimait Cécile comme enfant elle avait aimé sa poupée, c'est à dire pour jouer avec elle à la maternité. Cécile n'était pas pour elle, comme pour sa mère, un besoin du jour et de la nuit, c'était une simple distraction

de quelques instants. La marquise, dans un moment d'enthousiasme, aurait donné sa vie pour sa petite-fille, mais pour sa petite-fille, comme au reste pour personne au monde, la marquise ne se serait pas imposé huit jours de privation.

Cependant, dès le premier jour, il s'établit une grave discussion entre la baronne et sa mère sur le genre d'éducation à donner à Cécile.

La marquise voulait une éducation brillante et digne en tout du rang que sa petite-fille serait appelée à remplir dans le monde, quand le roi, vengé de ses ennemis et rétabli sur son trône, aurait rendu à la baronne, en la grandissant encore des intérêts de la reconnaissance, la fortune qu'elle avait perdue. C'était donc des maîtres de langue,

de dessin et de danse, que, selon elle, il fallait donner à Cécile.

La baronne, de son côté, différait entièrement d'avis avec la marquise sur ce point : femme de sens et de raison avant tout, elle envisageait les choses sous leur véritable aspect. Le roi et la reine étaient prisonniers au Temple; elle et sa mère étaient exilées; l'avenir lui semblait donc bien incertain et plus chargé de vapeurs sombres que de lueurs dorées : or, c'était pour cet avenir incertain qu'il lui fallait élever Cécile. Une éducation qui ferait d'elle une femme simple, sans besoins et heureuse de peu, était donc l'éducation qui momentanément lui paraissait la plus convenable; libre à elle ensuite, si les temps changeaient et devenaient meilleurs, de répandre sur l'excellent fonds qu'elle aurait tissé la broderie d'une brillante éducation.

Puis , pour donner à sa fille des maîtres de danse , de dessin et de langue , il fallait la fortune qu'on avait eue et non celle qu'on possédait maintenant. Il est vrai que la marquise offrait de consacrer une partie de ses diamants à cette éducation , mais cette fois encore la baronne , qui voyait plus loin qu'elle , tout en la remerciant du fond du cœur de son amour pour sa petite-fille , amour qui l'entraînait à faire le sacrifice de ce qu'elle avait de plus cher au monde , la pria de garder cette ressource pour un besoin extrême , besoin qui , si les choses continuaient à marcher en France de la même façon , ne tarderait point à se faire sentir.

Au contraire , en se chargeant elle-même de cette éducation , la baronne pouvait donner à Cécile les premières notions de tous les

arts et de toutes les connaissances nécessaires à une jeune fille, et de plus, en l'enveloppant entièrement de sa surveillance maternelle, développer les instincts excellents que la nature avait mis dans ce jeune cœur, tout en écartant les mauvais principes qu'une influence étrangère pouvait introduire dans son esprit.

La marquise, qui d'ailleurs n'aimait point à discuter, céda donc bientôt devant les raisonnements de la baronne, et madame de Marsilly, du consentement tacite de sa mère, se trouva chargée de l'éducation de Cécile.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Les grandes et saintes âmes trouvent un adoucissement à leur douleur dans l'accomplissement de leurs devoirs. La douleur de la baronne était pro-



fonde , mais le devoir qu'elle s'était imposé était bien doux.

L'emploi du temps fut réglé par la baronne ; elle était convaincue qu'un enfant peut apprendre , en jouant , les premiers élémens de ce que la femme doit savoir un jour. Elle offrit à Cécile le travail sous l'aspect d'un plaisir , et l'enfant s'y laissa prendre , d'autant plus facilement , que tout travail lui était indiqué par sa mère et qu'elle adorait sa mère.

Ainsi , la matinée était consacrée à la lecture , à l'écriture et au dessin ; l'après-midi , à la musique et à la promenade.

Ces différens exercices de la pensée et du corps étaient interrompus par trois repas , après lesquels le salon du rez-de-chaussée de-

venait, pour un temps plus ou moins long, un lieu de réunion.

Il va sans dire qu'au bout de quelque temps la marquise cessa de paraître au déjeuner. Ce repas, qui avait lieu à dix heures du matin, dérangeait trop ses habitudes. La marquise s'était, pendant trente années de sa vie, levée entre onze heures et midi, et pas une fois ne s'était montrée à qui que ce fût au monde, pas même à feu son mari, sans sa poudre et ses mouches. C'était donc une trop grande gêne pour elle que de se soumettre à cette discipline; elle s'en exempta, et, comme à l'hôtel de la rue de Verneuil, on lui apporta son chocolat dans son lit.

Quant à la baronne, les soins de la maison et l'éducation de sa fille occupaient tout son temps. La marquise, qui n'était ni institutrice

ni ménagère, passait le sien, renfermée dans sa chambre, à lire les contes de Marmontel et les romans de Crébillon fils, tandis que mademoiselle Aspasia, c'était le nom de la femme de chambre française, qui n'avait plus rien à faire dès qu'elle avait habillé sa maîtresse, brodait ou causait près d'elle, et, élevée au rang de dame de compagnie, remplissait, par sa conversation, les intervalles que laissaient entre elles les différentes lectures de la marquise.

La marquise avait bien essayé d'établir quelque communication avec ses voisins de campagne ; mais la baronne, tout en laissant sur ce point toute liberté à sa mère, avait déclaré que, pour son compte, elle vivrait isolée.

L'hiver se passa ainsi. L'intérieur de la

petite famille , réglé par la baronne , ne s'é-  
tait pas dérangé une seule fois. La marquise  
seule jetait , de temps en temps , un peu de  
trouble dans l'emploi du temps ; mais, pres-  
que aussitôt , par la constante et placide vo-  
lonté de la baronne , toute chose reprenait  
sa marche accoutumée.

Cependant , les nouvelles de France arri-  
vaient de plus en plus désastreuses pour les  
émigrés. Un jour , plus terrible que tous les  
jours passés , un jour devant lequel le 10  
août et le 2 septembre s'effaçaient , s'était  
levé non seulement pour la France mais pour  
l'Europe ; ce jour , c'était le 21 janvier.

Le coup fut terrible pour la pauvre famille  
isolée. La mort du roi présageait celle de la  
reine. En outre, c'était le dernier lien rompu  
entre la révolution et la royauté, et peut-

être même entre la France et la monarchie. La marquise ne voulait pas croire à cette sanglante nouvelle ; mais il n'en fut pas ainsi de la baronne : elle avait toujours vu l'avenir du côté sombre, parce qu'elle le voyait à travers son deuil. Le malheur habitue au malheur ; elle crut à tout , et cependant elle ne crut qu'à la vérité.

En voyant pleurer sa mère comme elle l'avait vu pleurer il y avait six mois , la petite Cécile demanda :

— Est-ce que papa a écrit qu'il ne reviendrait plus ?

Cependant les terribles événemens qui se passaient en France , à part les larmes nouvelles qu'ils lui coûtaient , ne changeaient rien à la vie ordinaire de la baronne. La petite Cécile grandissait à vue d'œil , et , pa-

reille aux fleurs du jardin, elle semblait prête à fleurir avec le printemps.

C'est qu'en effet les premiers jours du printemps étaient revenus, et tout, autour de la petite maison, avait repris un aspect de fête : le jardin s'épanouissait, les buissons de roses se couvraient de feuilles et se chargeaient de boutons, les lilas commençaient à montrer leurs grappes de pourpre, les acacias secouaient au vent leurs panaches parfumés; le ruisseau, que les glaces de l'hiver avaient emprisonné dans sa course souterraine, reparaissait tout grelotant encore; enfin il n'y avait pas jusqu'à la maison qui, grâce à ses fleurs grimpantes, ne reprit un air de vie, de jeunesse et de joie dont l'avait dépouillée l'hiver.

C'était une époque de bonheur aussi pour

la petite Cécile. Pendant tout l'hiver, cet hiver sombre, froid et pluvieux de Londres, sa mère l'avait tenue renfermée avec le plus grand soin, et l'enfant, habituée à la vie de Paris et aux exigences de l'hôtel de la rue de Verneuil, n'avait pas vu une grande différence entre cet hiver et l'hiver précédent, qu'elle avait au reste déjà oublié peut-être; mais quand elle vit venir le printemps, cet hôte inconnu de Paris, qu'elle put en quelque sorte le toucher de la main, qu'elle vit tout naître, s'animer, fleurir, sa joie fut grande : et tout le temps qu'elle ne donnait pas à ses petites études enfantines, elle le passait dans son jardin.

Sa mère la laissait faire : elle lui montrait le ciel éclaircissant peu à peu son voile de brouillard, et quand un rayon de soleil glissait par quelque gerçure de nuage qui laissait

sait apercevoir l'azur du firmament , elle disait à la petite Cécile que ce rayon du soleil était le regard de Dieu qui se fixait sur la terre , et que ce regard divin faisait fleurir le monde.

Quant à la marquise, il n'y avait pour elle ni printemps ni hiver. Elle se levait toujours à onze heures et demie , mangeait son chocolat dans son lit , s'habillait , se coiffait , se poudrait , mettait ses mouches et relisait pour la vingtième fois les contes de Marмонтel et les romans de Crébillon fils , dont elle commentait les beautés avec mademoiselle Aspasia.

La baronne priait pour son mari et pour le roi qui étaient morts , pour la reine et pour le dauphin qui allaient mourir.



Puis, de temps en temps, on entendait dire que les armées républicaines avaient remporté quelques grandes victoires, et les noms de Fleurus et de Valmy venaient retentir jusqu'au fond du cottage.



## VII.

### **Dieu dans tout.**

Grâce à cette vie isolée que menait la baronne et à cette vie excentrique que menait la marquise, la petite Cécile se trouva élevée dans des conditions toutes particulières.

Comme nous l'avons dit, par suite du sys-

tème d'éducation adopté par la baronne , aucune étude n'était présentée à l'enfant sous l'aspect d'un travail, cependant , lorsque son esprit avait été occupé par une lecture ou par une leçon de piano ou de dessin, sa mère pensait qu'il lui fallait une distraction, et alors la porte du jardin s'ouvrait pour l'enfant.

Ce jardin, c'était pour elle le paradis.

D'abord, la baronne le soignait elle-même, et elle y avait réuni les plus jolies fleurs qu'elle avait pu trouver. C'étaient des touffes de lys, des buissons de roses , des massifs d'aubépine et de boules de neige à ravir les yeux et l'odorat. La petite Cécile, avec ses jambes à moitié nues, sa robe courte, ses cheveux blonds flottants et ses joues veloutées, semblait une fleur de plus au milieu de

ce parterre. Puis, ce petit jardin n'était pas seulement le domaine des lys et des roses, c'était un petit monde tout entier ; de beaux insectes fourmillaient sous le gazon et de temps en temps traversaient quelque allée , pareils à des émeraudes vivantes ; de splendides papillons aux ailes nacrées, semblaient pleuvoir du ciel et voltigeaient d'une course inégale et capricieuse au dessus de ce brillant tapis ; enfin, des chardonnerets et des fauvettes sautillaient de branches en branches, apportant la becquée à leurs petits qui sortaient le cou et tendaient le bec hors de leurs nids de mousse et d'herbes sèches.

Comme la baronne ne recevait personne, que la petite Cécile était entièrement isolée de la société des enfants de son âge, son jardin devint son univers. Les fleurs, les pa-

pillons et les oiseaux devinrent ses amis. Au premier mot qu'elle en avait dit à sa mère, la baronne lui avait expliqué comment chaque chose venait de Dieu et recevait sa vie de Dieu. Elle lui avait montré le regard du soleil animant la nature, et elle lui faisait remarquer que les fleurs qui s'ouvraient le matin se refermaient le soir ; que les papillons qui accouraient dans les heures chaudes de la journée, disparaissaient longtemps avant la nuit ; enfin que les oiseaux qui s'éveillaient avec l'aube, s'endormaient avec le crépuscule, excepté quelque rossignol dont le chant veillait comme une prière, comme un hymne nocturne, comme un écho mélodieux. Eh bien ! ces gazouillements du matin et du soir, les vifs élans de ces fleurs volantes qu'on appelle des papillons, les doux parfums de ces étoiles de la

terre qu'on appelle des fleurs, tout cela, grâce à l'esprit religieux et poétique de la baronne, n'était rien autre chose que les prières des êtres et des choses, que la façon dont oiseaux, papillons et plantes louaient et chantaient le Seigneur.

Mais les amies que Cécile aimait le mieux parmi ses amies, c'étaient les fleurs. Lorsque Cécile courait après quelque beau papillon aux ailes d'or, le papillon lui glissait entre les doigts; lorsqu'elle voulait surprendre quelque oiseau gazouillant dans un buisson, l'oiseau s'envolait et allait achever sa chanson sur quelque arbre où l'enfant ne pouvait l'atteindre; mais ses fleurs, ses fleurs chéries, elles se laissaient embrasser, caresser, cueillir même. Il est vrai qu'une fois cueillies elles perdaient leur couleur et leur

parfum, languissaient tristement et mouraient enfin.

Ainsi ce fut à propos d'une rose sur sa tige que la baronne fit comprendre à sa fille ce que c'était que la vie, et à propos d'un lys brisé qu'elle lui expliqua ce que c'était que la mort.

Dès lors Cécile ne cueillit plus aucune fleur.

Cette conviction d'une existence réelle cachée sous une apparente insensibilité, établit entre l'enfant et les fleurs, ses amies, des rapports dans lesquels, grâce à sa jeune imagination, chaque chose s'expliquait. Ainsi ses fleurs étaient pour elle malades ou bien-portantes, tristes ou joyeuses; elle s'attendrissait avec les unes, elle s'égayait avec les autres; si elles étaient malades, elle les soi-



gnait et les soutenait ; si elles étaient tristes, elle les consolait. Un jour qu'elle était entrée au jardin de meilleure heure que d'habitude et qu'elle trouva ses lys et ses jacinthes couvertes de rosée, elle revint tout en larmes, disant que ses fleurs avaient du chagrin et qu'elles pleuraient ; un autre jour, la baronne la surprit faisant manger un morceau de sucre à une rose qu'elle avait accrochée en passant et qu'elle voulait consoler de ce qu'elle lui avait fait tomber plusieurs feuilles.

Aussi, parmi les dessins qui naissaient sous le crayon de l'enfant, parmi les fantaisies qui naissaient sous son aiguille, les fleurs étaient toujours les élues de son choix ; quand elle voyait fleurir un lys plus beau que les autres, elle faisait son portrait comme on fait le portrait d'un ami ; quand elle

voyait une rose plus vive de couleurs, plus riche de boutons, elle la fixait sur sa tapisserie pour n'en pas perdre le souvenir. Ainsi, pendant le printemps, pendant l'été et pendant l'automne elle vivait avec la réalité; pendant l'hiver elle vivait avec l'image.

Après ses fleurs, ce que Cécile aimait le mieux c'étaient ses oiseaux : comme les passereaux de Jeanne d'Arc qui venaient se poser sur son épaule et qui poursuivaient leur nourriture jusque dans le corset de la vierge de Vaucouleurs, les oiseaux du jardin de la petite maison s'étaient peu à peu habitués à Cécile; en effet, pour épargner au père et à la mère de trop longues courses, Cécile venait deux ou trois fois par jour répandre du grain au pied des arbres où ses hôtes harmonieux avaient établi leur nid, et, comme elle respectait les petits, le père et la mère ne

s'effarouchaient pas d'elle; il en résultait que les oisillons, de leur côté, habitués à voir l'enfant, n'en concevaient aucune crainte et que le jardin était devenu pour Cécile une véritable volière dont les habitants chantaient leurs plus doux airs dès qu'ils l'apercevaient, la suivant comme des poules suivent la fermière, et voletant tout autour d'elle quand elle causait avec ses fleurs ou lisait sous son berceau.

Quant aux papillons, malgré leurs vives couleurs, ils lui étaient bientôt devenus indifférents; en effet, quelques avances que l'enfant eût essayé de faire à ces inconstants bijoux des airs, ils y avaient constamment paru insensibles; d'ailleurs, deux fois elle avait tenté de saisir, une fois un magnifique *Atalante* à la robe de velours, une autre fois un superbe *Apollon* au corsage d'or, et

chaque fois des fragments de leurs ailes s'étaient brisés entre les mains de l'enfant qui, lorsqu'elle les avait lâchés, avait compris à leur vol incertain que ce qu'elle avait regardé comme une caresse de sa part était pour eux une blessure.

Voici donc le monde dans lequel vivait Cécile : sa grand'mère, qui l'aimait par boutades et qui l'effrayait quelquefois dans l'expression de son amour ; sa mère, toujours calme, sereine, religieuse, réfléchie ; ses fleurs, dont elle comprenait les douleurs et les joies ; ses oiseaux, dont elle écoutait le chant ; ses papillons, dont elle suivait le vol.

De temps en temps cependant la solitude de la petite famille était troublée ou par une visite de madame la duchesse de Lorges, qui

venait plus particulièrement pour la marquise, ou par l'arrivée de madame Duval, qui venait plus particulièrement pour la baronne.

Dans les premiers temps, ces visites de madame Duval avaient été une fête pour Cécile, car toujours elle amenait avec elle Edouard. Alors ces deux enfants se promenaient, jouaient, couraient dans le jardin, tous deux foulant herbe, plantes et fleurs, se cachant dans les massifs, piétinant les plates-bandes, brisant les branches des arbres sur lesquels ils essayaient de monter, effarouchant les oiseaux, poursuivant les papillons. Mais peu à peu, comme nous l'avons dit, Cécile s'était mise en rapport avec tous les hôtes de son paradis ; de sorte que, lorsque venait Edouard, ce n'était plus qu'avec une grande inquiétude qu'elle l'introduisait

dans son petit univers. D'abord elle avait voulu faire comprendre à son turbulent compagnon les sensations de ses fleurs, les gazouillements de ses oiseaux et l'inconstance de ses papillons; mais l'insoucieux écolier s'était mis à rire, lui soutenant que les fleurs étaient des choses insensibles, n'ayant ni amour, ni haine, ni joie, ni douleur. Quant aux oiseaux, Edouard voulait les prendre pour les mettre en cage, quoique Cécile lui soutînt que le bon Dieu, qui leur avait donné des ailes, ne leur avait point fait un pareil cadeau pour sauter de bâtons en bâtons dans l'étroit espace d'une prison grillée, mais pour fendre l'air et s'aller poser à la cime des peupliers ou au faite des maisons. Enfin, une dernière circonstance avait achevé de perdre Edouard dans l'esprit de sa jeune amie. Un jour, pendant qu'elle causait avec

une de ses roses de choses, si importantes qu'elle avait oublié son compagnon, celui-ci revint à elle avec un magnifique paon de jour, qui, le corps percé d'une épingle, se débattait douloureusement cloué à son chapeau. Alors Cécile avait jeté des cris de douleur; mais ces cris avaient à leur tour profondément étonné Edouard, qui avait assuré à la petite fille qu'il possédait déjà plus de trois cents papillons cloués ainsi et arrangés symétriquement dans des boîtes, où ils se conservaient comme s'ils étaient vivants.

De ce jour, Cécile s'était promis qu'Edouard ne rentrerait jamais dans son jardin; et, en effet, à sa première visite, l'enfant, sous différents prétextes, l'avait retenu dans les appartements, mettant à sa disposition tout ce qu'elle avait de joujoux, lui permettant de briser poupées, boutiques et ména-

ges, mais ne voulant plus qu'il se moquât de ses fleurs, qu'il tourmentât ses oiseaux, qu'il torturât ses papillons.

La baronne de Marsilly remarqua cette affectation de sa fille à éloigner Edouard du jardin; et, lorsqu'il fut parti, elle lui demanda pour quelle cause elle lui en avait interdit l'entrée. Alors Cécile raconta à sa mère ce qui s'était passé pendant les visites précédentes, et lui demanda si elle avait eu tort d'agir ainsi.

— Non, ma fille, lui répondit la baronne, et, tout au contraire, je t'approuve et tu as eu raison. C'est un des travers de notre orgueil de croire que l'univers a été créé pour nous seuls; que nous avons le droit de tout briser et de tout détruire. Chaque chose ici-bas est au contraire, comme l'homme, l'œu-



vre de Dieu ; Dieu est dans la fleur, dans l'oiseau, dans le papillon , dans la goutte d'eau éphémère comme dans l'Océan infini, dans le ver luisant qui brille sous l'herbe, comme dans le soleil qui éclaire le monde.

Dieu est dans tout!



## VIII.

### Le temps marche.

Pendant que la famille exilée s'établissait loin de tous les yeux, dans un petit coin de l'Angleterre, d'immenses évènements s'accomplissaient dans le reste de l'Europe.

La mort du roi et de la reine avait porté

ses fruits : leurs meurtriers , comme les soldats antiques nés des dents du dragon de Cadmus, s'étaient détruits eux-mêmes. La convention avait proscrit les Girondins, puis les guillotineurs avaient à leur tour dévoré les septembriseurs, puis enfin le 9 thermidor était arrivé, et la France, encore toute bouleversée par les secousses révolutionnaires, se reposait un instant.

Lorsque la terreur s'était déclarée, Louis Duval qui, ainsi que nous l'avons vu, était resté royaliste au fond du cœur, n'avait pas eu le courage de rester en France : sacrifiant la portion de sa fortune, qu'il n'avait pas encore eu le temps de réaliser, il était donc parti pour l'Angleterre, et un beau jour, à la grande joie de sa femme, il était arrivé à Londres. Mais comme à Londres madame la duchesse de Lorges n'avait plus besoin d'in-

tendant, n'ayant plus cinq cent mille livres de rentes à régir, comme, d'un autre côté, M. Duval était encore trop jeune pour demeurer à ne rien faire, et n'était pas assez riche pour vivre de son revenu, il entra comme caissier dans une maison de banque où les quarante ou cinquante mille francs qu'il possédait lui servirent de cautionnement. Bientôt sa probité fut si bien reconnue et son intelligence si bien appréciée, que le banquier lui donna un petit intérêt dans sa maison. Sur ces entrefaites, la duchesse d'Artois quitta l'Angleterre emmenant avec elle la duchesse de Lorges ; madame Duval demanda à rester avec son mari, ce qui lui fut accordé d'autant plus facilement que l'exil, en se prolongeant, forçait les émigrés à faire des économies. La bonne famille demeura donc tout entière à

Londres, tandis que la duchesse de Lorges partait pour l'Allemagne.

Pendant ce temps, le même état de choses qui agissait sur la famille plébéienne réagissait sur la noble famille. Contre l'attente de la marquise, les alliés avaient été repoussés au delà de la frontière et, loin que les émigrés pussent tirer des ressources de France, leurs biens avaient été confisqués et devenus propriétés de la nation, avaient été vendus révolutionnairement. Or, la première chose à laquelle avait pensé la baronne, c'était à rembourser au pauvre Pierre Durand les deux années de fermage qu'il lui avait avancées au moment de son départ : les dix mille francs avaient donc été rendus à l'honnête fermier avec une lettre dans laquelle la baronne, tout en le remerciant, lui assurait que, grâce aux ressources qu'elle avait

su se ménager à l'étranger, non seulement elle ne manquait de rien, mais encore qu'elle vivait dans l'abondance. La baronne avait pensé, avec raison, qu'il ne fallait rien moins que cette assurance pour déterminer le brave homme à reprendre une somme qu'il avait offerte avec tant de délicatesse et de dévouement.

La baronne, alors, s'était trouvée réduite aux seules ressources de quelques diamants qu'elle possédait personnellement et des diamants de sa mère.

Elle avait alors été trouver la marquise, l'avait interrompue au milieu de la lecture du *Sopha*, et lui avait fait un exposé succinct de leur position ; cet exposé fini :

— Eh bien ! ma fille ? demanda la marquise.

— Eh bien! ma mère, répondit la baronne, mon avis serait que nous réunissions tout ce que nous possédons de diamants à nous deux que nous les vendissions d'un seul coup afin d'en faire une somme assez forte et que de cette somme, une fois placée sur la Banque de Londres, nous vécussions autant que possible de son revenu.

C'était, comme on le voit, une proposition des plus raisonnables ; mais il fallait, pour la mettre à exécution, que la marquise se séparât de ses diamants. Or, les diamants de la marquise, c'était tout ce qui lui restait de son ancienne splendeur. De temps en temps elle les tirait de leur écrin, et, quoiqu'elle ne pût les faire admirer qu'à mademoiselle Aspasia, c'était une consolation pour elle.

— Mais, répondit la marquise, cherchant



à éluder la demande, ne serait-il pas plus raisonnable, ces diamants étant des diamants de famille auxquels naturellement nous devons tenir beaucoup, ne serait-il pas plus raisonnable de n'en vendre que strictement la quantité nécessaire, cela ferait qu'à notre retour en France nous retrouverions toujours ce qui aurait échappé à notre désastre?

— A la manière dont vont les choses, ma mère, répondit la baronne, notre retour en France n'est pas prochain, et de cette façon nous entamerons incessamment notre petit capital, tandis qu'en vendant le tout en une seule fois, nous eussions pu, à la rigueur, vivre avec les intérêts.

— Mais, dit la marquise essayant d'attaquer sa fille par l'amour maternel ; mais c'est que je t'avoue que je réservais ces diamants

pour être un jour la dot de ma petite fille. Pauvre enfant, ajouta la marquise en secouant la tête et en cherchant au coin de sa paupière une larme qui n'y était pas, peut-être n'en aura-t-elle jamais d'autre.

— Ma mère, reprit la baronne en souriant tristement, je vous ferai observer que Cécile n'a pas sept ans encore, que, selon toute probabilité, nous ne la marierons pas avant dix ans d'ici, et que d'ici à dix ans, si vous n'adoptez pas la proposition que je vous fais, vos diamants et les miens auront disparu les uns après les autres, et cela partiellement et sans rapporter aucun intérêt.

— Mais enfin, s'écria la marquise en s'échauffant justement parcequ'elle comprenait la justesse des observations de sa fille, cette pauvre enfant n'aura donc pas de dot,

— Sa dot, ma mère, répondit la baronne avec cette inaltérable douceur qui faisait d'elle sur la terre un modèle des anges du ciel, sa dot sera un nom sans tache, une éducation religieuse, et si l'on peut ajouter à ces biens solides un bien aussi fragile que la beauté, une beauté, dis-je, qui paraît devoir aller toujours croissante.

— C'est bien, ma fille, c'est bien, dit la marquise ; alors je réfléchirai.

— Réfléchissez, ma mère, répondit la baronne, et, saluant respectueusement la marquise, elle se retira.

Huit jours après, la baronne revint à la charge ; mais, pendant ces huit jours, la marquise qui avait eu le temps de réfléchir à la situation, s'était fait un arsenal de mauvaises raisons si formidables, que la baronne vit

bien que c'était chez sa mère un parti pris ; dès lors, elle n'insista point davantage. Au bout du compte, les diamants, que réclamait la baronne, étaient la propriété de la marquise, elle avait le droit de les lui donner ou de les lui refuser. Seulement, la pauvre femme se retira le cœur serré, en voyant que le seul moyen raisonnable de lutter contre la mauvaise fortune, lui était dénié par un de ces capricieux travers que l'éducation avait mis dans l'esprit et non dans le cœur de sa mère.

Le même jour, la baronne écrivit à M. Duval que, si le dimanche suivant, lui, sa femme et son fils n'avaient rien de mieux à faire, elle les invitait à venir passer la journée à Hendon.

La bonne famille arriva vers le midi. Quoi-

que les affaires de M. Duval prospérassent de plus en plus, et qu'il fût maintenant associé dans la maison de banque où il n'était d'abord que commis, il était resté ce qu'il était autrefois, c'est-à-dire le cœur humble et honnête; qu'il avait mérité la confiance de la duchesse de Lorges et l'amitié de la baronne de Marsilly.

Cependant, la marquise voyait avec peine ce qu'elle appelait les propensions de sa fille à descendre vers de petites gens. Elle lui avait souvent reproché sa liaison trop intime avec les Duval; et, lorsque la baronne lui avait rappelé quel service capital avait été la source de cette liaison, la marquise, forcée d'avouer les obligations qu'elle avait au digne municipal, essayait de les atténuer, en disant qu'il n'avait fait que ce que tout honnête homme eût fait à sa place, ce qui était bien

encore un certain mérite dans une époque où il y avait si peu d'honnêtes gens.

Il en résulta que, prévenue la veille de la visite qui devait avoir lieu le lendemain, la marquise, au moment où la famille Duval entra dans le salon, fit dire à sa fille qu'elle la priait de l'excuser près de ses hôtes, mais qu'elle avait la migraine.

Selon son habitude, Cécile ferma la porte de son jardin à Edouard, qui était alors un bon gros garçon de neuf ou dix ans, plus incapable que jamais de comprendre la vie des fleurs, de respecter la tranquillité des oiseaux, et de compatir à la douleur des papillons.

En échange, grâce aux soins particuliers que M. Duval avait donnés à l'éducation d'Edouard, soins sinon aussi poétiques, du moins aussi perfectionnés que ceux que ma-

dame de Marsilly avait accordés à la petite Cécile, Edouard faisait, à l'instant même, les multiplications les plus compliquées et les divisions les plus fantastiques, non-seulement la plume à la main, mais encore de simple mémoire.

Aussi, ce cher enfant était-il l'orgueil de son père.

Après le diner, la baronne pria M. Duval de passer avec elle dans son cabinet.

Arrivée là, elle le fit asseoir, et, tirant d'un tiroir un écrin qui renfermait les seuls diamants qu'elle possédât, c'est à dire deux boucles d'oreilles et une croix ; elle lui expliqua, avec la simplicité de la grandeur, la gêne dans laquelle elle se trouvait, le priant, à son retour à Londres, de lui faire argent

de ces bijoux, chez quelqu'honnête joailler et de lui en faire passer la valeur.

M. Duval s'empessa alors de mettre cette même valeur à la disposition de la baronne, sans qu'elle eût besoin de vendre ses diamants, lui répétant ce que lui avaient déjà dit vingt fois la duchesse de Lorges et la marquise, c'est à dire qu'un pareil état de choses ne pouvait durer. Mais la baronne refusa en même temps avec cette reconnaissance qui ne permet pas qu'on se blesse et cette fermeté qui ne permet pas qu'on insiste. De plus, comme la baronne se défiait de l'obligeante délicatesse de M. Duval, elle lui dit que les diamants ayant été payés tout montés quinze mille francs, elle ne croyait pas qu'ils dussent avoir une valeur de plus de huit ou neuf mille.



C'était dire à M. Duval qu'elle ne prendrait pas le change dans le cas où il essaierait de la tromper sur la valeur de ses diamants.

M. Duval fut donc forcé de renoncer à l'instant même à l'espoir de faire recevoir à la baronne plus que les diamants ne valaient.

Cette petite affaire terminée, la baronne et M. Duval rentrèrent au salon, où les deux enfants jouaient ensemble sous les regards de madame Duval, et la conversation tomba naturellement sur les affaires du temps.

On en était arrivé à l'époque de l'expédition d'Egypte. Bonaparte, en s'éloignant de France, semblait avoir emporté avec lui la statue de la Victoire. Les Français privés de leur chef, se faisaient battre en Italie et en Allemagne. Le directoire faisait force niai-

series en France. Ces défaites extérieures et ces niaiseries intérieures étaient encore exagérées à l'étranger ; il en résultait que, tout en ayant soin de repousser les espérances des autres émigrés, la baronne ne pouvait entièrement douter de l'avenir.

D'ailleurs, douter de l'avenir avec la conviction qu'elle avait de suivre la bonne cause, c'était presque douter de Dieu.

Le surlendemain, la baronne reçut par madame Duval, une somme de neuf mille francs, prix de ses diamants.

A cette somme, et pour ne laisser aucun doute à la baronne, était jointe l'estimation et le reçu d'un des premiers joailliers de Londres.

## IX.

### Symptômes.

Ces neuf mille francs suffirent à la baronne pour vivre pendant deux ans ; pendant ces deux ans, de nouveaux évènements s'étaient accomplis ; mais ces évènements, au lieu d'apporter quelque soulagement à la situa-

tion des royalistes, leur avaient ôté tout espoir.

Bonaparte était revenu d'Egypte; avait fait le 18 brumaire; avait été nommé consul et avait gagné la bataille de Marengo.

Il y avait bien encore quelques optimistes qui disaient que le jeune général travaillait pour les Bourbons, et que, lorsqu'il en aurait fini avec les Jacobins, il remettrait le sceptre, style du temps, aux mains de ses rois légitimes, mais ceux qui envisageaient sagement les choses n'en croyaient pas un seul mot.

En attendant, l'Europe tremblait devant le vainqueur de Lodi, des Pyramides et de Marengo.

La baronne attendit jusqu'au dernier moment pour faire une nouvelle tentative près de la marquise qui, depuis le jour où il avait

été question des diamants, n'en avait plus rouvert la bouche, ne s'inquiétant aucunement de la façon dont sa fille vivait et ne lui ayant pas demandé une seule fois quelles étaient ses ressources.

Ce qui fit que la marquise parut très étonnée lorsque sa fille lui parla de nouveau de ses diamants.

Comme la première fois, la marquise épuisa toutes les raisons qu'elle put trouver dans son esprit pour défendre ses précieuses parures ; mais cette fois, il y avait urgence, de sorte que la baronne insista à la fois avec tant de respect, de calme et de dignité, que la marquise, tout en soupirant très fort, finit par tirer de sa cassette un collier qui pouvait valoir une quinzaine de mille francs.

La baronne insista de nouveau pour qu'on

fit une seule vente de tout ce qui restait et qu'on placât les 50,000 francs qu'on pouvait en tirer sur la banque ; mais à cette proposition, la marquise se récria de telle façon, que madame de Marsilly comprit que toute tentative de ce genre devenait inutile.

De plus, la marquise demanda que, sur la vente du collier une somme de mille écus lui fût remise pour ses petites dépenses personnelles.

Madame de Marsilly se procura les quinze mille francs par la même voie qu'elle s'était procurée les dix mille. Comme la première fois, M. Duval lui fit toutes les offres de service possibles ; mais, comme la première fois, madame de Marsilly refusa.

Cependant Cécile grandissait ; c'était maintenant une belle jeune fille de douze ans,

grave et douce, tendre et religieuse, le visage d'un ange dans toute sa fraîcheur, l'âme de sa mère dans toute sa pureté, c'est à dire comme elle était avant que le malheur l'eût flétrie.

Souvent, de sa fenêtre, sa mère la regardait croître et fleurir au milieu de ses roses; ses amies, ses compagnes, ses sœurs; puis elle songeait que, dans trois ans, l'enfant serait bien près d'être une femme, et alors elle soupirait profondément, se demandant quel avenir était réservé à cette merveilleuse création de la nature.

Puis une chose qui inquiétait surtout madame de Marsilly, non pas à cause d'elle, mais toujours à cause de sa fille, c'est qu'elle sentait que, sous ce climat brumeux de l'Angleterre, au milieu de cette éternelle préoccupation que lui inspiraient sa mère et sa

filie, sa santé commençait à se déranger. Madame de Marsilly avait toujours eu la poitrine faible, et, quoiqu'elle eût atteint l'âge de trente-deux ans sans éprouver aucun accident sérieux, elle n'avait jamais pu vaincre entièrement ce vice organique qui, depuis quelque temps surtout, vers l'automne, lui faisait éprouver ces vagues souffrances, symptômes terribles de cette implacable maladie.

Cependant il était impossible que tout autre que madame de Marsilly elle-même s'aperçut de cette invisible affection. Aux yeux étrangers, au contraire, sa santé devait paraître meilleure que jamais : son teint, ordinairement pâle, se colorait d'un carmin qui semblait celui d'une seconde jeunesse ; sa parole, ordinairement un peu lente et que le malheur et la tristesse avaient faite grave,



s'animait quelquefois d'un accent vif et incisif qui n'était que l'excitation de la fièvre, mais que l'on pouvait prendre pour un excès de vitalité. Jamais, enfin, mademoiselle de la Roche-Bertaud, jeune fille, n'avait été si belle et si désirable que ne l'était madame de Marsilly.

Mais ces symptômes de destruction ne lui échappaient point à elle : aussi, vers 1802, au moment où les portes de la France s'étaient rouvertes aux émigrés, avait-elle eu un instant l'idée de rentrer dans sa patrie, quoique l'hôtel de la rue de Verneuil fût vendu, et quoique ses deux terres de la Normandie et ses trois terres de Touraine et de Bretagne eussent passé à vil prix entre les mains de spéculateurs qui faisaient commerce d'acheter *les terres nationales*, comme on les appelait à cette époque. Mais c'était une

chose grave que ce retour en France, sans aucune sécurité de fortune : un déplacement, une vente, un voyage portaient un coup terrible aux petites ressources de la baronne. La marquise poussait bien sa fille à traverser la mer et à venir reprendre son titre et son rang à Paris, prétendant qu'une fois que l'on serait dans la capitale elle trouverait moyen par ses anciennes connaissances, de faire rendre gorge aux accapareurs qui s'étaient illicitement emparés des hôtels, des terres et des châteaux ; mais la baronne, comme on s'en doute bien, n'avait pas grande confiance dans les appréciations économiques de sa mère : elle se résolut donc d'attendre encore avant de prendre aucune décision.

On atteignit ainsi l'année 1803. Cécile avait treize ans et en paraissait quinze. Son cœur, tout en prenant les sentiments d'une jeune

filles, avait gardé ses croyances d'enfant ; et, à part ses jeux avec Édouard qui, depuis deux ou trois ans au reste, étaient devenus infiniment, plus réservés, elle n'avait jamais parlé à un autre homme qu'à M. Duval, les soins de sa mère ayant suffi entièrement à son éducation.

Aussi cette éducation était-elle plus distinguée que supérieure ; elle savait toutes choses, comme une femme du monde devait le savoir, c'est à dire pour s'en servir et non enseigner. Ainsi elle dessinait d'une manière charmante fleurs et paysages, mais son talent, qui se bornait à l'aquarelle, ne s'était jamais élevé jusqu'à l'huile. Ainsi elle jouait du piano pour s'accompagner quand sa voix douce, suave, flexible, vibrante chantait quelque tendre romance ou quelque mélancolique nocturne ; mais il ne lui serait jamais venu l'idée de

chercher à faire de l'effet en exécutant une sonate ou en attaquant un grand air. Il est vrai que souvent, sur son piano, elle se laissait aller à des improvisations étranges, à des rêveries merveilleuses, à des mélodies inconnues ; mais c'était si cela se peut dire, la musique de son cœur qui débordait malgré elle. Enfin, elle connaissait d'une façon supérieure l'histoire et la géographie ; mais elle croyait sérieusement ne les avoir apprises que pour répondre en cas d'interrogation.

Quant aux langues, elle ignorait que ce fût un talent que de parler plusieurs langues, et elle les parlait indifféremment ; l'italien et le français avec sa mère, l'anglais avec les domestiques et les fournisseurs.

Cependant cette bonne famille Duval qui continuait de prospérer, grâce à l'industrie

de son chef, n'avait point cessé ses relations avec la baronne. Mille fois M. Duval avait invité la marquise, madame de Marsilly et Cécile à venir passer une semaine, quinze jours ou un mois dans leur maison de Londres ; mais madame de Marsilly avait toujours refusé. Elle savait combien est facile à impressionner l'âme d'une jeune fille de quatorze ans et elle tremblait, dans l'existence calme et paisible de Cécile, l'introduction de quelque désir qu'elle ne pût pas satisfaire. Mais de son côté, chaque fois qu'elle voyait la famille Duval, elle lui reprochait la rareté de ses visites, et soit qu'il fût sensible à ce reproche, soit qu'il nourrît quelque projet dont il ne faisait part à personne, M. Duval, effectivement, commença à reparaître plus souvent dans le petit ermitage où son arrivée, ainsi que celle de sa femme et de son

filis, étaient toujours saluées avec le plus grand plaisir, excepté par la marquise qui, avec les idées d'aristocratie que nous lui connaissons, s'était plus d'une fois étonnée de l'affection que sa fille portait à toute cette roture. Cependant, elle en avait pris son parti, et depuis longtemps, quand la famille Duval venait passer son dimanche à Hendon, la marquise descendait au dîner. Mais alors elle faisait grande toilette, se parant de tout ce qui lui restait de diamants, magnificence qui lui donnait une grande supériorité sur madame Duval, qu'on voyait toujours avec la mise la plus simple et qui ne portait jamais un seul bijou.

Toutes ces petites affectations faisaient horriblement souffrir la baronne ; mais elle ne se fût pas permis vis à vis de sa mère la plus légère observation.

Au reste, ni M. ni madame Duval ne paraissaient s'apercevoir de ces mouvements aristocratiques de la marquise, où s'ils s'en apercevaient, ils avaient l'air de les trouver tout naturels, seulement, il était facile de voir qu'ils savaient gré à la baronne d'être pour eux tout autrement que ne l'était madame la marquise.

Quant à Cécile, l'adorable enfant n'avait aucune idée de toutes ces distances sociales ; elle savait que M. Duval avait rendu un grand service à sa mère. Elle souriait lorsqu'il entrait, lui tendait la main lorsqu'il sortait, embrassait madame Duval presque aussi souvent que sa mère, et disait qu'elle voudrait bien avoir un frère comme Édouard.

Cette bonne et franche cordialité touchait ces braves gens jusqu'aux larmes ; et tout

Le trajet du retour et souvent encore la journée du lendemain, étaient consacrés à parler de la baronne et de Cécile.

Quelques mois s'écoulèrent encore, pendant lesquels s'épuisèrent peu à peu les ressources de la baronne. La marquise comme nous l'avons dit, en remettant les diamants, avait demandé qu'une certaine somme lui fût attribuée. La baronne la lui avait remise, et elle avait dépensé cette somme en futilités.

Ce fut donc une scène plus pénible encore que celle que nous avons racontée lorsqu'il fallut que madame de Marsilly fit une nouvelle démarche près de sa mère. La marquise ne comprenait pas comment en si peu de temps, le prix du collier avait disparu, et il fallut que la baronne lui rappelât les dates



et lui montrât l'emploi de l'argent pour qu'elle se rendit à sa prière ; elle remit en conséquence à sa fille une agrafe qui pouvait valoir une dizaine de mille francs.

Madame de Marsilly écrivit comme d'habitude à M. Duval ; comme d'habitude, M. Duval accourut. Il trouva la baronne horriblement changée, et cependant il y avait huit jours à peine qu'il ne l'avait vue ; sa figure portait des traces visibles de larmes.

Cécile elle même, qui n'avait aucune idée de la position de ses parents, ignorante que la pauvre enfant était des choses de ce monde, s'était aperçue depuis deux ou trois jours de la tristesse de sa mère, tristesse qui, pour ainsi dire, mettait à nu la souffrance physique cachée jusque là sous le voile de son éternelle sérénité.

Cécile attendit donc M. Duval, et, comme on l'introduisait, elle l'arrêta dans le corridor :

— Oh ! mon Dieu ! mon cher Monsieur Duval, lui dit-elle, je vous attendais avec impatience ; ma mère est bien triste et bien inquiète. Je lui ai demandé ce qu'elle avait, mais elle me traite comme un enfant et ne veut rien me dire. Mon cher Monsieur Duval, si vous pouvez quelque chose pour elle, je vous en prie faites-le.

— Ma chère demoiselle, répondit le brave homme en regardant tendrement Cécile, j'ai plus d'une fois offert à madame la baronne tous les petits services que je suis à même de lui rendre, mais toujours madame la baronne m'a refusé. Hélas ! ajouta-il en soupirant, je ne suis pas son égal, voyez-vous ;

voilà pourquoi elle n'accepte rien de moi.

— Vous n'êtes pas son égal, mon cher Monsieur Duval ? Je ne vous comprends pas bien. Ma mère vous reçoit-elle, quand vous venez nous voir, autrement que vous ne voulez être reçu ?

— Oh ! non, Dieu merci, mademoiselle ; madame la baronne est au contraire pleine de bonté pour moi.

— Serait-ce de moi par hasard que vous auriez à vous plaindre, mon cher Monsieur Duval ? Ah ! dans ce cas je vous le jure, ce serait bien à mon insu que j'aurais fait quelque chose qui vous fût désagréable, et je vous en demanderais bien pardon.

— Ah ! me plaindre de vous, ma chère enfant ! s'écria M. Duval emporté par sa tendresse pour Cécile ; mais autant vaudrait se

plaindre d'un ange du ciel ! Se plaindre de vous ! oh ! non, non.

— Mais qu'a donc ma mère alors ?

— Ce qu'elle a ? Je le sais, moi, dit M. Duval.

— Oh ! si vous le savez, dites-le moi.... et si je puis quelque chose...

— Vous pouvez beaucoup, mon enfant.

— Oh ! alors ordonnez.

— Je vais voir votre mère, ma chère demoiselle ; je vais causer sérieusement avec elle, et si elle accueille ce que je lui dirai... eh bien ! ce sera à elle à vous demander la grâce d'où dépend peut-être notre bonheur à tous.

Cécile ouvrit de grands yeux étonnés; mais M. Duval, sans lui répondre, lui serra la main, et entra chez madame de Marsilly



## X.

### Projets.

M. Duval trouva, comme nous l'avons dit, madame de Marsilly si changée, que son premier mot fut pour lui demander si elle était malade. Madame de Marsilly fit signe de la tête que non, et tendant la main à M. Duval, elle le fit asseoir près d'elle.

— Mon cher monsieur Duval, lui dit-elle après un moment de silence, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi je vous ai fait appeler, vous vous en doutez, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui, madame la baronne, répondit le brave industriel, et je vous avoue qu'en recevant votre lettre, je me suis promis, si vous le permettez toutefois, d'avoir une explication avec vous.

— Je vous écoute, mon cher Monsieur, reprit la baronne ; nous en sommes arrivés à un degré d'intimité qui permet que nous n'ayons plus de secret pour vous ; d'ailleurs, je suis bien convaincue que vous me demandez cette explication par intérêt et non par curiosité.

— Madame la baronne, reprit Duval en s'inclinant, voici la troisième fois que vous



me donnez des diamants à vendre, je ne sais pas s'il vous en reste encore beaucoup.

— Pour une somme double à peu près de celle que vous m'avez déjà remise.

— Eh bien ! excusez-moi de vous faire une observation ; mais en vendant le tout ensemble et d'une seule fois vous en eussiez tiré soixante ou soixante-dix mille livres d'un coup, en plaçant soixante dix mille livres sur la banque de Londres, vous vous faisiez quelque chose comme cent quatre-vingts livres sterlings de rente, et, en ajoutant à cette rente un ou deux mille francs par an, vous auriez pu vivre.

— Je le sais, Monsieur, et c'était aussi ma première idée ; mais ces diamants ne m'appartiennent pas, ils appartiennent à ma

mère, et lorsque je lui ai proposé ce moyen, elle a formellement refusé de l'adopter.

— Oh ! je la reconnais bien là, reprit M. Duval, c'était trop raisonnable pour elle ; puis se reprenant : Oh ! pardon, madame la baronne, de ce que je viens de dire ; mais cela m'est échappé malgré moi.

— Oh ! il n'y a pas de mal, mon bon ami, ma mère a ses petits ridicules, je le sais ; mais j'ai vu que vous, tout le premier, vous aviez bien souvent la bonté d'avoir l'air de ne pas vous en apercevoir. Cependant, pour en revenir à l'objet de ma lettre, voici, mon cher monsieur Duval, une agrafe qui vaut dix mille francs à peu près et dont je vous prierai de me faire de l'argent.

— Volontiers, reprit M. Duval en prenant l'agrafe et en la tournant et retournant dans

sa main ; c'est à dire , reprit-il , lorsque je dis volontiers, voyez-vous, c'est une manière de parler ; car , je vous l'avoue , cela me fait gros cœur lorsque je vous vois vous dépouiller ainsi peu à peu des débris de votre fortune.

— Que voulez-vous , mon cher monsieur Duval , reprit la baronne en souriant avec mélancolie, il faut bien accepter les épreuves que Dieu nous envoie.

— Mais de votre propre aveu , madame la baronne, reprit Duval ; et , encore une fois, je vous demande pardon si j'insiste ; mais , de votre aveu , vous vous êtes déjà défait de la moitié de vos diamants. Avec cette moitié , vous avez vécu six ou sept ans ; l'autre moitié vous conduira six ou sept ans encore , et puis , après , que deviendrez-vous ?

— Ce qu'il plaira au Seigneur, monsieur Duval.

— Et vous n'avez aucun projet arrêté?

— Aucun.

— Aucun espoir à venir !

— J'ai l'espoir que le roi Louis XVIII rentrera en France et qu'on nous rendra les biens qu'on nous a confisqués.

— Hélas ! madame la baronne, vous savez bien que c'est là un espoir qui doit aller tous les jours s'affaiblissant. Bonaparte, après avoir été général en chef, s'est fait consul, puis il s'est fait premier consul, puis on dit qu'il va se faire empereur. Vous n'êtes pas de ceux qui croyez, n'est-ce pas, que son intention soit de rendre le trône aux Bourbons ?

La baronne secoua la tête négativement.

— Eh bien ! je vous le répète , quand les cinq ou six années seront écoulées , que ferez-vous ?

La baronne poussa un soupir et ne répondit rien.

— Mademoiselle Cécile a quatorze ans , hasarda M. Duval.

La baronne essuya une larme.

— Dans deux ou trois ans il faudra songer à l'établir.

— Oh ! mon cher M. Duval , s'écria madame de Marsilly , ne parlez point de cela , quand je pense au sort qui attend cette chère enfant , je me prends à douter de la Providence.

— Et vous avez tort, madame la baronne,

il faut espérer que Dieu n'envoie pas comme cela ses anges sur la terre pour les y abandonner ; elle inspirera de l'amour à quelque noble jeune homme qui lui donnera une existence riche , heureuse et honorée.

— Hélas ! mon cher monsieur Duval , Cécile est pauvre, et les dévoûments sont rares ; d'ailleurs , qui viendra la chercher ici ? Depuis dix ans que nous y demeurons , vous et Edouard êtes les seuls hommes qui soyiez entrés dans notre maison. A propos, excusez-moi, mon cher monsieur Duval, mais j'ai oublié de vous demander des nouvelles de votre femme et de votre fils. Comment va cette bonne madame Duval ! Comment va ce cher Edouard ?

— Bien tous deux, grâce au ciel. Merci, madame la baronne, et même je suis bien content

de lui. C'est un brave garçon, madame la baronne, dont je répondrais comme de moi-même, et qui rendrait, j'en suis sûr, une femme heureuse.

— Il aurait sous les yeux l'exemple de son père, dit en souriant madame la baronne. Et il le suivra, j'espère. Oui, vous avez raison, ce sera une femme heureuse que celle qui épousera Edouard.

— Est-ce votre opinion, madame la baronne? demanda vivement Duval.

— Sans doute, quel motif aurais-je de ne pas dire ce que je pense?

— Oh! j'ai pensé que vous me répondiez cela, comme on répond autre chose, ou bien que c'était pour me faire plaisir.

— Non, je vous ai répondu selon mon cœur.

— Ah! vous faites bien de m'en assurer : tenez, madame la baronne, cela m'enhardit; tenez, je suis venu ici, je vous l'avouerai, avec l'intention de vous parler d'un projet. A Londres, rien ne me paraissait plus simple que ce projet; mais à mesure que je me suis approché de Hendon, j'ai compris tout ce que ce projet avait de hardi, d'audacieux, je dirai presque de ridicule.

— Je ne vous comprends pas, M. Duval.

— Preuve que mon projet n'a pas le sens commun.

— Attendez, reprit la baronne, je crois cependant...

— Vous souriez, cela me rassure, je



vous ai dit que mademoiselle Cécile rendrait un homme bien heureux ; vous m'avez dit qu'Édouard rendrait une femme bien heureuse.

— Monsieur Duval...

— Pardon, pardon, madame la baronne, c'est une grande hardiesse, je le sais, et ne croyez pas que j'oublie la distance qui nous sépare ; mais véritablement, quand je pense au hasard qui a rapproché deux existences aussi séparées que l'étaient les nôtres, je me prends à espérer que c'est la Providence qui a voulu honorer et bénir ma famille ; puis, voyez-vous, madame la baronne, cela concilierait tant de choses, je ne vous parle pas de notre petite fortune, je vous l'ai offerte, vous l'avez refusée ; mais en Angleterre, vous le savez,

le commerce est honorable, eh bien! mon fils sera banquier... Oh! mon Dieu! je sais bien que s'appeler madame Édouard Duval tout court, c'est bien peu de chose pour la fille de madame la baronne de Marsilly et pour la petite fille de madame la marquise de la Roche-Bertaud; mais mon Édouard serait duc, voyez-vous, que ce serait la même chose, et plutôt à Dieu qu'il le fût et qu'il eût des millions à mettre aux pieds de mademoiselle Cécile; il les mettrait comme il met les trois ou quatre cent mille francs que nous possédons, voyez-vous. Eh bien! voilà que vous pleurez, maintenant?

— Oui, je pleure, mon cher monsieur Duval, car votre proposition, et surtout la manière dont elle est faite, me va au cœur;

si j'étais seule] à être consultée là-dedans je vous tendrais la [main, mon cher monsieur Duval, et je vous dirais : une pareille proposition ne m'étonne point, venant d'un cœur comme le vôtre, et j'accepte; mais il faut, vous le comprenez bien, que j'en parle à Cécile, que j'en parle à ma mère.

— Oh! mademoiselle Cécile, reprit Duval, peut-être bien que de son côté cela ira encore : depuis un an que la première idée de ce projet m'est venue à l'esprit, je l'examine quand Édouard est avec elle. Certainement elle ne l'aime pas, je sais bien qu'il ne serait jamais venu à l'idée d'une jeune fille de famille comme mademoiselle Cécile, qu'elle pût aimer un homme de rien comme mon fils; mais enfin elle le connaît depuis longtemps, elle ne le

déteste pas, et quand elle saurait que la chose vous fait plaisir, sans doute qu'elle se déciderait. Mais, madame la marquise de la Roche-Bertaud, de ce côté, je vous l'avoue, je me regarde d'avance comme battu.

— Laissez-moi conduire l'affaire, mon cher monsieur Duval, dit la baronne, je vous donne ma parole de faire de mon mieux.

— Maintenant, madame la baronne, harsarda Duval en tournant et en retournant l'agrafe de diamants dans ses mains, il me semble qu'au point où en sont les choses entre nous, il est inutile...

— Mon cher Monsieur, interrompit la baronne, rien n'est décidé encore. Vous le savez, je vous l'ai dit : mais, tout fût-il

décidé, Cécile n'a que quatorze ans, et dans deux ans seulement nous pourrons parler sérieusement de ce projet. En attendant, rendez-moi, je vous prie, le service pour lequel je vous ai prié d'avoir la bonté de venir me voir.

M. Duval vit bien qu'il n'y avait pas moyen d'anticiper sur l'époque fixée par la baronne ; il se leva et s'apprêta à partir. La baronne voulut inutilement le retenir à dîner. M. Duval avait hâte de reporter à sa femme les espérances qu'il avait conçues. Il partit en recommandant de nouveau les intérêts d'Édourd à madame de Marsilly.

Restée seule, le premier sentiment de la baronne fut de remercier le ciel ; sans doute tout autre à sa place eût regardé

la faveur comme médiocre, mais dix ans de malheurs avaient appris à la baronne à envisager les choses sous leur véritable point de vue : exilée de la France, sans espoir d'y rentrer; ruinée, sans aucune chance de rétablir sa fortune; atteinte d'une maladie qui pardonne rarement, elle n'eût rien pu désirer de mieux pour Cécile que ce qui se présentait : d'où venaient ses malheurs, d'où venait son exil, d'où venait sa ruine de sa position élevée. La noblesse est le lierre de la royauté : la royauté, en tombant, avait entraîné la noblesse avec elle, et elle, pauvre débris du grand édifice renversé, elle était allée se perdre dans la solitude du malheur et dans la nuit de l'exil. Selon toute probabilité, un homme de sa caste ne fût pas venu chercher Cécile dans son ermitage. D'ail-

ieurs, en ce moment surtout, les jeunes gens de noblesse, épuisés par leur lutte, avaient besoin de riches héritières pour continuer leur dévouement. Cécile était pauvre, Cécile n'apportait rien qu'un beau nom ; mais le nom de la femme, on le sait, se perd dans celui du mari. Ce n'était donc pas pour son nom qu'on pouvait rechercher Cécile ; et nous le répétons, la pauvre enfant n'avait pas autre chose que son nom.

Cependant, qu'on ne croie pas que ce fût sans lutte que la baronne se décida : il fallut qu'elle se représentât un à un tous les avantages de cette union pour qu'elle pût y arrêter son esprit sans un certain remords, et encore, comme nous l'avons vu, la baronne n'avait-elle voulu

prendre avec M. Duval qu'un engagement tout personnel, dont la ratification était soumise au double consentement de sa fille et de sa mère.

Au reste, ce qu'avait pensé madame de Marsilly arriva : Cécile écouta avec un étonnement mêlé d'inquiétude tout ce que la baronne lui dit de ses projets d'avenir; puis, lorsqu'elle eut fini :

— Vous quitterai-je, ma mère? demanda-t-elle.

— Non, mon enfant, répondit la baronne, et même c'est peut-être le seul moyen que nous restions toujours ensemble.

— En ce cas disposez de moi, dit Cécile, ce que vous ferez sera bien fait.

Comme l'avait prévu la baronne, sa fille



n'avait pour Édouard qu'un sentiment tout fraternel, mais la pauvre enfant pouvait se tromper à ce sentiment ; n'ayant jamais vu un autre homme que lui et son père, elle ignorait complètement ce que c'était que l'amour.

Elle consentit donc sans aucune difficulté, surtout lorsque sa mère lui eut dit que c'était le plus sûr moyen de ne jamais se séparer d'elle.

Mais il n'en fut pas ainsi de la marquise de la Roche-Bertaud ; aux premiers mots que la baronne laissa échapper devant elle de ce projet, elle déclara que c'était une mésalliance monstrueuse à laquelle elle ne consentirait jamais.



## XI.

### L'homme propose.

Le dimanche suivant, comme d'habitude, la famille Duval vint faire sa visite à la baronne, qui se chargea seule de la réception, la marquise ayant sa migraine.

Aucune parole relative au futur ma-

riage ne fut échangée entre les deux familles ? seulement madame Duval et la baronne de Marsilly s'embrassèrent. Édouard baisa la main de Cécile, et Cécile rougit.

Il était évident que tout le monde était au courant du projet arrêté : il était évident encore que ce projet comblait tous les vœux de M. Duval, de sa femme et de son fils; leurs cœurs, à tous trois, débordaient de joie.

Quant à la baronne, elle n'était pas sans une sourde tristesse : c'était depuis trois cents ans, peut-être la première fois, que l'on dérogeait dans sa famille. Et quoiqu'elle fût bien convaincue que cette infraction aux lois aristocratiques, qui avait régi ses nobles ancêtres, aurait pour résultat le bonheur de sa fille, elle n'était pas maîtresse de son inquiétude.

Cécile regardait sa mère. Depuis quelques jours, elle commençait à s'apercevoir de l'affaiblissement de sa santé. Ce jour-là surtout, sans doute par l'effet des émotions qu'elle éprouvait, le visage de la baronne passait successivement des couleurs les plus vives à une pâleur extrême; puis, de temps en temps une toux déchirante s'échappait de sa poitrine. Au dessert, la baronne se leva et sortit. Cécile, inquiète, se leva derrière elle et la suivit : elle trouva sa mère appuyée au mur du corridor, un mouchoir devant sa bouche. La baronne, en apercevant sa fille, écarta vivement le mouchoir, mais pas si vivement que Cécile n'y remarquât des traces de sang. Cécile jeta un cri que la baronne étouffa dans un embrassement, puis toutes deux rentrèrent dans la salle à manger.

De part et d'autre il y avait contrainte. Madame Duval s'était informée, avec cet intérêt qui exclut toute accusation de curiosité, de la cause qui avait fait sortir successivement la baronne et Cécile : la baronne avait répondu qu'elle s'était trouvée tout à coup indisposée, et Cécile avait laissé sourdement échapper quelques larmes.

En prenant congé de ses hôtes. Cécile supplia M. Duval d'envoyer dès le lendemain à Hendon, sous un prétexte quelconque, le meilleur médecin de Londres, et M. Duval le lui promit.

Lorsque Cécile et sa mère furent seules les émotions douloureuses renfermées jusque-là dans le cœur de la pauvre enfant éclatèrent : elle aurait bien voulu cacher à la baronne son inquiétude, mais elle ne sa-

vait pas encore dissimuler, la douleur surtout. Cécile, jusque-là, n'avait jamais été malheureuse.

La baronne n'eut pas le courage de cacher à sa fille ses propres inquiétudes. D'ailleurs, ses inquiétudes excusaient ce projet d'union entre la famille plébéienne des Duval et la noble famille des Marsilly : et ce fut Cécile qui, à son tour, essaya de rassurer la baronne.

En effet, il y a un âge où rien ne paraît impossible comme la mort ; cet âge, c'est celui qu'avait atteint Cécile ; à quatorze ans, tout semble éternel dans la nature, parce qu'il semble qu'on a soi-même une éternité dans le cœur.

Le lendemain, un ami de M. Duval se présenta chez la baronne ; il venait, disait-il, chargé par l'honnête banquier de remettre à

madame de Marsilly une somme de dix mille francs qu'elle avait à toucher chez lui ; cette somme, M. Duval l'avait, la veille, apportée en portefeuille ; mais lorsque Cécile l'avait prié d'envoyer sous un prétexte quelconque un médecin, il avait gardé ses bank-notes , songeant que, grâce à elles, l'introduction du docteur deviendrait chose facile et surtout non préparée.

En effet, le docteur laissa échapper, dans la conversation, que, venant à Hendon pour visiter un malade, son ami, M. Duval, l'avait chargé, pour la baronne, de la commission qui lui procurait l'honneur de la voir.

A ce mot de docteur, Cécile saisit l'occasion et exprima au savant visiteur les inquiétudes qu'elle avait sur la santé de sa mère ; la baronne sourit tristement avec son instinct



de malade ; elle n'avait pas un instant été dupe de toute cette petite comédie ; elle exposa donc au docteur qui, au reste, était un des meilleurs médecins de Londres, tous les symptômes qui lui faisaient craindre que sa santé ne fût sérieusement altérée.

Le médecin parut ne partager aucunement les inquiétudes de madame de Marsilly, mais il n'en laissa pas moins une ordonnance qui prescrivait le régime le plus sévère ; puis, il ajouta en manière de conversation et en homme qui ne sait pas si le conseil qu'il donne peut être suivi, qu'il était probable que la baronne éprouverait une amélioration sensible si elle pouvait passer sept ou huit mois à Hières, à Nice ou à Pise.

Rien n'avait paru à Cécile plus facile à

exécuter que cette dernière partie de l'ordonnance du docteur; elle fut donc fort étonnée lorsque, pressant sa mère de suivre à la lettre l'avis du médecin, sa mère lui répondit qu'elle s'y conformerait en tout point excepté pour le voyage; mais son étonnement augmenta lorsque, pressant sa mère de ne pas négliger une recommandation si importante, celle-ci, vaincue par ses instances, lui répondit qu'elles étaient trop pauvres pour faire une pareille dépense.

Cécile ignorait complètement ce que c'était que la richesse et ce que c'était que la pauvreté. Ses fleurs naissaient, fleurissaient, mouraient sans aucune distinction entre elles; toutes avaient une part égale à l'eau qui rafraîchissait leur tige et au soleil qui faisait éclore leurs boutons; elle croyait qu'il en était des

hommes comme des plantes et qu'ils avaient tous une part égale aux biens de la terre et aux dons du ciel.

Alors, pour la première fois, la baronne raconta à sa fille qu'ils avaient été riches, mais qu'ils ne l'étaient plus ; qu'ils avaient eu une maison, des terres, des châteaux ; mais que tout cela avait été vendu, si bien qu'il ne leur restait pour toute place au soleil que le petit cottage dans lequel ils vivaient : encore ce petit cottage n'était-il point à eux, n'en jouissaient-ils que moyennant une somme qu'elles payaient tous les ans, sa mère et elle ; si bien que, s'ils cessaient une seule année de payer cette somme, on les mettrait dehors de leur habitation sans qu'elles sussent où aller.

Alors Cécile demanda à sa mère, d'où ve-

nait l'argent avec lequel elles avaient vécu jusqu'à présent, et la baronne ne lui cacha point que la source qui devait promptement tarir, était les diamants de sa grand-mère. La pauvre enfant s'informa si elle ne pouvait concourir en rien au bien-être de la famille, et si, puisque chacun était obligé de vivre soit d'une fortune acquise, soit d'une rétribution quelconque, elle ne pouvait pas aider d'une façon ou de l'autre sa famille; alors elle apprit que dans ce monde la femme recevait son sort et ne le faisait pas, et que presque toujours son sort dépendait d'un mari. Cécile songea donc à ce que lui avait dit sa mère d'un projet d'union avec la famille Duval, et se jetant dans les bras de la baronne.

— Oh! ma mère, dit-elle, je serai bien

heureuse, je vous jure, d'épouser Édouard.

Madame de Marsilly sentit tout ce qu'il y avait de dévouement dans cet élan de Cécile; et de ce côté du moins, elle comprit qu'elle n'éprouverait aucun empêchement à ses projets.

Les jours continuèrent de s'écouler sans apporter aucun changement dans la situation de la pauvre famille, si ce n'est que la baronne s'affaiblissait de plus en plus : cependant les nouvelles politiques devenaient un peu meilleures pour les royalistes ; ce bruit, que Bonaparte devait rendre le trône aux Bourbons, prenait quelque consistance; on parlait d'une rupture complète du premier consul avec les Jacobins, on assurait que le roi Louis XVIII lui avait écrit à ce sujet, et qu'il avait reçu du jeune vainqueur deux let-

tres qui ne lui ôtaient pas toute espérance.

Sur ces entrefaites, une lettre de la duchesse de Lorges arriva ; la duchesse était de retour à Londres depuis la veille, et elle annonçait à madame de Marsilly sa visite pour le lendemain.

Cette nouvelle fit grand plaisir à la baronne et à Cécile : mais ce fut surtout la marquise qu'elle rendit véritablement joyeuse. Elle allait donc se retrouver dans sa sphère, revoir quelqu'un avec qui causer, et comme elle le disait, se décrasser de ses Duval.

Aussi fit-elle venir Cécile dans sa chambre, ce qui n'arrivait que dans les grandes occasions, et lui recommanda-t-elle de ne pas dire un mot à la duchesse de Lorges, de ces projets insensés de mariage dont sa mère, dans un moment d'erreur, lui avait

parlé. La même recommandation fut faite à la baronne qui, devinant d'avance toutes les objections que lui ferait sa noble amie, n'eut pas de peine à promettre à la marquise tout ce qu'elle voulut.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, et comme la baronne, la marquise et Cécile étaient réunies au salon, une voiture s'arrêta devant le petit cottage, on entendit raisonner le marteau de la porte sous une main aristocratique ; et quelques secondes après, la femme de chambre annonça madame la duchesse de Lorges, et le chevalier Henri de Sennones.

Il y avait déjà sept ou huit ans que la baronne et la duchesse ne s'étaient vues ; elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, comme deux anciennes amies dont le temps

ni l'absence n'ont pu refroidir les affections. Mais, dans cet embrassement, la duchesse ne put réprimer l'impression pénible que lui fit l'altération visible qui s'était opérée dans les traits de la baronne. La baronne s'en aperçut.

— Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas? dit-elle tout bas à la duchesse; mais, je vous en prie, pas un mot, vous inquiéteriez ma pauvre Cécile. Tout à l'heure nous descendrons au jardin, et nous causerons.

La duchesse lui serra la main.

— Toujours la même, dit-elle.

Puis la duchesse se retourna vers la marquise, qui s'était mise en grande toilette, lui



fit force compliments sur l'état de sa santé, et s'adressant enfin à Cécile :

— Ma belle Cécile, lui dit-elle, vous avez tenu tout ce que vous promettiez d'être. Venez m'embrasser et recevoir tous mes compliments, car je sais déjà par ces bons Duval, qui sont venus hier me présenter leurs devoirs, que vous êtes véritablement une personne accomplie.

Cécile s'approcha, et la duchesse l'embrassa au front.

Alors, revenant à madame de Marsilly :

— Ma chère baronne, dit-elle, et vous, ma chère marquise, permettez-moi de vous présenter mon neveu, Henri de Sennones, que je vous recommande, de mon côté, comme un charmant jeune homme.

Malgré ce compliment à brûle-pourpoint, le chevalier salua avec une grâce et une aisance infinies.

— Vous savez, mesdames, dit-il, que la duchesse a été pour moi une seconde mère ; ne vous étonnez donc pas de l'exagération de ses éloges.

La baronne et la marquise saluèrent, puis, comme Henri se retourna du côté de Cécile, Cécile fit la révérence.

Malgré la modeste dénégation du chevalier, on était forcé d'avouer que madame de Lorges n'avait rien dit de trop : Henri venait d'accomplir sa vingtième année. C'était un beau jeune homme dans lequel on remarquait cette élégance de manières des enfants qui, élevés par un précepteur, n'ont point quitté la maison paternelle, et

ont gardé ce vernis de bonne façon, qu'enlève en général l'éducation universitaire. Au reste, Henri, comme la plupart des émigrés, était sans fortune. Il avait perdu sa mère presque en naissant ; son père avait été guillotiné, et il n'avait d'autre fortune à attendre que celle d'un oncle qui s'était retiré à la Guadeloupe, et là, à ce que l'on disait, avait décuplé sa fortune dans de hautes spéculations commerciales.

Mais, par une étrange particularité de son caractère, cet oncle avait déclaré que son neveu n'aurait rien à attendre de lui, qu'à la condition qu'il entrerait lui-même dans le commerce.

On comprend que le reste de la famille s'était récréé à une pareille condition, et qu'on avait élevé Henri de Seunones dans

un tout autre but que celui d'en faire un négociant en sucre et en café.

Tous ces détails furent échangés avec cet abandon de conversation habituel aux gens d'un certain monde ; comme on le comprend bien, toute la gent commerciale fut traitée avec beaucoup de légèreté par madame de Lorges et par son neveu, la marquise renchérit sur le tout. La baronne et Cécile, sentant qu'une partie de ces épigrammes retombait sur la bonne famille dont ils faisaient leur société habituelle, se mêlèrent peu à la conversation qui prit bientôt un tour si railleur, que la baronne, pour la détourner, s'empara du bras de la duchesse, et, comme elle le lui avait dit en l'embrassant, descendit avec elle dans le jardin.

La marquise, Cécile et Henri restèrent seuls.

A peine la marquise avait-elle aperçu Henri, qu'avec son opposition éternelle aux projets de la baronne, elle s'était dit que c'était là le mari qui convenait à sa petite Cécile, et non pas un roturier comme cet Édouard Duval.

Aussi, dès que la baronne et la duchesse furent sorties de l'appartement, la marquise céda-t-elle au désir de faire briller sa chère enfant, et sous le prétexte de distraire le chevalier, lui fit-elle apporter successivement ses tapisseries et ses albums.

— Quoique Henri, hâtons-nous de le dire à sa louange, fût un digne appréciateur des chefs-d'œuvre d'aiguille dont, pendant les longues soirées d'Angleterre et d'Allemagne, il avait vu exécuter bon nombre chez sa tante, il fut cependant, il faut le dire, infini-

ment plus frappé des albums. Ces albums, comme nous l'avons dit, renfermaient surtout les portraits des plus belles fleurs qui eussent éclos dans le jardin de Cécile, et chacune de ces fleurs avait son nom écrit au-dessous d'elle. Ce que remarqua surtout Henri avec étonnement, c'est que, si l'on peut le dire, chacune de ces fleurs avait une physionomie particulière, et qui s'harmoniait avec le nom qui lui était donné. Il demanda à Cécile l'explication de cette singularité, et Cécile la lui donna simplement, naïvement, en lui racontant comment elle avait été élevée au milieu de ces fleurs, comment elle s'était mise en contact intime avec ces amies fraîches et parfumées comme elle, comment elle était parvenue par la force de la sympathie, si cela peut se dire, à connaître les chagrins et les joies de ses lys et de ses roses, et

comment enfin, selon leurs caractères ou leurs aventures, elle les avait baptisées d'un nom en harmonie avec eux.

Henri écouta toute cette définition comme il eût écouté un ravissant conte de fée. Seulement le conte était une histoire, et la fée était devant lui. Toute autre jeune fille qui lui eût dit les mêmes choses, lui eût paru ou folle ou affétée, mais il n'en était point ainsi de Cécile, on voyait que la chaste enfant disait sa vie, ses sensations, ses joies, ses chagrins ; peut-être seulement les prêtait elle à ses fleurs, mais c'était de bonne foi, et elle raconta, entr'autres choses à Henri, l'histoire d'une rose qui avait été si malheureuse, que cette histoire lui fit presque venir les larmes aux yeux.

La marquise écoutait tout cela et essayait

de temps en temps de changer la conversation : toutes ces aventures botaniques lui paraissaient tout-à-fait fades et insignifiantes ; mais Henri, qui n'était pas de son avis, ramena sans cesse la conversation sur le même sujet, tant la chose lui paraissait nouvelle et étrange, tant il lui semblait peu vivre avec une créature humaine, mais au contraire, avec quelque fantastique création d'Ossian ou de Goëthe.

Cependant, comme la marquise pronouça le mot musique et ouvrit le piano, Henri, qui était lui-même excellent musicien, pria Cécile de lui chanter quelque chose.

Cécile ne savait pas ce que c'était que de se faire prier, elle ignorait encore si elle avait du talent ou si elle n'en avait point ; peut-



Être même ne savait-elle pas ce que c'était que le talent.

Comme pour la peinture, l'exécution musicale de Cécile était toute de sentiment, aussi, lorsque Cécile eut chanté, avec un charme et une grâce infinis, une ou deux romances et autant de nocturnes, Henri lui demanda avec la plus grande simplicité si elle n'allait pas lui faire entendre quelque chose d'elle.

Alors Cécile, sans se faire prier ni se défendre, laissa retomber les mains sur le piano, et commença une de ses étranges rêveries comme elle en faisait parfois, devant le mélodieux instrument ; une mesure douce avec une pédale en sourdine, indiquait qu'il faisait nuit ; tous les bruits de la terre s'endormaient l'un après l'autre : un silence presque absolu

que troublait seulement le murmure d'un ruisseau, leur succédait; puis, au milieu de ce calme suprême de l'obscurité, s'élevait le chant d'un oiseau, oiseau mélodieux, inconnu, qui n'était ni la fauvette ni le rossignol, oiseau qui chantait dans le cœur de Cécile comme un écho des mélodies célestes, et dont la voix disait tout à la fois, espérance, prière, amour.

Henri, tout en écoutant cette singulière symphonie, laissa tomber son front entre ses deux mains, et, lorsqu'il se releva, sans songer à essuyer une larme qui tremblait aux cils de ses yeux, il vit Cécile, la tête renversée en arrière, les regards au ciel et les paupières humides; Henri fut sur le point de se

jeter à ses genoux et de l'adorer comme une madone.

En ce moment, la baronne et la duchesse rentrèrent.

— 188 —

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

## XII.

**Dieu dispose.**

Lorsque madame de Lorges et Henri de Sennones furent partis, lorsque la marquise fut rentrée dans sa chambre et la baronne dans la sienne, lorsque Cécile se trouva seule enfin, il lui sembla qu'il venait de se faire un grand changement dans sa vie.

Et cependant, en cherchant ce changement, elle ne le trouvait pas ; elle n'aurait pu l'indiquer.

Hélas ! le premier sentiment de l'amour venait d'entrer dans le cœur de la pauvre enfant, et, comme fait le premier rayon du soleil, il rendait visible à ses yeux une foule de choses perdues jusques là dans la nuit de son indifférence.

D'abord, il lui sembla qu'elle avait besoin d'air ; elle descendit au jardin. Le temps était à l'orage ; ses fleurs s'inclinaient sur leurs tiges comme si l'air aussi était trop pesant pour elles. Autrefois, Cécile les consolait ; aujourd'hui Cécile penchait à son tour sa tête sur sa poitrine, sans doute par pressentiment de quelque orage à venir

Elle fit deux fois le tour de son petit monde ; elle alla s'asseoir sous son berceau ; elle

essaya de suivre le chant d'une fauvette qui gazouillait dans un massif de lilas; mais il y avait une espèce de voile entre son esprit et les objets dont elle était entourée; elle n'était plus la maîtresse de sa pensée; il y avait quelque chose d'inconnu en elle qui pensait malgré elle; son pouls battait tout-à-coup si rapidement qu'elle tressaillait comme si elle avait eu la fièvre.

Quelques larges gouttes de pluie tombèrent, et un éclat de tonnerre se fit entendre; Cécile n'entendit point le tonnerre et ne sentit point la pluie. Sa mère inquiète, l'appela; mais ce ne fut qu'au second appel qu'elle reconnut la voix de sa mère.

En repassant par le salon, elle vit son album sur la table et son piano encore ouvert; elle se mit à regarder ses fleurs, s'arrêtant aux mêmes pages où elle s'était arrêtée avec Henri, repassant dans sa mémoire tout ce

qu'elle avait dit au jeune homme et tout ce que le jeune homme lui avait répondu.

Puis elle alla s'asseoir devant son piano; ses doigts retombèrent sur les mêmes touches et la mélodieuse fantaisie recommença, seulement plus profonde, plus mélancolique encore que la première.

A la dernière vibration de sa voix, au dernier son de son instrument, Cécile sentit une main se poser sur son épaule: c'était celle de sa mère.

La baronne était encore plus pâle que d'habitude et souriait plus tristement que de coutume.

Cécile tressaillit; elle crut que sa mère allait lui parler de Henri.

De Henri! au reste, dans ce mouvement de crainte, c'était la première fois que le nom du jeune homme se présentait si per-



sonnellement à son esprit; jusque-là, il y avait quelque chose de lui répandu dans tout ce qui l'entourait; mais ce quelque chose était immatériel comme une vapeur, insaisissable comme un parfum.

Elle crut donc que sa mère allait lui parler d'Henri.

Elle se trompait : la baronne ne lui parla que de ce que lui avait dit la duchesse; cette dernière savait positivement qu'il n'y avait, pour le roi Louis XVIII, aucun espoir de retour en France. La puissance de Bonaparte se consolidait de jour en jour davantage pour son propre compte. La duchesse, attachée comme elle était à la maison de madame la comtesse d'Artois, avait donc à peu près pris son parti de rester à l'étranger; c'était aussi le parti auquel il fallait que la baronne s'arrêtât.

Pendant toute cette conversation, il ne fut pas dit un seul mot d'Henri, et cependant il semblait à Cécile que chaque parole que prononçait sa mère avait rapport à lui.

C'est que chaque parole qu'elle disait se rapportait à Edouard.

En effet, dire à Cécile que les événemens politiques continuaient à condamner à l'exil sa mère et sa grand'-mère, c'était lui dire que les projets d'union avec la famille Duval étaient plus arrêtés que jamais, puisque Cécile connaissait la situation pécuniaire dans laquelle la baronne et la marquise se trouvaient.

Puis madame de Marsilly ajouta quelques mots sur sa propre santé ; alors Cécile se retourna vers sa mère, la regarda et oublia tout.

En effet, soit résultat de ses cruelles préoccupations, soit que la maladie fût arrivée

à cette période où les progrès sont plus rapides, la baronne, comme nous l'avons dit, était affreusement changée; elle s'aperçut de l'effet que sa vue produisait sur sa fille et elle sourit tristement.

Cécile appuya sa tête sur l'épaule de sa mère et se prit à pleurer, murmurant dans son cœur, mais sans avoir la force de dire des lèvres :

— Oh ! oui, oui, soyez tranquille, ma mère, j'épouserai Edouard.

C'était un grand effort que faisait sur elle, la pauvre enfant; car, il faut le dire, la comparaison que, presque à son insu, son cœur avait fait entre le neveu de madame de Lorges et le fils de M. Duval, n'était point à l'avantage de ce dernier; tous deux étaient du même âge, c'est vrai; tous deux avaient reçu une éducation distinguée; tous deux étaient beaux, même; mais quelle

différence entre eux cependant ; Edouard , à vingt ans, était encore un écolier timide , et presque gauche ; tandis qu'Henri était un jeune homme élégant et fait au grand monde. Tous deux avaient reçu une éducation distinguée, seulement Edouard n'avait , si l'on peut le dire, conservé que la partie matérielle de son éducation ; il savait ce qu'il avait appris, voilà tout ; mais son organisation individuelle, son propre esprit n'avait rien ajouté à cette science acquise ; ce qu'Henri savait, au contraire, et en quelques mots il avait été facile à Cécile de voir qu'il savait beaucoup, on eût dit qu'il l'avait toujours su et que chaque chose, revue et corrigée par son propre esprit, avait reçu une valeur nouvelle de l'heureuse organisation qui le mettait en œuvre. Mais Edouard était beau de cette beauté insignifiante qui s'allie à merveille avec la vulgarité de la physionomie, tandis que Henri était beau

de cette beauté distinguée et fine que la race seule donne et que l'éducation physique développe ; bref, pour tout expliquer en deux mots, l'un avait des manières vulgaires, l'autre celles d'un parfait gentilhomme.

Mais ce fut surtout lorsque, le dimanche suivant, Edouard vint avec ses parents, que la différence fut sensible pour Cécile, d'autant plus sensible que cette fois, contre son habitude, la marquise était descendue et que, soit hasard soit calcul, elle profita du moment où M. Duval faisait une course dans le village et où madame Duval et la baronne se promenaient au jardin pour essayer de renouveler la scène qui avait eu lieu avec Henri. Instinctivement, Cécile avait toujours caché ses talents à Edouard ; mais cette fois, sur l'invitation de la marquise, il fallut bien tirer l'album du pupitre et mettre au jour

les belles fleurs qu'il renfermait, mais Edouard, tout en faisant à Cécile les compliments que méritait son élégante exécution, ne saisit pas, malgré les noms inscrits au bas de chaque page, la pensée qui avait fait éclore ces fleurs. De son côté, Cécile, comprenant que toute explication de ce genre serait inutile, n'essaya pas même de faire remarquer au jeune homme ce sens caché et intime dont elle avait voulu lui parler quand il était enfant et dont il avait tant ri. Toutes ces fleurs, qui passèrent successivement sous les yeux d'Edouard, ne furent donc qu'une suite d'images plus ou moins bien enluminées : ce n'était pas ainsi que les avait regardées Henri.

La marquise, qui ne perdait pas les deux jeunes gens de vue, s'aperçut de l'impression que produisait, sur sa petite fille,

le prosaïsme d'Edouard , quoiqu'elle ne comprît pas beaucoup de son côté toutes les délicatesses poétiques que Cécile regrettait de ne pas trouver dans le jeune homme qui lui était destiné , elle vit que ce prosaïsme lui faisait du tort, elle résolut donc de le développer jusqu'au bout , et lorsque l'album fut fermé, elle pria Cécile de se mettre au piano.

Pour la première fois , Cécile résista : elle n'avait jamais chanté devant Edouard , et quoiqu'Edouard , à chaque voyage , eût vu le piano et sur le piano force cahiers de musique , il n'avait jamais fait à la jeune fille une seule question à ce sujet. Cependant , quand la proposition fut émise par la marquise , il l'appuya fort galamment , si bien que Cécile ne put faire autrement que de céder à cette double instance.

Il en fut de même pour le chant que pour la peinture : Edouard applaudit et loua fort Cécile, mais il applaudit et loua en homme qui n'avait pas compris. Il en résulta que ses louanges à faux et ses applaudissements intempestifs lui firent plus de tort dans l'esprit de Cécile que s'il eût gardé le silence.

De sorte que lorsque la marquise demanda à sa petite fille de jouer la symphonie qu'elle avait jouée trois ou quatre jours auparavant, ou du moins quelque chose de pareil, Cécile, pour cette fois, s'y refusa obstinément. Un instant Edouard appuya la marquise par politesse, mais comme il n'était que médiocrement atteint de mélomanie, il n'insista pas de façon indiscrète : au reste, il faut le dire, eût-il insisté, Cécile se serait maintenue dans son refus, il lui eût semblé que c'était une



profanation que de chanter devant Edouard ce qu'elle avait chanté à Henri.

Aussi éprouva-t-elle un véritable sentiment de reconnaissance pour sa mère, quand, en rentrant avec madame Duval, la baronne mit fin, par sa présence, aux instances dont, pour la première fois et sans qu'elle en pût deviner le motif, la fatiguait sa grand-mère.

Le reste de la journée se passa comme d'habitude, excepté que, quelque effort que fit Cécile sur elle-même, il lui fut impossible de cacher sa préoccupation. Au reste, personne ne s'aperçut de cette préoccupation, excepté la baronne et la marquise.

La baronne était très fatiguée et se retira chez elle aussitôt que les Duval furent partis : Cécile l'accompagna dans sa chambre et

remarqua que de temps en temps sa mère la regardait avec inquiétude. Pourquoi ce regard inusité? Cécile eut bien envie d'en demander la raison à sa mère; mais deux ou trois fois ses lèvres ouvertes pour faire cette question se refermèrent sans l'avoir faite.

De son côté, la baronne garda le silence; seulement, en se séparant d'elle, elle la serra plus fortement dans ses bras qu'elle n'avait coutume de le faire : et dans le baiser qu'elle appuya sur son front, elle étouffa un profond soupir.

Cécile sortit tristement et lentement de la chambre de sa mère pour rentrer dans sa chambre mais dans le corridor, elle trouva mademoiselle Aspasic qui, de la part de sa maîtresse, la pria de passer chez elle.

La marquise était couchée et lisait : elle

avait eu autrefois cette coquette habitude, toute particulière au xviii<sup>e</sup> siècle, de recevoir au lit, et cette habitude elle l'avait conservée, quoiqu'elle eût soixante ans et qu'elle ne reçût plus personne. Au reste, tous ces souvenirs aristocratiques d'un autre temps étaient si naturels à la marquise, qu'ils ne la rendaient aucunement ridicule.

Dès qu'elle aperçut Cécile, elle poussa sous son traversin le livre qu'elle lisait, et elle fit signe à sa petite fille de venir s'asseoir près d'elle. La jeune fille obéit.

— Vous m'avez fait demander, bonne maman? dit Cécile en baisant une main encore potelée et à laquelle la vieillesse avait laissé une partie de sa beauté, grâce aux soins tout particuliers qu'en prenait la marquise; j'ai craint un instant que vous ne fussiez indis-

posée, mais votre air de bonne santé me rassure.

— Eh bien! c'est ce qui te trompe, ma chère enfant, et j'ai des vapeurs affreuses. Je ne puis pas voir ces Duval que leur simple vue ne me donne ma migraine, à plus forte raison quand je les entends.

— M. Duval est pourtant un très excellent homme, chère bonne maman, et je vous l'ai entendu dire à vous-même.

— Oui, c'est vrai, il a été longtemps au service de madame de Lorges, et j'ai toujours entendu la duchesse faire l'éloge de sa probité.

— Madame Duval est une femme fort gracieuse et fort distinguée.

— Oh! oui, ces Anglaises! avec leurs teints

pâles, leurs tailles minces et leurs longs cheveux, elles ont toujours l'air d'appartenir à un certain monde ; mais malgré cette apparence, vous le savez, ma chère enfant, madame Duval, comme son mari, étaient au service de la duchesse.

— Comme institutrice, bonne maman, et il ne faut pas confondre le professorat avec la domesticité.

— C'est vrai, je l'avoue, ce n'est pas tout à fait la même chose, quoique cela se ressemble beaucoup. Mais si je te parle de M. et madame Duval, que diras-tu de leur fils ?

— D'Edouard ? demanda timidement la jeune fille.

— Oui, d'Edouard.

— Bonne maman, reprit Cécile toute trou-

blée, je dirai qu'Edouard est un bon et honnête jeune homme, laborieux, probe, ayant reçu l'éducation...

— Qui convient à sa condition, ma fille, car il serait ridicule à ses parents de vouloir l'élever au-dessus de son état, et d'essayer de lui donner une éducation pareille à celle qu'a reçue le chevalier de Sennonnes, par exemple.

Cécile tressaillit, baissa les yeux et une vive rougeur passa sur son front. Aucun de ces trois signes n'échappa à la marquise.

Eh bien ! tu ne me réponds pas, dit-elle ?

— Que voulez-vous que je vous réponde ? bonne maman ? demanda Cécile.

— Mais tu pourrais me dire, ce me semble, ce que tu penses de ce jeune homme.

— Est-il convenable, bonne maman, que

les jeunes filles disent ainsi leur opinion sur les jeunes gens ?

— Tu m'as bien dit ton opinion sur Edouard.

— Oh ! sur Edouard , c'est autre chose , reprit la jeune fille.

— Oui, je comprends , répondit la marquise, tu n'aimes pas Edouard et..

— Ma bonne mère ! s'écria Cécile, comme pour implorer le silence de sa grand'maman.

— Et tu aimes Henri !, continua impitoyablement la marquise.

— Oh ! murmura Cécile en cachant sa tête dans l'oreiller de madame de La Roche-Bertaut.

— Eh bien ! dit la marquise, eh bien ! pourquoi cette honte ? Ce serait d'aimer Edouard que tu devrais être honteuse si tu

l'aimais; et non pas d'aimer Henri qui est un garçon convenable sous tous les rapports, fort beau cavalier, ma foi, et qui ressemble tout à fait à ce pauvre baron d'Ambrée qui s'est fait tuer au siège de Mahon.

La marquise poussa un soupir.

— Mais, bonne maman, s'écria Cécile, oubliez-vous les intentions de ma mère sur Edouard? Oubliez-vous...

— Ma chère petite Cécile, ta mère à toujours eu la tête un peu faible, le malheur l'a rendue folle. Il faut savoir faire face aux évènements et non leur céder. Ta mère t'a dit que tu épouserais Edouard, et moi, mon enfant, je te dis que tu épouseras Henri.

Cécile releva sa blonde tête et regarda sa grand'mère, les mains jointes et le regard fixe, comme elle eût regardé une madone



promettant de faire un miracle qu'elle regardait comme impossible.

En ce moment, la sonnette de la baronne retentit violemment, et Cécile, se levant effrayée, sortit vivement de la chambre de la marquise et s'élança dans celle de sa mère.

Elle trouva madame de Marsilly évanouie; un violent crachement de sang venait de provoquer cette faiblesse.

Encore une fois, Cécile oublia Henri et Edouard, encore une fois, Cécile oublia tout pour ne plus penser qu'à sa mère.

Grâce aux sels que Cécile lui fit respirer, et aux gouttes d'eau fraîche que la femme de chambre lui secoua sur le front, la ~~rouge~~ *rouge* *baronne* revint promptement à elle.

Son premier mouvement fut de cacher à sa fille ce mouchoir plein de sang, qu'elle avait laissé échapper en se trouvant mal.

Mais c'était le premier objet qui avait frappé les yeux de Cécile, et Cécile le tenait déjà dans sa main.

— Ma pauvre enfant s'écria la baronne.

— Ma bonne mère ! murmura Cécile, ce n'est rien, ce n'est rien, vous voyez bien que vous voilà revenue.

En ce moment, mademoiselle Aspasia vint demander de la part de la marquise comment se trouvait la baronne.

— Mieux ! beaucoup mieux , répondit la malade, dites à ma mère que ce n'est qu'un spasme momentané, et qu'elle ne se dérange point pour cela,

qu'elle serrera la main de sa mère, qu'elle baisait tout en pleurant,

Comme l'avait effectivement dit la baronne la crise était passée, mais chacune de ses crises l'affaiblissait effroyablement , aussi ,

quelques instances que lui fit sa mère, Cécile ne voulut-elle point retourner chez elle : la femme de chambre lui fit un lit de sangle près du lit de la baronne , et elle passa la nuit près d'elle.

Ce fut alors seulement que Cécile put voir ce qu'étaient devenues les nuits de sa mère, nuits d'agitation, pendant lesquelles de courts moments de sommeil fiévreux ne pouvaient réparer ses forces épuisées par une toux continue.

A chaque mouvement que faisait la baronne, Cécile était près de son lit, car une inquiétude réelle et profonde s'était pour cette fois emparée du cœur de la jeune fille. Aussi la baronne, en essayant de se contenir de son côté, augmentait-elle ses souffrances.

Cependant, vers le matin, à force d'épuisement, la baronne s'endormit ; Cécile veilla

encore un instant sur ce sommeil, puis enfin la nature l'emporta chez elle sur la volonté, et elle s'endormit à son tour.

Ce fut alors que Cécile put comprendre combien les songes sont choses indépendantes de notre volonté, car à peine eut-elle les yeux fermés qu'elle oublia tout ce qui venait de se passer, et que de la chambre de sa mère elle se trouva transportée dans de magnifiques jardins pleins de fleurs et d'oiseaux; mais cette fois, par un mystère étrange et dont son esprit acceptait le résultat sans un demander l'explication, le parfum des fleurs était une langue, et le chant des oiseaux un idiome qu'elle comprenait parfaitement, non point par intuition, comme elle faisait sur la terre, mais par une perfection plus grande d'organisation, car un vague sentiment disait à Cécile qu'elle était au ciel : oiseaux et fleurs louaient Dieu.

Puis tout à coup, sans qu'elle l'eût vu venir, sans qu'elle l'eût senti s'approcher, Cécile était au bras de Henri.

Seulement elle ne sentait ni son bras ni son corps ; et puis Henri était bien pâle.

Henri fixait sur elle des regards d'une tendresse infinie, et Cécile s'aperçut qu'elle pouvait se voir dans les yeux de celui qu'elle aimait.

Elle mit la main sur son propre cœur : son cœur ne battait plus ; puis une voix murmura à son oreille qu'ils étaient morts tous deux.

En effet, il semblait à Cécile qu'elle n'avait plus rien de terrestre en elle. Sa vue passait à travers les objets ; elle voyait de l'autre côté des massifs d'arbres, les murs semblaient faits de vapeurs, toutes choses étaient diaphanes ; on eût dit que le jardin où elle se promenait ne contenait que des âmes imma-

térielles et cependant ayant conservé, sauf l'opacité, leur forme terrestre.

Tout à coup il lui sembla voir venir au devant d'elle une femme voilée qui avait la démarche de sa mère. A mesure que cette femme s'approchait, Cécile s'affermissait dans son opinion ; seulement, cette femme ne marchait pas, elle glissait ; puis, au lieu de robe, elle était enveloppée d'un grand linceul. Alors Cécile jeta de nouveau les yeux sur elle et sur Henri, et elle vit que tous trois étaient vêtus de l'habit funéraire. Sa mère s'approchait toujours. Enfin Cécile, à travers les plis du voile qui la couvrait, reconnut les traits de son visage.

— Oh ! ma mère, s'écria-t-elle en essayant d'embrasser l'ombre, je crois que nous sommes bien heureux, car nous sommes morts tous trois.

A ces mots, prononcés dans son rêve, un

sanglot si réel et si déchirant se fit entendre que Cécile rouvrit les yeux.

La baronne, à son tour, était debout près de son lit, pâle comme un spectre, vêtue comme une morte et presque diaphane comme une ombre.

La pauvre mère s'était réveillée la première, elle avait veillé sur le sommeil de sa fille comme sa fille avait veillé sur le sien ; puis, voyant que quelque rêve sombre la tourmentait, elle s'était levée pour [venir la réveiller ; et alors elle avait entendu la phrase que nous avons répétée et que Cécile avait dite tout haut.

Cécile crut un instant continuer son rêve, mais l'étreinte de sa mère la rappela bientôt à la réalité.

— Tu es donc malheureuse, ma pauvre enfant, demanda la baronne, puisque tu re-

gardais comme un bonheur d'être morte avec moi ?

— Oh non ! non , ma mère , s'écria Cécile , et si votre santé était rétablie , que me manquerait-il donc pour être heureuse ; je crois que je faisais un rêve insensé . voilà tout . Pardonnez-moi , pardonnez-moi .

— Hélas ! mon enfant , dit la baronne , n'est-ce point plutôt à moi de te dire de me pardonner ; et cependant , Dieu le sait , j'ai fait tout ce que j'ai pu pour t'habituer à une vie humble et simple . Pourquoi Dieu a-t-il mis en toi les sentiments de ta naissance et non ceux de ta fortune ? Dis-moi , mon enfant , est-ce que , sans le savoir , je t'ai élevée dans les préjugés de race , dans l'orgueil du rang ?

— Oh ! ma mère , ma mère , s'écria Cécile , vous avez essayé de faire de moi une sainte comme vous , et ce n'est pas votre faute si



vous n'en avez fait qu'une orgueilleuse jeune fille.

— Tu l'aimes donc?... demanda en soupirant la baronne.

— Hélas ! ma mère, je ne sais ; mais dans mon rêve , il me semblait que j'étais plus heureuse de mourir avec lui que de vivre avec un autre.

— Qu'il soit donc fait selon la volonté de Dieu et non selon la mienne , s'écria la baronne en joignant les mains et en levant les regards au ciel avec un sentiment d'indicible résignation.



### XIII.

#### L'agonie d'une sainte.

Et, qu'on ne s'y trompe point, la résignation de la baronne était méritoire : toute sa préoccupation depuis dix ans, avait été d'isoler Cécile du monde entier, afin de conserver cette jeune âme pure et ignorante de

toute passion ; son projet de l'unir à Edouard, projet qui, dans la conviction de la baronne, en soustrayant sa fille aux chances de la politique qui atteignaient à cette époque les noms et les têtes trop élevées, assurait pour elle un bonheur calme et ignoré, était depuis le jour où M. Duval lui en avait fait l'ouverture, arrêté dans son esprit ; elle avait prévu l'opposition de la marquise, et était résolue d'avance à y résister. Mais elle n'avait pas songé que l'accomplissement de ce projet pouvait devenir un sacrifice douloureux pour Cécile, en effet, jusqu'au moment où la jeune fille avait vu Henri, aucune voix ne s'était élevée dans son cœur contre Édouard ; au contraire, heureuse d'obéir au vœu de sa mère, nous avons dit que deux ou trois fois pour la tranquilliser, elle avait elle-même ramené la conversation sur ce sujet ; mais le hasard ou plutôt la fatalité avait conduit Henri à Hendon. La marquise, opposée à la mésalliance

que sa petite-fille était sur le point de contracter , avait remarqué la sympathie des deux jeunes gens l'un pour l'autre. La conversation qu'elle avait eue avec sa petite-fille avait éclairé celle-ci sur ses propres sentiments : ces sentiments étaient restés éveillés au milieu de son sommeil. Et sa mère, inclinée à son chevet , avait surpris les secrets de son cœur, dans l'indiscrétion d'un rêve.

De son côté, Henri avait été vivement frappé à la vue de Cécile : son étonnement avait été grand, de rencontrer, au fond d'un petit village, une jeune fille qui, sans autre instituteur que sa mère, était arrivée à un pareil degré de distinction , qu'elle effaçait tout ce qu'il avait vu jusque là dans le monde. Aussi l'impression que de son côté il avait ressentie était-elle profonde, et pendant tout le retour n'avait-il fait que parler à sa tante

de Cécile : madame de Lorges lui avait alors raconté la dramatique histoire de madame de Marsilly, comment son mari avait été tué le 10 août, et comment la baronne, la mère et la petite Cécile, conduites par un paysan, fuyant dans une charrette, étaient, grâce au laisser-passer de M. Duval, arrivées saines et sauvées en Angleterre : le pittoresque de ce récit n'avait, comme on le pense bien, fait qu'ajouter à l'aurole de poésie qui, aux yeux de Henri, entourait déjà Cécile ; si bien que, de retour à Londres, le jeune homme n'avait plus qu'un désir, celui de retourner à Hendon, qu'une occupation, celle de trouver un prétexte plausible à une seconde visite.

Ce prétexte malheureusement ne tarda point à se présenter ; l'émotion qu'avait éprouvée madame de Marsilly, en apprenant l'amour naissant de sa fille pour un autre

que pour le fiancé qu'elle lui destinait, avait occasionné une nouvelle crise ; la baronne, le même jour, s'était donc remise au lit horriblement souffrante et tout naturellement, la marquise, sans rien dire des causes qui l'avaient empiré, avait écrit à madame de Lořges, pour la prévenir de l'état de sa fille.

De son côté, Cécile avait écrit à M. Duval d'envoyer le médecin, et n'avait point caché au banquier les craintes que lui inspirait la faiblesse de sa mère.

Il en résulta que le lendemain, presque au même moment, deux voitures s'arrêtèrent à la porte du petit cottage : l'une amenait la duchesse de Lořges et son neveu, l'autre madame Duval et son fils.

Si Henri et sa tante fussent venus seuls, Cécile aurait pu se renfermer peut-être dans sa chambre et éviter ainsi de voir Henri,

mais la double visite nécessitait sa présence, les deux jeunes gens, ne pouvant entrer dans la chambre de la baronne qui gardait le lit, furent reçus par la marquise, laquelle fit dire aussitôt à sa petite-fille de lui venir faire compagnie.

Cécile qui, en apercevant à travers les contrevents la voiture de la duchesse de Lorges, s'était tracé son petit plan de retraite, fut donc forcée de descendre malgré la résolution qu'elle avait prise, résolution qui, il faut l'avouer, lui coûtait fort à tenir.

Elle trouva les deux jeunes gens chez sa grand'-mère : Henri et Edouard se connaissaient, mais comme pouvaient se connaître le neveu de madame de Lorges et le fils de M. Duval, c'est-à-dire sans aucune intimité. Henri était de trop bon goût pour indiquer en rien la supériorité que lui donnait sur Edouard sa naissance et sa position dans le



monde ; mais Edouard était élevé par sa famille dans les principes de trop grande simplicité pour essayer de franchir en rien la distance qui le séparait de Henri. Bref, en face de Henri, Edouard demeurait toujours, non pas le fils du banquier Duval, plus riche et surtout plus indépendant maintenant que son ancienne maîtresse, mais le fils de l'intendant de madame de Lorges.

Cécile, comme on le comprend bien, ne perdit aucune de ces nuances que d'ailleurs avec son esprit de détail et sa volonté de rehausser encore son protégé dans l'esprit de la jeune fille, la marquise fit ressortir : puis il faut le dire, cette supériorité de Henri sur Edouard n'existait pas seulement dans le hasard de la naissance et dans le privilège de l'éducation, elle existait en toute chose, dans le son de la voix, dans l'élégance du geste, dans le laisser-aller de la tournure ; Edouard

un jour pouvait devenir quelque chose, Henri était déjà quelqu'un.

D'ailleurs, à peine si Edouard, soit par humilité, soit par ignorance, ouvrit la bouche ; il est vrai qu'on parla fort de choses que le pauvre garçon ne connaissait pas, c'est-à-dire des cours étrangères. Henri, depuis trois ans, voyageait ; son nom et celui de sa tante, la fidélité de sa famille au malheur, la bienveillance que lui portait l'auguste maison à laquelle la sienne s'était dévouée, lui avaient ouvert les palais des rois de la terre. Il connaissait donc autant qu'un jeune homme de son âge les pouvait connaître, tous les personnages distingués de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre ; tandis que le pauvre Edouard ne connaissait en personnage éminent que le banquier, dans la maison duquel son père, comme nous l'avons dit, après avoir été caissier, avait obtenu le petit intérêt qui avait si bien fructifié.

La marquise, sans être précisément méchante, avait cependant dans le caractère certaines parties implacables, c'étaient celles qui étaient relatives au maintien de sa position sociale. Elle écrasa donc le pauvre Edouard d'un tel dédain, et cela par l'absence de toute attention bien plutôt que par l'amertume des paroles qu'elle lui adressait, qu'elle faillit manquer tout l'effet qu'elle se proposait, en inspirant à Cécile une profonde pitié pour son jeune ami. Il en résulta que, gênée elle-même de cette préférence par trop visible, Cécile se leva et sortit sous prétexte d'aller s'informer elle-même de l'état de sa mère.

La jeune fille se dirigea effectivement vers la chambre de la malade, mais là un autre point de comparaison l'attendait. La duchesse de Lorges était assise au chevet du lit de la baronne, et madame Duval au pied. La du-

chesse avait pris le premier fauteuil venu, madame Duval avait choisi une chaise. Madame de Marsilly adressait la parole avec une affection pareille à une égale urbanité à la duchesse de Lorges et à madame Duval; mais madame Duval ne parlait à la duchesse qu'à la troisième personne : c'était une ancienne habitude que madame Duval n'avait point perdue, ou plutôt, dans le sentiment de sa propre dignité qui ne lui permettait pas de s'enorgueillir de sa petite fortune commerciale, n'avait pas voulu perdre.

Cécile retrouva donc la même infériorité dans la mère qu'elle avait trouvée dans le fils. Seulement, chose terrible pour Edouard, chez la mère, c'était une simple infériorité sociale, chez Edouard c'était une infériorité d'organisation.

Aussi cette visite porta-t-elle dans l'esprit de Cécile le dernier coup à Edouard. Henri ,

sans adresser à Cécile une seule parole qui pût de son côté faire allusion aux sentiments qu'il éprouvait pour elle, lui avait parlé ce langage des yeux auxquels les jeunes cœurs ne se trompent point, et plusieurs fois, à l'embarras et à la rougeur d'Edouard, Cécile avait pu comprendre que le jeune homme se rendait parfaitement compte de la situation où il se trouvait; aussi, lorsqu'en prenant congé de madame Duval et d'Edouard, Cécile, comme d'habitude, tendit son front à la mère et la main au fils, madame Duval seule répondit-elle à cette double démonstration amicale en embrassant la jeune fille au front. Edouard se contenta de la saluer.

Au milieu de cette double visite le médecin était venu; mais il s'était contenté de prescrire quelques boissons adoucissantes et la continuation du même régime.

Cécile avait grande envie de passer la nuit

dans la chambre de sa mère ; mais encore toute rougissante de ce qui était arrivé l'autre nuit, elle céda aux instances de Madame de Marsilly et se retira dans la sienne.

Une fois seule avec elle-même, la jeune fille songea aux évènements de la journée, et le double souvenir d'Edouard et de Henri se représenta à sa pensée ; mais il est facile de comprendre que, dans la position des deux jeunes gens : Edouard céda bientôt la place et s'effaça petit à petit du souvenir de la jeune fille, qui resta bientôt entièrement préoccupée de son rival.

Cependant, il faut le dire, en toute autre circonstance peut-être, les progrès de Henri sur le cœur simple et ingénu de la jeune fille eussent été plus rapides encore ; mais en ce moment le cœur était en proie à une préoccupation bien douloureuse : l'état de Madame de Marsilly, qui échappait à l'insou-

cieuse frivolité de la marquise , se dévoilait tout entier à la tendre investigation de Cécile. Cécile sentait que sa mère était atteinte mortellement , et vis à vis d'elle-même elle regardait presque comme un crime, d'avoir une seule pensée qui fût étrangère à sa mère.

Aussi, tout ce que l'amour filial le plus empressé peut inventer de soins intelligents et assidus, Cécile les prodigua-t-elle à sa mère. C'est au moment de quitter ceux qu'on aime, qu'on sent toute la valeur des instants qui vous restent à passer auprès d'eux et qu'on se reproche amèrement les heures d'indifférence pendant lesquelles on s'est éloigné de leur vue. Cécile passait sa vie entière maintenant dans la chambre de la baronne, ne quittant son chevet qu'à l'heure des repas, encore à peine demeurait-elle un instant à table. Quant à la marquise, elle venait de

temps en temps faire une visite à sa fille, mais elle l'aimait tant, disait-elle, quelle ne pouvait longtemps supporter la vue des ravages trop visibles que la maladie faisait sur elle.

Presque tous les jours Henri venait prendre des nouvelles de Madame de Marsilly, tantôt accompagnant la duchesse de Lorges dans sa voiture, tantôt seul et à cheval; dans l'un et l'autre cas, Cécile assistait rarement à la réception du jeune homme; mais quoiqu'elle se dit elle-même que c'était une profanation que de mêler un autre sentiment au sentiment douloureux que lui causait la position de sa mère, elle ne pouvait s'empêcher à travers sa jalousie fermée, de regarder Henri lorsqu'il arrivait et lorsqu'il partait.

Quant à Edouard, retenu par son bureau, il ne pouvait venir que tous les dimanches.

Depuis le jour où il avait été question d'un



projet de mariage entre les deux jeunes gens et où Madame de Marsilly en accueillant les désirs de M. Duval, lui avait dit d'abandonner la marche de toute cette affaire à sa sagesse, pas un seul mot de ce projet n'avait été échangé entre les deux familles ; aussi, la baronne avait-elle peine à cacher un sentiment d'embarras réel lorsqu'elle recevait la visite de ses vieux amis : il en résultait un sentiment de gêne et de contrainte qui fit que peu à peu , M. Duval et Edouard cessèrent d'être des petits voyages à Hendon et que madame Duval continua de venir seule.

Pendant ce temps la baronne allait s'affaiblissant tous les jours ; elle passa l'été dans les alternatives de bien et de mal particulières aux maladies de poitrine ; mais , lorsque l'automne vint, et avec l'automne les humides émanations de la terre, la maladie empira de telle façon qu'il n'y eut plus de doute que le terme tant redouté ne fut prochain.

Comme nous l'avons dit, Cécile ne quittait plus la baronne, et telle est la puissance d'une douleur profonde et réelle, qu'elle en était arrivée à oublier toute chose pour ne plus penser qu'à sa mère. Henri venait toujours. Tout en éprouvant une impression de joie chaque fois qu'elle le voyait, il semblait à la jeune fille que le sentiment qu'elle portait au jeune homme avait changé de nature ; au point où elle en était arrivée, tout projet d'avenir était suspendu dans son esprit et, courbée sous le coup du danger présent, elle n'avait de force que pour agir contre ce danger ; au reste, Madame de Marsilly, habituée à lire dans le cœur de sa fille comme dans un livre toujours ouvert à ses yeux, ne perdait pas une des sensations que Cécile éprouvait et, convaincue désormais qu'il y avait plus de danger pour son enfant à épouser un homme qu'elle n'aimait pas, qu'à s'en remettre à la Providence du soin de son avenir, elle ne lu;

parlait plus de ce mariage. De son côté , Cécile songeait souvent à ce qu'un jour lui avait dit sa mère ; souvent elle surprenait le regard de la mourante fixé sur elle avec inquiétude ; alors, il lui prenait un profond désir de se jeter dans les bras de la baronne et de lui répéter ce qu'elle lui avait dit autrefois, c'est à dire qu'elle serait bien heureuse d'épouser Edouard ; mais quel que fût la puissance de son respect filial pour les volontés de sa mère, décidée à les suivre si elle les manifestait, elle ne se sentait pas le courage d'aller au devant d'elles.

Cependant chaque jour enlevait un reste de force à la baronne, chaque nuit amenait une excitation fiévreuse qui la rendait plus faible encore ; le sommeil, ce grand réparateur de la nature, était pour elle rempli de songes terribles, qu'il se présentait comme une espèce de vampire qui lui

suçait la vie; au milieu de tout cela elle conservait une netteté d'esprit admirable; et le mal tout physique qui l'emportait, s'emblait n'avoir, à l'endroit de son esprit, d'autre résultat que d'exalter son imagination et de poétiser sa pensée.

Aussi, en voyant, si on peut le dire, ce surcroît de vitalité, qui, au moment d'abandonner le corps, abondait dans les yeux et dans les paroles de sa mère, Cécile ne pouvait parvenir à croire que la baronne fût si près de les abandonner. De son côté la baronne, heureuse de cette ignorance de sa fille, se gardait bien de lui dire que le moment de la séparation fût si proche. Quant à la marquise, elle se doutait bien que sa fille était fort malade; mais elle était encore plus loin que Cécile, d'apprécier le degré de gravité de la maladie.

Madame de Marsilly avait toujours eu des idées religieuses fort arrêtées. C'étaient ces profondes convictions de la justice céleste, et des rétributions qui attendent l'âme dans un autre monde qui, au milieu des malheurs qui l'avaient accablée, la soutenaient calme et sereine dans celui-ci. A peine avait-elle donc compris le danger de sa position, qu'elle s'était rapprochée d'un prêtre catholique, Irlandais de naissance, qui habitait le petit village d'Edgware, situé à deux milles à peine de Hendon. Ce prêtre, depuis sa maladie, venait voir la baronne tous les deux jours.

Un matin, quelques minutes avant l'heure où le prêtre avait l'habitude de venir, madame de Marsilly prit les mains de Cécile, assise près de son lit, et l'attirant à elle pour l'embrasser comme elle faisait vingt fois par jour :

— Mon enfant, dit-elle ne t'afflige pas de ce qui va se passer, mais tu le vois, je m'affaiblis de jour en jour, d'un moment à l'autre Dieu peut m'appeler à lui, et je dois me préparer à paraître devant son trône, pure de toutes nos taches humaines. J'ai donc dit hier au prêtre de revenir aujourd'hui dans la sainte compagnie de notre Seigneur. Aujourd'hui, mon enfant, je communie, tu ne me quitteras point, n'est-ce pas, pendant la pieuse cérémonie, tu seras agenouillée à mon chevet, tu prieras en même temps que moi, afin que si ma voix s'interrompait, tu continuasses la prière commencée.

— Oh ! ma mère, ma mère, s'écria Cécile, oh ! soyez tranquille ; je ne vous quitterai plus une heure, plus un instant, plus une minute, et Dieu vous fasse une longue exis-

tence, pour que je la puisse passer toute entière avec vous. Mais est-ce donc si instant de demander un prêtre, et n'aviez-vous pas le temps de vous préparer à cette funeste cérémonie?

La baronne sourit, puis attirant de nouveau Cécile contre sa poitrine :

— J'ai agi sur l'avis du médecin, dit-elle.

Cécile tressaillit : ce dernier mot lui eût ôté tout espoir, s'il avait pu lui en rester encore.

En ce moment, la petite sonnette du sacristain retentit et alla réveiller un douloureux écho jusqu'au fond du cœur de la jeune fille ; puis les portes s'ouvrirent comme d'elles-mêmes, deux enfants de chœur entrèrent, tenant un cierge allumé à la main ; le

prêtre venait derrière eux, portant l'hostie ; on vit apparaître dans le corridor la marquise, pâle et soutenue par la femme de chambre, l'antichambre s'emplit de quelques pauvres catholiques auxquels la baronne, toute pauvre qu'elle était, avait l'habitude de faire elle-même l'aumône, puis, à un appel de la sonnette, la baronne se souleva les mains jointes sur son lit, tous les assistants s'agenouillèrent et la cérémonie funèbre commença.

Il faut avoir assisté à un pareil spectacle, avoir entendu murmurer les prières des morts sur la tête d'une personne aimée, pour comprendre tout ce qui se passe dans le cœur d'un enfant qui retient le corps de sa mère sur la terre, lorsque les ailes des anges soulèvent déjà son âme vers le ciel.

La baronne écouta les prières du prêtre avec son calme et sa sérénité ordinaires,



priant elle-même et répondant aux paroles sacrées; mais deux fois pendant la cérémonie elle s'évanouit, passant de la rougeur de la consommation à une pâleur telle que deux fois on eût pu la croire morte si l'agitation de son pouls n'eût prouvé qu'elle vivait toujours et que le feu de la fièvre n'avait pas encore tari cette source de vie que Dieu a cachée au fond de notre cœur.

Enfin la baronne reçut le saint viatique. Le prêtre se retira comme il était venu, suivi des assistants, et l'on entendit décroître peu à peu le tintement de la sonnette dont le bruit avait produit une si profonde impression au cœur de la jeune fille.

A partir de ce moment la baronne sembla plus calme, et il parut même s'être fait une amélioration sensible dans son état. Cécile, les yeux incessamment fixés sur sa mère, se rattacha à ce rayon d'espoir, et, sur les priè-

res de la baronne , consentit à laisser coucher pour cette nuit la femme de chambre anglaise à sa place ; mais ce fut à la condition que, s'il arrivait une crise quelconque, on la réveillerait aussitôt. La marquise, de son côté, fit quelques instances pour rester près de sa fille : mais cette fois, comme toujours, la baronne supplia sa mère de ne point s'exposer à une fatigue que son âge ne lui permettait point de supporter.

La première partie de la nuit se passa assez tranquillement : mais, vers le matin, Cécile tressaillit au fond de son sommeil : elle venait de s'entendre appeler ; elle sauta à bas de son lit, passa un peignoir et s'élança dans la chambre de sa mère.

La baronne venait d'éprouver un nouveau rachement de sang si considérable cette fois, que la femme de chambre n'avait point osé

quitter la malade pour aller chercher sa fille ; d'ailleurs madame de Marsilly s'était évanouie dans ses bras, et elle avait été forcée d'appeler à son aide. C'était ce cri d'alarme que la jeune fille avait entendu.

La première expression du visage de la baronne en revenant à elle fut un sourire. La crise avait été si forte qu'elle avait cru mourir sans revoir sa fille ; et voilà que Dieu permettait qu'elle revînt à elle et qu'elle la revît.

Cécile était à genoux devant le lit de sa mère, tenant une des mains de la mourante, priant et pleurant à la fois ; elle demeura ainsi, quoique la baronne fut sortie de son évanouissement, car celle-ci, ses yeux qu'elle venait de rouvrir levés vers le ciel et son autre main posée sur la tête de la jeune fille, recommandait mentalement à Dieu cette belle et innocente créature qu'elle était forcée d'abandonner.

Quoique la baronne eût repris un peu de calme, il fut impossible de déterminer Cécile à retourner chez elle ; il lui semblait que si elle quittait sa mère un seul moment, ce serait ce moment là que Dieu choisirait pour la lui reprendre. En effet il était évident que la baronne n'avait plus que le souffle , et que, d'un instant à l'autre, ce souffle pouvait l'abandonner.

Le jour parut. Aux premières lueurs que la malade vit glisser à travers ses jalousies , elle demanda qu'on ouvrît la fenêtre ; on eût dit que, craignant que ce soleil ne fût le dernier , elle n'en voulait pas perdre un rayon.

Heureusement c'était une de ces belles journées d'automne qui ressemblent à des journées de printemps : un arbre élevait ses branches jusqu'à la hauteur du toit et était encore tout couvert de feuilles vertes,

de feuilles à moitié jaunies et de feuilles déjà mortes, à chaque souffle d'air, quelques-unes de ces feuilles se détachaient et descendaient en tournoyant. La baronne les suivait mélancoliquement des yeux, souriant à chacune de celles qui allaient se réunir à la terre, et songeant que bientôt le souffle de la mort cueillerait son âme comme le vent cueillait ces pauvres feuilles. Cécile, qui vit les yeux de la baronne fixés sur ce point, suivit ce doux et mélancolique regard et devina quelle pensée agitait l'esprit de sa mère. Alors elle voulut aller fermer la fenêtre; mais la baronne l'arrêta.

— Laisse-moi voir, dit-elle, avec quelle facilité les feuilles se détachent de cet arbre; j'ai l'espoir qu'il en sera ainsi de mon âme, mon pauvre enfant, et qu'elle se détachera de mon corps sans trop me faire souffrir.

— Vous trouvez-vous donc plus mal, ma mère, demanda Cécile, avec anxiété.

— Non, il me semble, au contraire, que je suis mieux; pour la première fois, depuis bien longtemps, je ne ressens aucune douleur: si l'absence de la douleur était la vie, je crois que je pourrais vivre encore.

— Oh! ma mère, quelles bonnes paroles vous me dites-là, s'écria Cécile, se reprenant au moindre rayon d'espoir; peut-être Dieu est-il touché par mes prières, peut-être Dieu daignera-t-il vous rendre à moi.

Et Cécile se laissa tomber à genoux, les mains jointes, et priant avec une telle ardeur que sa mère, tout en secouant la tête, ne put retenir ses larmes.

— Pourquoi secouez-vous la tête avec cet air de doute, ma mère, Dieu n'a-t-il pas fait par fois des miracles plus grands que celui que je lui demande? et Dieu le sait, ma mère, ajouta Cécile en levant ses deux mains au ciel avec une foi admirable, que jamais miracle ne lui a été demandé par un cœur

plus fervent que le mien, même lorsque Madeleine l'implora pour son frère, même lorsque Jaïre l'implora pour sa fille.

Et Cécile se mit à prier à voix basse, tandis que la baronne secouait mélancoliquement la tête.

A midi, la marquise vint demander des nouvelles de sa fille. A travers la frivolité ordinaire de son regard, elle vit pourtant le changement profond et fatal qui s'opérait en elle, et pour la première fois seulement elle comprit ce que la pieuse cérémonie de la veille même n'avait pu lui faire comprendre : c'est que la mort était là.

Pendant la journée, la baronne eut quelques unes de ces faiblesses auxquelles elle était sujette, seulement, cette fois, ces évanouissements étaient presque sans douleur ; elle fermait les yeux, pâlisait et voilà tout ; aux deux premiers évanouissements aux-

quels assista la marquise, elle jeta de grands cris, disant que tout était fini et que sa fille était morte ; de sorte que, Cécile et la baronne la supplèrent, pour s'épargner ce douloureux spectacle, de demeurer chez elle. La marquise se fit prier quelques instants et céda.

Quant à Cécile, cette âme douce et tendre était si bien en harmonie avec celle de sa mère, qu'elles se fondaient ensemble, pour ainsi dire, comme le parfum de deux fleurs pareilles qu'on rapprocherait l'une de l'autre et qu'on respirerait en même temps.

Vers le soir, la baronne se sentit plus faible encore, ; elle demanda qu'on rouvrit la fenêtre qu'on avait fermée pendant la journée ; cette fenêtre donnait sur le couchant où le soleil était sur le point de disparaître.

Cécile fit un mouvement pour obéir à sa mère ; mais sa mère lui serrant la main avec



une force dont la pauvre mourante semblait incapable.

— Ne me quitte pas, dit-elle.

Cécile regarda sa mère ; la fièvre avait cessé, la baronne était pâle, sa main était froide.

Elle appela la femme de chambre qui ouvrit la fenêtre.

La baronne fit un effort et se tourna du côté du soleil couchant.

En ce moment, un rossignol chantait dans le jardin.

C'était un de ces chants du soir, mélodieux, cadencés, perçants, comme en font entendre par fois ces rois de l'harmonie.

—Écoute, dit la baronne, en attirant Cécile à elle.

Cécile appuya son front contre la poitrine de la baronne et écouta ; elle entendit le mouvement lent et irrégulier de son cœur.

Alors il arriva ce qu'il arrive quelquefois, c'est-à-dire que peu à peu elle cessa d'écouter le chant de l'oiseau pour suivre ce dernier symptôme de vie qui frémissait dans le sein de sa mère.

Il lui sembla que de moments en moments ces pulsations se ralentissaient ; mais elle continua d'écouter toujours. De son côté, le rossignol avait pris sa volée et était allé à cent pas plus loin continuer sa mélodieuse chanson.

Puis, au bout de quelques minutes, l'oiseau prit un nouveau vol, si bien que les notes les plus aiguës de son chant arrivaient seulement à l'oreille de la mourante.

Puis le chant cessa tout à fait.

En même temps les pulsations cessèrent.

Cécile tressaillit : une idée lui traversa l'esprit : c'est que ce rossignol, qui venait de

se taire, c'était l'âme de sa mère qui remontait au ciel.

Elle releva la tête ; la baronne était pâle et sans mouvement, les lèvres légèrement écartées, les yeux entr'ouverts. Cécile se courba vers elle ; alors la baronne murmura le mot *adieu* d'une manière presque inintelligible. Cécile sentit passer sur sa figure un souffle tiède et caressant ; les yeux de la malade se fermèrent, ses lèvres se rejoignirent, un léger frémissement agita tout son corps, sa main frissonna doucement, cherchant à serrer la main de sa fille ; puis tout fut dit.

Ce souffle, que Cécile avait senti sur son visage, c'était l'âme de la baronne qui remontait à Dieu ; ce léger frémissement, c'était le dernier adieu de la mère à la fille.

La baronne venait d'expirer.

Cécile ne jeta pas un cri, ne poussa pas un sanglot; seulement deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Puis elle descendit au jardin, cueillit un beau lis plein de fraîcheur et de parfums, remonta et en mit la longue tige aux mains de sa mère.

Vu ainsi, le corps de la baronne semblait l'effigie en cire de quelque belle sainte du paradis.

Alors Cécile s'agenouilla près du lit, en faisant dire à la marquise de venir, tandis qu'elle priait pour l'âme de sa mère, prier, elle, pour l'âme de sa fille!!

FIN DU PREMIER VOLUME.

---

IMPRIMERIE HYDRAULIQUE DE GIROUX ET VIALAT,  
à Saint-Denis-du-Port près Lagny.







